

Les Lionnes



Prologue

Robert fut tiré de son demi sommeil par un bruit de moteur pour lui reconnaissable entre mille....Clemenceau s'étira et le regarda avec cet air protecteur et sentencieux que savent si bien arborer les chats. Doris était partie, en pleine nuit, appelée en urgence comme bien souvent en cette époque de l'année, alors que Robert était rentré de Paris après minuit. Elle avait arrêté le réveil avant de partir et il était plus de 9h30. Il étouffa un juron car il attendait la visite d' Elga et de Werner ce matin...

Dans la nuit, profitant de l'aubaine, le chat avait pris sa place et s'était étendu de tout son long contre le flanc de Robert. Doris l'avait baptisé ainsi parce que c'était un superbe chat tigré, et par ironie également. Clemenceau¹ était en effet le chat d'un flic ! Et quel flic...

Robert Steiner, le commissaire Steiner, un pur et dur, psychorigide même disaient ses collègues. Il s'était, au fil, des ans forgé une belle réputation d'intransigeance et de ténacité...un peu comme ces profs sur lesquels n'aiment pas tomber les élèves...lui c'était le genre de flic sur lequel n'aimaient pas tomber les truands.

Grand, l'air en général maussade et de caractère ombrageux, il avait cependant le sourire facile...ancien sportif, il avait gardé une carrure respectable, mais les fromages et des breuvages divers et variés (il nourrissait un amour immodéré pour le Comté, les blancs de Bourgogne et du Jura, la bière et le whisky) commençaient à avoir raison de ses tour de taille et taux de cholestérol.

Après plus de cinquante ans d'une vie exemplaire et une carrière irréprochable, il avait quitté, contraint et forcé mais sans regrets les lumières de la capitale pour être affecté à Dole, dans le Jura, après l'affaire de trop.

Tant qu'il était question de protéger la veuve et l'orphelin, de « serrer » les malfrats de tous ordres, il était partant et intrépide, et parfois même plus que cela. Il n'avait pas d'états d'âme, remords ou regrets. Dépourvu de pitié pour les coupables, il puisait son indifférence dans son cynisme, qu'il définissait comme une qualité professionnelle indispensable.

Mais après la prise d'otage de la Société Industrielle de Constructions Électroniques, il avait du mal à faire la part des choses. Il avait toujours aimé ce qui était simple, les bons d'un côté, les méchants de l'autre, pour disait-il ne pas avoir à se poser de questions et tirer juste...et là, il avait sauvé le mauvais et tué le bon, et une bonne partie de sa foi en l'humanité d'un même coup de feu.

¹ Clemenceau ; célèbre ministre de l'intérieur au début du XXème siècle, surnommé « le tigre »

CHAPITRE UN

C'était arrivé par une matinée pluvieuse d'avril, de celles qui donnent l'impression que le printemps n'est qu'une vue de l'esprit. Les rues et le toits de Paris luisaient sous un crachin obstiné. Il avait décidé pour une fois de prendre son temps, le « 36¹ » pouvait tourner sans lui.

Il s'octroyait un semblant de grasse matinée car après tout, il était rentré tôt le matin . Les voyous ne dorment pas la nuit et il avait passé deux heures en planque pour coincer « Mike », dealer, escroc, proxénète, voleur...à lui tout seul, il était un florilège de la plupart des méfaits possibles. Il avait un casier long comme la liste des mises en examen de certains politiques et un tempérament violent. Robert le pistait depuis plusieurs semaines et son arrestation s'était passée sans dommages, malgré la puissance de feu impressionnante du truand.

Steiner avait mené l'interrogatoire jusqu'à trois heures du matin, en luttant contre l'ennui, le désir d'aller se coucher et l'envie de massacrer cette brute bornée, stupide et pathétique à la fois....et finalement, il avait, comme souvent fait mine de lâcher prise. Il revenait à la charge au bout de quelques minutes, avec un ordinateur portable et une liste d'informations vraies ou fausses qu'il allait faire circuler sur le net, et diffuser aux «amis» et «suiveurs» de sa prise, via l'une des fausses identités que lui et ses collègues avaient créées. Ainsi, la sortie du truand serait attendue avec impatience par ses camarades.

« Mike », d'abord incrédule puis terrorisé prit sa mise en garde à vue avec soulagement, pour ne pas dire gratitude, non sans avoir signé une copieuse déposition. Comme quoi selon Robert, il ne fallait pas négliger l'influence que peut avoir les réseaux sociaux sur les crétins.

Malgré le temps morose, et le manque de sommeil, ce souvenir égayait un peu ce début de matinée. Son petit déjeuner fut interrompu par son portable. C'était Louis « Napoléon » Saporta, son patron.

- Robert, tu es réveillé ? Prise d'otages au Siège de la Société Industrielle de Constructions Électroniques, rue de Rivoli. Tu es de la partie ?
- Laisse-moi le temps de jeter mes clubs de golf dans le coffre et j'arrive. Dans quinze minutes, ça te va ?
- N'oublie pas le gyrophare, la dernière fois que tu as traversé Paris avec ton bolide tu as fini à moins cinquante-quatre points de permis...ironisa Saporta,

Il prit le temps de vérifier son chargeur, enfila sa veste et sortit son break Volvo du garage, avec le gyrophare sur le tableau de bord et la sirène enclenchée....cela l'amusait toujours beaucoup et il adorait ce grand break surélevé, le grondement si caractéristique de son moteur à cinq cylindres et l'enchaînement syncopé du passage des vitesses de la boîte automatique.

1 36 Quai des Orfèvres, siège de la police judiciaire de Paris

Le Préfet, tout le gratin de la Police Parisienne, le Ministre de l'Intérieur en personne et bien évidemment les journalistes...il ne s'agissait manifestement pas d'un simple forcené...bien sûr, pas dans le premier arrondissement.

– Un topo Louis ?

Son patron était aussi Corse que Steiner était Alsacien. Ils étaient, s'amusaient-ils à dire, des représentants de minorités culturelles en voie de disparition. Un peu comme des dinosaures, ironisaient leurs collègues.

Saporta était petit et nerveux, halé tout l'année et en général de bonne humeur. Il n'était cependant pas très souriant en l'occurrence et la présence du Préfet et de la presse n'arrangeait rien.

– Robert, enfin ! Je sens que nous allons encore bien nous amuser. L'ensemble du conseil d'administration est là-haut, les actionnaires, les dirigeants, des clients étrangers potentiels, des représentants du Ministère de l'Industrie et des Finances. Du beau monde...Pour une sacrée partie poker menteur si tu veux mon avis

Sans être un gauchiste congénital comme Steiner, Saporta n'aimait pas beaucoup les « puissants » de ce monde.

– On n'est pas sûr de l'identité du preneur d'otages, mais c'est un cadre de la société...assez énervé paraît-il.

– Belle matinée...tu proposes quoi...

– Avec un temps pareil ? Une bonne partie de pêche, peut-être ?

Ils furent interrompus par des coups de feu et un fracas de vitres brisées...tout le monde se mit à couvert, sauf Steiner et Saporta, aussi imperturbables que Clemenceau (le vrai) ou Churchill sous la mitraille.

Les portes s'ouvrirent sur un conseil d'administration en déroute, cravates et lunettes en bataille. La scène aurait été comique en d'autres circonstances.

– C'est le DRH, il a blessé Tagaz et menace de le tuer !

Antoine Ernest Tagaz, le très médiatique fondateur de la société, grand capitaine d'industrie, de renommée européenne, un rond de serviette dans chaque conseil d'administration important, à moins de 50 ans, aussi riche qu'impitoyable. Cela expliquait un tel déploiement de galons de la République...les journalistes, les curieux et bien sûr la police qui essayait tant bien que mal de maintenir un semblant d'ordre...seule la statue de Jeanne d'Arc semblait indifférente du haut de son piédestal...Il faut dire qu'elle en avait vu de toutes les couleurs, et s'était habituée à tout...les années folles, l'occupation, les allées et venues du Regina¹, les rassemblements du premier Mai, plus rien ne pouvait la surprendre.

Un agent s'approcha de Saporta.

– Le Ministre me demande...tu viens Robert ?

– Mmmh...

Le Ministre, Pierre-Louis Brede, était un personnage charmant, fin politique de la vieille école, subtil et souvent drôle. Il détonnait dans ce « gouvernement de pacotille » comme l'avait baptisé avec mépris et de façon définitive Steiner. Il salua les policiers sans emphase mais avec chaleur.

¹ Grand hôtel situé rue de Rivoli

- Messieurs, Tagaz est seul avec le preneur d'otages. Il est blessé mais ce n'est à priori pas trop grave. Lecorre, le DRH est d'accord pour qu'on envoie un médecin puis une équipe de télévision car il veut que Tagaz annonce publiquement son intention de céder une part de ses actifs à des Chinois, ce qui mettrait à la rue plusieurs centaines de personnes, pour commencer...et bien plus par la suite. Il dit aussi qu'il n'a rien à perdre et qu'une fois la diffusion faite il se donnera la mort. Il tuera aussi Tagaz si nous ne lui accordons pas ce qu'il désire dans les deux heures....et bien entendu, on nous demande de « régler le problème » sans que quoique que ce soit ne transpire...Tagaz n'agit que dans l'intérêt de son entreprise et pour le bien de ses salariés, évidemment...
- Je vois...vendre alors que tout va bien pour la SICE ? J'ai même quelques actions qui fructifient gentiment. Et tout ça juste pour le bon plaisir des actionnaires ?
- Je vous connais Steiner, et j'ai beaucoup d'estime pour vous . Bien que nous ne soyons pas du même bord, je suis de votre avis ...après tout, vous êtes aussi gaulliste que gauchiste, vous défendez l'état dans l'intérêt du citoyen et vice versa, ce qui est exactement la définition de votre boulot, mais nous devons remettre ce genre de discussion à plus tard. Il faut d'abord trouver une solution pour extraire Tagaz aussi indemne que possible, sinon notre Président va, si vous me passez l'expression, nous botter le train...quoique vu sa taille, il n'est pas certain qu'il y parvienne...

Steiner et Saporta se regardèrent, estomaqués par le franc-parler de Brede.

- Bien...Monsieur le Ministre, Robert, que faisons-nous dans l'immédiat demanda Saporta en réprimant un sourire ?
- Oui Saporta, revenons à notre « problème »...avez-vous une idée ?
- On envoie un membre du GIGN¹ à la place du toubib et tout sera fini en quelques secondes
- C'est moins sûr que Pâques, il va se méfier.
- Une autre idée ?

Le policier d'élite s'avançait prudemment, avec en apparence pour seule arme une valise de premier secours.

Le téléphone du Ministre sonna. Lecorre, comme l'avait prévu Steiner se méfiait. Il voulait appeler lui-même un médecin quelconque, un anonyme relevé dans l'annuaire.

- Nous voilà coincés dit Brede.
- Non, répondit Saporta, s'il se sert du téléphone du bureau ou de son portable, nous pourrions identifier et détourner son appel pour le faire aboutir sur un numéro de notre choix.
- Le mien, par exemple, dit Steiner...
- Une chance sur deux...s'il appelle une femme, tu seras obligé de mettre une jupe et des bas...et là je ne réponds plus de rien, depuis le temps que j'en rêve, sourit Saporta.

¹ Groupe d'Intervention de la Gendarmerie Nationale

- Espérons seulement que ses connaissances médicales sont plus limitées que les miennes...faites vite venir un médecin du SAMU, pour qu'il me note les questions à poser. Installons-nous dans un local aussi insonorisé que possible et faites taire les sirènes.

Le stratagème avait fonctionné et Robert était devenu le Docteur Yvon Le Bihan, gastro-entérologue des Hôpitaux de Paris, diplômé de la Faculté de Rennes.

- J'espère que tu apprécies l'ironie de la situation...un Alsaco pur fruit qui se fait passer pour un Breton en service commandé, sous les ordres d'un Corse...le régionalisme n'est pas mort.
- Je n'ai pas trop envie de rire mais je salue l'effort répondit Robert.
- Fais gaffe à tes os Robert, tu sais que tu n'as pas besoin de mettre une jupe pour que je t'aime, grinça Saporta en essayant de parler d'une voix ferme.

Robert ressentait un mélange d'excitation et de peur, comme quand plus jeune, beaucoup plus jeune, il accomplissait ses premières missions de terrain...peur de faire une erreur, peur de prendre une balle, peur d'avoir peur et exalté par l'action et l'envie de bien faire...certaines choses ne changeront jamais se dit-il en avançant l'air aussi détaché que possible vers l'entrée du bâtiment...le portique de sécurité avait été neutralisé ; il passa entre une espèce de haie d'honneur, formée par les hommes du RAID¹, qui avaient investi le hall et le saluaient du regard. Il voyait dans leurs yeux, ou du moins le croyait-il, des encouragements muets et était sûr de pouvoir compter sur eux en cas de coup de dur.

Il les regarda d'un air qu'il espérait grave et déterminé.

Steiner adorait ces vieux immeubles haussmanniens, et leur ambiance désuète et intime...leur odeur particulière faite d'un mélange d'encaustique, de vieilles étoffes, de parfums d'intérieur et de poussière. Il avait grandi à la campagne, et même s'il n'avait rien d'un citadin convaincu il appréciait ces lieux chargés d'Histoire -et d'histoires-. Il repensa fugacement à son mentor, qui l'avait pris sous son aile quand il avait intégré la PJ² parisienne. Le « vieux », comme il l'appelait avec tendresse...le commissaire Passart, était une mine d'anecdotes et d'histoires sur la plupart des quartiers de Paris. Il se souvint avec émotion de son élocution particulière, presque précieuse....que lui aurait-il raconté sur cet immeuble ? Il n'en avait aucune idée, mais cette évocation lui permettait de gérer son stress.

Encore deux mètres avant la porte...il frappa et entendit un gémissement plaintif et une voix lasse l'invita à entrer.

Tagaz était allongé à même le sol, le dos calé contre un pied de la grande table de la salle de réunion ; une jambe du pantalon était déchirée et son genou ensanglanté emmailloté dans l'une des serviettes du cabinet de toilette. En voyant Steiner et profitant de la diversion, il se redressa pour essayer de s'emparer de l'arme de Lecorre. Tout se passa très vite ; Lecorre le repoussa et fit feu. La balle érafla le cuir

1 Recherche Assistance Intervention Dissuasion (Police Nationale)

2 Police Judiciaire

chevelu de Tagaz. Steiner brandit son arme de service et lui intima de jeter son revolver mais Lecorre n'écoutait plus, il le mit en joue et tira ; Robert, comme dans un cauchemar entendit la détonation en plongeant sur le côté. La première balle fut arrêtée par son gilet en kevlar mais la seconde pénétra dans son épaule gauche, il ressentit les deux impacts violents, mais curieusement peu de douleur

Instinctivement, il releva son arme et ajusta le tireur.

Sa balle l'atteignit en pleine tête et Lecorre mourut avant même de s'écrouler.

Tagaz se traîna vers le cadavre, se mit à le rouer de coups et l'abreuver d'invectives.

Les policiers firent irruption dans la pièce, l'éloignèrent du corps inanimé et lui prodiguèrent les premiers soins. Robert s'écroula doucement pour sombrer dans une demi inconscience douloureuse et protectrice...le brancard, la perfusion, l'air inquiet de Saporta et les paroles de réconfort de Brede, des flashes, l'ambulance...il voyait tout ceci à travers un filtre fait de morphine et de tristesse.

Ce fut au début de l'après-midi qu'il revint à lui, la balle, de petit calibre n'avait fait que traverser selon les termes du médecin, et même s'il avait fallu extraire quelques esquilles d'os, les dommages étaient mineurs. Quelques semaines et il retrouverait pleinement l'usage de son bras gauche.

Une infirmière se présenta, intimidée...en effet c'était la première fois qu'un ministre l'appelait pour demander des nouvelles d'un patient. Après les amabilités d'ordre professionnel, elle lui dit qu'un patient du nom de Tagaz, hospitalisé dans une des chambres voisines voulait s'entretenir avec lui.

- En plus, c'est curieux, il est blessé par balle comme vous !
- Oui, c'est vrai, nous avons eu un accrochage en voiture, et nous n'avions pas de quoi faire un constat et plus de cartes de visite, alors...
-
- D'ailleurs, je pense que si vous mettez la télé vous aurez des détails sur les chaînes d'info en continu.

En effet, comme toujours les reporters TV faisaient le siège de l'immeuble, vide à présent et sans intérêt. « D'après des sources internes à la société, le Président Tagaz et Lecorre auraient eu de très nombreuses et violentes altercations ayant trait à la vente d'actifs de la société aux Chinois, Lecorre s'étant élevé contre le projet qui aurait entraîné à court terme un grand nombre de suppressions d'emplois en France. Ce qui n'était bien sûr, selon le vice-président de la SICE qu'affabulations d'un cadre dépassé et aigri, qui semblait tout faire pour agir contre les intérêts de la société. C'est un officier de la police judiciaire qui aurait abattu le forcené. Aux dernières nouvelles, le policier aurait été blessé etc.... »

- Alors vous êtes un héros, dit-elle
- Il n'y a pas de quoi pavoiser...j'avais le choix entre le loup et le Petit Chaperon Rouge..j'ai tué le Petit Chaperon Rouge...

L'infirmière restait interdite. Steiner la pria doucement de sortir. Il regrettait de s'être montré cynique, mais il voulait rester seul pour affronter ses remords. Il passa le reste de l'après-midi ainsi à broyer du noir, écoutant les bruits de l'hôpital...certes des gens

y mourraient, mais ce n'était la faute de personne, et tant d'autres étaient sauvés grâce aux soins de femmes et d'hommes dévoués....alors que lui...malgré son état de légitime défense il avait tué un homme qu'il ne connaissait pas mais cependant il savait que ce type avait raison. Il était mort pour avoir voulu défendre des emplois injustement menacés, et parce qu'il n'avait pas choisi la bonne méthode. Saporta était passé le voir pour essayer de lui remonter le moral...il n'y avait pas d'autre option, Lecorre était suicidaire, il avait sauvé Tagaz etc...Robert avait autant d'amitié que de respect pour Saporta, mais il n'en pouvait plus et l'avait congédié gentiment.

Dans la soirée, on frappa à sa porte...Tagaz fit son entrée dans la chambre, sur un fauteuil roulant poussé par un type en costume cravate.

- Bonsoir commissaire Steiner, je ne vous dérange pas ?
- J'allais descendre les poubelles, mais puisque vous êtes là, les ordures attendront.

Tagaz sourit mais ne releva pas le propos de Robert et reprit :

- Steiner, je vous présente mon nouveau DRH, il ne faut pas perdre de temps et il faut bien calmer les remous causés par ce regrettable incident au plus vite. Comment allez-vous ?
- Rien de bien grave, et vous ? Demanda Steiner, plus par politesse car il s'en fichait complètement.
- Il paraît que mon genou est salement amoché, diagnostic réservé, mais ce n'est pas ce qui m'amène. Je vous ai vu à l'œuvre ce matin et mon service de renseignements s'est déjà chargé de monter un dossier -édifiant- à votre sujet. Alors voici mon offre, vous allez me constituer une équipe de protection, je veux quelqu'un vingt- quatre heures sur vingt-quatre, et vous aurez tout ce qu'il vous semblera nécessaire, armes, moyens de communication et d'investigation, véhicules...le tout à votre entière discrétion. Votre lettre de démission est déjà rédigée, ainsi que votre contrat...deux signatures et l'affaire est réglée !

Robert était abasourdi.

- Je vous remercie pour cette offre, mais je suis un fonctionnaire de l'État et à ce titre j'ai déjà un salaire et un boulot respectable.

Tagaz esquissa un vague sourire.

- Oui, un parfait boy-scout...mais moi je vous propose juste d'être James Bond ! Bien évidemment salaire à cinq chiffres ...vous aurez également quelques missions « off » à exécuter de temps en temps, évidemment payées -et bien payées- en liquide, comme par exemple « influencer » certains décideurs ou récolter des informations en utilisant votre « pouvoir de persuasion ».
- Et vous débarrasser d'empêcheurs de tourner en rond comme Lecorre.
- Lecorre...parlons-en...ce minable ! Il me devait tout et voyez comme il m'a remercié. Il n'a que ce qu'il mérite. C'était un faible, toujours prêt à faire des concessions. Il n'était pas de notre bord quand j'y repense. Toute cette histoire à cause d'un projet d'association avec les Chinois. C'est une véritable mine d'or et Lecorre s'y opposait sous prétexte qu'il faudrait délocaliser certaines activités...risquer de mécontenter les grands actionnaires pour sauver quelques

malheureux emplois. Vraiment aucune clairvoyance, et surtout un manque total d'ambition.

- Merci pour cette offre...je devrais peut-être me sentir flatté mais, non merci, je ne suis pas à vendre.
- Pardon ?
- Oui, pendant toute ma carrière je n'ai jamais cédé à la tentation de l'argent facilement gagné moyennant des faveurs, des passes-droits ou des omissions. Je pense avoir fait très peu d'erreurs jusqu'à ce matin. Lecorre ne méritait pas de mourir...il n'a peut-être pas choisi la bonne méthode...ou simplement en ne vous tirant que dans le genou a-t-il effectivement comme vous le dites manqué d'ambition. Et je l'ai tué. Je vais devoir vivre avec cela sur la conscience. Alors je vous prie de sortir immédiatement, et vous souhaite de boiter tout le reste de votre vie car c'est bien la seule chose qui vous fera vous souvenir de Lecorre !

Et voilà, fin de l'histoire se dit Steiner, amer et soulagé à la fois...je vais être cassé par ce salaud qui a le bras long.

Il était sorti de l'hôpital, à sa demande, au bout de 3 jours...Il se faisait à présent une fois de plus dorloter par Seghaier et Naïma, ses amis tunisiens qui avaient commencé tout d'abord par être ses épiciers de nuit. Ils avaient rapidement sympathisé, Robert était attiré par ce couple plus que fusionnel et il avait même fini par prendre sous son aile Fouad, leur jeune fils qui avait, grâce à ses encouragements (il n'avait eu besoin de rien d'autre) intégré brillamment l'école de police, à la grande fierté de ses parents... Seghaier et Naïma eux avaient été séduits par ce bonhomme bourru au premier abord mais dont le sourire était radieux comme le soleil de leur pays. Saporta lui avait enjoint de se tenir tranquille en lui disant de mettre de l'ordre dans ses dossiers qui ne manqueraient pas à court terme de susciter l'intérêt de l'IGPN¹. Tout y était clair et sans équivoque, mais il se préparait néanmoins à répondre à toutes les questions...au moins cela meublait sa soirée.

La sonnette le tira de ses réflexions. Il ferma son portable et l'air bougon se dirigea vers la porte. ; par le judas il vit Pierre-Louis Brede avec deux hommes.

- Bonsoir Monsieur le Ministre, dit-il surpris, en ouvrant la porte. Il aurait suffi de me convoquer et je serais venu moi-même vous remettre ma démission.
- Bonsoir Robert, si toutefois vous m'autoriser à vous appeler Robert...et à condition que vous m'appeliez Pierre-Louis. Pas de Ministre ce soir, s'il vous plaît, je viens à titre officieux et j'espère que vous me ferez le plaisir de considérer que ma visite est amicale. Permettez-vous à mes « gorilles » d'entrer ?
- Bien sûr, Monsieur le Ministre...
- Pierre-Louis !
- Euh...oui Monsieur le...Pierre-Louis.
- Vous n'y êtes pas allé de main morte avec Tagaz dites-moi...je ne vous blâme pas, bien au contraire, ce type est un fieffé salopard, mais je ne peux pas non

1 Inspection Générale de la Police Nationale

plus vous apporter mon soutien...bien évidemment il s'est empressé de raconter cela à Loborel, qui s'est empressé de le répéter à notre aimable Président...qui évidemment ne décolère pas, mais ça pas la peine d'en parler, c'est un principe...il veut votre démission etc...

- C'est ce que je me proposais, fort à propos, donc, de vous remettre.
- Je n'ai rien entendu...on se calme Robert...j'ai longuement parlé avec Saporta, afin de mieux vous cerner...il m'a par exemple fait part de votre passion pour les vieux « single malt » écossais...donc nous allons commencer par examiner avec soin ce premier dossier, dit Brede en sortant une bouteille de 18 ans d'âge de sa serviette. Nous verrons ensuite comment envisager votre avenir, j'ai quelques suggestions à vous soumettre. Où cachez-vous les verres ? Permettez-vous que je convie mes deux acolytes à nos libations ? Cela ne sortira pas d'ici et le ci-présent Édouard en cache une deuxième, car la soirée sera peut-être plus longue que prévue...je ne suis pas mécanicien mais je crois qu'il va falloir pousser un moment pour vous faire redémarrer.
-
- Détendez-vous, ce sera ma dernière directive pour la soirée...et pour le rapatriement des corps, j'appellerai un « panier à salade » si aucun de nous trois n'est en état de ramener la voiture. Pas question de se faire ramasser alcoolisés au volant par l'un de vos collègues...sécurité et exemplarité, par les temps qui courent c'est presque un luxe alors autant se faire plaisir.

Brede s'installa à table du salon et tout le monde l'imita.

- Pour commencer Robert, vous êtes sensé sortir de l'hôpital demain...quelques journalistes triés par mon service de presse, toutes opinions confondues -je vous connais, rassurez-vous- mais de ceux qui ne font pas de vagues et qui sont de notre côté. Mes rédacteurs sont déjà au boulot pour vous peaufiner un beau petit speech blanc-bleu, quelques photos avec le Préfet et moi et le tour sera joué...tout rentrera dans l'ordre et redeviendra comme avant, pour peu que vous y mettiez un peu du vôtre. En plus, c'est dans notre intérêt commun, j'ai besoin de flics comme Saporta et vous...des opiniâtres, discrets et dévoués, pas des vedettes...ou alors, j'ai d'autres choses à vous proposer.
- Non...euh Pierre-Louis.
- Comment, non ?
- Je vous remercie sincèrement mais je refuse, et croyez bien que je suis vraiment désolé si cela vous froisse. Commencez par annuler cette conférence de presse, puis appelez vos gens et dites-leur d'aller dormir. Vous ne me ferez pas dire ce que je ne pense pas, pas à cinquante ans passés. Cassez moi pour insubordination, acceptez ma démission, ou mutez-moi, comme mon collègue de Toulouse, si c'est encore possible ...

Brede partit d'un grand éclat de rire

- Ce cher Robert...Ne me dites pas que vous avez cru ce que je viens de raconter ? N'oubliez quand même pas que mon gagne-pain c'est de faire de la

politique ! C'était tout bonnement impossible...je n'ai pas appelé la presse et mes « conseillers en communication » roupillent ou font d'autres trucs, mais ne s'occupent pas de notre problème...je peux faire beaucoup mais vous réintégrer dans vos fonctions actuelles me semblait encore plus difficile que marcher sur l'eau. Le Petit Président ne vous lâchera pas, il tient le bas de votre pantalon entre ses dents et va tirer dessus jusqu'à ce qu'il vous oublie, ce qui peut arriver parfois assez vite d'ailleurs pour peu qu'il trouve un autre os à ronger ou un nouveau lampadaire à...enfin, vous m'avez compris...D'où le stratagème de cette petite soirée pour vous expliquer qu'il faudra rester au vert pendant quelque temps.je pensais vous mettre en disponibilité, ou convalescence, on trouvera bien...ou mieux, au moins pour moi, je vous prends dans mon équipe rapprochée, avec une promotion que vous me ferez le plaisir d'accepter...et je suis ravi de constater que manifestement, vous seriez en plus partant pour un changement d'affectation.

- Je n'ai rien accepté, Monsieur le Ministre, s'empourpra Steiner, mais à part faire le flic, c'est vrai que je ne sais pas faire grand-chose....et d'abord, pourquoi feriez vous cela ?
- Pour la dernière fois, il n'y a pas de Ministre ici...je crois que c'est parce que vous avez osé rembarquer Tagaz, et qu'il allait vous en faire baver...je n'aime pas l'injustice et en plus je pense que votre expérience me sera très utile dans la mission que j'envisage de vous confier....et peut-être que je vous aime bien aussi...vous serez commissaire divisionnaire consultant détaché ou quelque chose comme cela (on verra ce qu'on mettra dans la boîte, mais ne vous inquiétez pas, vous aurez de quoi vous occuper), affectation au choix mais évitez si possible l'Île de France....et quand tout sera calmé, le nouveau Président ou Présidente (car nous sommes quelques-uns à faire en sorte que celui-ci ne soit pas réélu) se rappellera de vous, j'y veillerai personnellement, même si je ne serais certainement plus Ministre alors. Mais considérez que vous faites partie de ma succession...et je vous garantis que tout se passera au mieux pour vous. En bon gaulliste, j'ai la manie de garder des dossiers sur pas mal de monde, des deux bords et cela aide bien souvent à appuyer certaines décisions....et en plus, je suis certain que vous vous imposerez de vous-même, une fois l'autre Badinguet¹ viré de l'Élysée. Bon, eh bien voilà, fin de l'histoire...affaire réglée, nous pouvons regagner nos pénates les gars, et laisser Robert réfléchir à tout ceci et choisir son affectation.
- Monsieur...Pierre-Louis ? Maintenant que nous avons fini de parler boutique, dit Robert avec un léger sourire, et que nous avons à peine entamé le premier « dossier », puis-je respectueusement solliciter que la soirée se poursuive à titre amical, si bien sûr cela vous tente...
- Si cela me tente...Sacré nom d'un chien, je crois que c'est la meilleure idée de la journée ! En bon Alsacien, j'espère que vous avez des bretzels ?

Tous se mirent à rire.

1 Surnom de Napoléon III

Et c'est ainsi que Robert Steiner, à son grand étonnement, lui qui se voyait déjà renvoyé ou démissionnaire, se trouva promu collaborateur direct du Ministre de l'Intérieur.

CHAPITRE DEUX

Dole est la sous-préfecture du Jura, petite ville au confluent du Doubs et de la Loue...Robert se souvenait des traversées de Dole au petit matin, sur la route de ses vacances de gosse dans le Midi, en Renault Dauphine, coincé à l'arrière entre une toile de tente et sa grande sœur, dans l'odeur des « Gauloises » paternelles, il y avait plus de quarante-cinq ans.

Robert avait envie de calme, loin d'une quelconque grande ville, et de nature. Alors, Dole, le Jura, pourquoi pas ?

Il avait élu domicile dans un village alentour et redécouvrait le plaisir du silence et du calme. On lui avait alloué un bureau au commissariat, mais il y passait le moins de temps possible préférant travailler dans son salon, sur son portable. Il était effaré par la quantité d'informations confidentielles que lui donnait à traiter Brede...Il était comme l'appelait le Ministre sa « bonne conscience de gauche ». En fait Robert découvrait qu'il n'avait pas le monopole du sens de l'équité et de la volonté de justice sociale. Le plus amusant c'est que ses deux fortes personnalités avaient, malgré des parcours très différents, beaucoup de convergences de vue. Ils se savaient tous deux susceptibles, mais d'un point de vue professionnel Robert commençait vraiment à apprécier Brede et Brede le respectait non pas comme un subordonné mais comme une sorte d'alter ego de l'ombre.. Et sur le plan privé, ils étaient quasiment et en très peu de temps devenu des amis.

Brede s'était bien renseigné sur Steiner, et il connaissait tout de son cursus universitaire ; il savait que son « super flic » était un touche à tout humaniste, une espèce d'intellectuel désinvolte mais intransigeant. Il était devenu son plus proche conseiller privé même si leurs échanges se limitaient le plus souvent à des mails, de fréquents coups de fil et plus rarement des visioconférences (ils avaient l'un et l'autre horreur du terme « Skype »).

Il travaillait à un rapport sur l'évaluation des nouvelles technologies de collecte de renseignements, les attentats tragiques survenus à Paris il y a quelque mois ayant prouvé combien l'investigation de terrain, le parent pauvre de la surveillance du territoire était essentielle. Il essayait de démontrer à quel point les analystes, faute de vraie matière, devenaient de plus en plus déconnectés de la réalité. Selon lui, la technologie permettait de gagner du temps, mais avait ses limites ; Steiner était plutôt un adepte des flagrants délits que des hypothèses.

Il fut tiré de sa réflexion par de furieux aboiements et des miaulements plaintifs...dans un réflexe qui l'amusa par la suite, il chercha à dégainer l'arme que bien évidemment il

ne portait pas.

Dans la cour de sa maison, un chat tigré magnifique faisait face à deux énormes chiens...aux cris de Robert, l'un deux fit volte-face et se jeta sur lui. Il se laissa tomber en arrière et le chien passa au-dessus de sa tête non sans lui avoir donné un coup de dents dans l'avant-bras qui protégeait son visage, avant de se retourner vers Robert en grondant. L'autre, imperturbable se rapprochait du chat, bloqué dans un renforcement et qui semblait s'être résigné à mener son dernier combat. Robert et le chat furent sauvés, par l'arrivée dans un crissement de pneus, d'une furie géante en bottes de caoutchouc et bleu de travail jaillie d'une antique fourgonnette Citroën...armée d'un sifflet et d'un bâton elle mit les chiens en fuite comme si rien n'était plus normal.

- Tout va bien Monsieur ? demanda-t-elle avant de prendre délicatement le chat dans ses bras, en lui parlant doucement pour examiner ses plaies -superficielles- d'un œil exercé...
- Vous vous connaissez, s'efforça de sourire Robert, en désignant le chat, car même s'il ne voulait pas l'avouer, son bras lui faisait un mal...de chien
- Bien sûr, c'est ce vieux Kitty, le chat d'une cliente décédée il y a quelques semaines et il avait disparu depuis...alors mon vieux Kitty... tu étais mal barré, heureusement que j'étais là !
- Bien sûr ! Et moi je faisais du patin à glace ? grinça Robert.

Elle le gratifia d'un sourire

- Sérieusement vous avez eu de la chance tous les deux. Même si je dois reconnaître que vous avez magnifiquement esquivé la première attaque. Je rends également hommage à votre courage et à votre inconscience. Il aurait tout aussi bien pu vous sauter à la gorge, je ne connais que trop ce genre de monstres...forcément, je suis le véto local. Je partage une clinique vétérinaire en ville avec un confrère, mais c'était mon tour aujourd'hui de faire la « tournée des écuries »

Les petits minets et toutous ne sont pas les seuls animaux que je soigne. Les vaches Montbéliardes ou les chevaux Comtois ont parfois aussi leurs petites misères et leurs états d'âme...et compte tenu de mon allure, je suis plus à l'aise avec des bottes en caoutchouc que des talons-aiguille, dit-elle avec un sourire contraint, en lui tendant la main.

Elle avait une poigne à faire s'évanouir un gorille

- M'appelle Doris, et vous ?
- Steiner,...Robert Steiner...Robert quoi...
- Ah c'est vous ?
- Moi quoi ?
- Le flic de Paris...vous savez c'est un petit pays ici et tout finit par se savoir. Montrez-moi votre bras...c'est assez profond. Vous êtes vacciné ?
- Oui, il vaut mieux...j'arrête parfois des balles avec ma vieille carcasse, alors je

prends mes précautions.

- Ah ? Il faudra me raconter tout ça...en attendant, tout le monde en voiture, je vous emmène à mon cabinet pour vous remettre d'aplomb, si toutefois la présence à bord de la voiture d'un poulet ne t'incommode pas trop Kitty, et que vous même Robert, n'avez pas trop d'à priori contre le fait de vous faire soigner par un vétérinaire. J'ai même de quoi vous faire une radio ou une échographie. Prenez le chat sur vos genoux et tenez le bien s'il le faut même si je crois me souvenir qu'il est sage en voiture...

Kitty resta parfaitement calme pendant le trajet et répondit aux caresses attendries de Robert en ronronnant avec application.

Les soins aux blessés expédiés, Doris les abandonna un moment pour se changer...mais même en jean et en pull, elle gardait une allure imposante et énergique. La mise en valeur de sa féminité pourtant évidente n'était manifestement pas sa préoccupation principale.

Elle vit pétiller le regard de Robert.

- Je vous fais rire ? dit-elle un peu étonnée
- Non...vous me faites...sourire, ce qui n'a rien à voir. Le rire est un spasme, un réflexe ou une manifestation éphémère...le rire est superficiel, alors que le sourire est provoqué par une émotion plus profonde et durable....et vous, vous me faites sourire, dit-il avec une spontanéité qui le surprit lui-même.
- Merci, répondit-elle en se sentant rougir, ce qui ne lui était plus arrivé depuis bien des années....il faut à présent statuer sur ce pauvre Kitty que vous avez malgré tout contribué à sauver, ajouta-t-elle. Comme je vois que vous avez commencé à sympathiser...en plus je suis sûre qu'il prendra bien soin de vous
- Mais...
- Mais quoi ?
- Que voulez-vous que je fasse d'un chat, je vis seul. Qui s'occupera de lui en mon absence...et en plus Kitty...c'est un très beau chat ; mais quel nom stupide...
- C'est tout ce que vous avez trouvé pour me convaincre que vous ne pouvez pas l'adopter ? Baptisez le Clemenceau si cela vous chante...et pour un tigre, chat de policier, c'est tout indiqué non ? Vous avez raison, Kitty, ce n'était pas terrible. Pas d'inquiétude, je m'en occuperai si vous devez vous absenter et les soins divers seront offerts...laissez-moi deux minutes , le temps de lui préparer un paquetage pour son installation. Et en plus si vous avez des bières au frais je consens même à vous ramener chez vous gratuitement, tous les deux. Si cela vous rassure, disons que je vous le confie simplement à l'essai pour une semaine...s'il ne vous supporte pas, je m'en débrouillerai.

Robert était sidéré par l'aplomb de cette femme, au point qu'il se laissa faire sans discuter, ce qui ne lui ressemblait pas.

La soirée fut paisible, « Clemenceau » semblait prendre les choses au mieux, et après avoir quémanté force caresses à Doris et Robert, il partit en mission de reconnaissance dans la maison, avant de revenir s'installer dans un fauteuil pour s'endormir l'air apaisé.

Doris était à la fois intarissable et curieuse, et ce furent les lueurs de l'aube qui mirent fin à leur conversation...elle se décida, à contrecœur, à prendre congé, mais elle avait rendez-vous avec l'élite à poils et à plumes du bassin dolois.

- Robert ?
- Doris ?
- Merci pour cette soirée, et merci pour Kit...Clemenceau. Je suis rassurée, vous allez bien veiller l'un sur l'autre...
- Merci à vous...revenez quand vous voulez...par exemple ce soir ?
- Si j'arrive à dormir un peu d'ici là et que je suis encore présentable dans quelques heures, pourquoi pas ?

Doris partie, Robert se mit à flotter dans une brume douce, teintée de reflets ambrés de scotch et d'ombres noires de Guinness, et il semblait que le salon avait conservé les échos des éclats de rire de Doris. Clemenceau dormait de toutes ses forces, dans « son » fauteuil. Il avait l'air heureux même en dormant... Robert s'assit sur le canapé et regarda « son » chat...il y avait longtemps qu'il n'avait pas ressenti simultanément une telle fatigue et un tel bien-être.

La journée s'écoula doucement et après avoir somnolé quelques heures il se remit à la rédaction de son rapport en milieu d'après-midi, sous le regard attentif de Clemenceau. La sonnerie du téléphone l'arracha à son travail. C'était Brede...Pierre-Louis avait envie de discuter. Il lui arrivait souvent d'appeler ainsi de manière impromptue et à eux deux ils refaisaient le monde, chacun à sa manière bien sûr, ce qui rendait les débats parfois épiques. En fait, en général, Pierre-Louis avait surtout besoin de parler et d'écouter les conseils avisés de Robert. Il se sentait également un peu coupable de ne pas avoir pu faire davantage pour son protégé, mais face à un Président caractériel il avait déjà finement joué, et surtout Robert lui manquait même s'il y avait peu de chances qu'un jour il lui en fasse l'aveu. Robert lui aussi était heureux de ces appels, parfois plusieurs par semaine parce que lui aussi nourrissait une véritable affection pour Brede, ce Ministre qui était presque trop souvent de son avis. Il lui arrivait même parfois de retrouver dans ses discours des phrases ou des tirades entières tirées de leurs discussions ou de ses rapports. C'était à vrai dire plutôt grisant, surtout pour quelqu'un qui préférait rester dans l'ombre...et le plus drôle c'est que la cote de popularité de Brede montait en flèche, au grand dam de ses rivaux (et « amis » cela va de soi) et du Président. Mais en ce moment Robert était ailleurs...

- Robert ? Vous m'écoutez ?
- Oui, enfin non...désolé Pierre-Louis...

Pierre-Louis avait l'air un peu gêné, ce qui le surprit.

- J'aimerais vous confier une mission un peu spéciale ce soir, si cela vous convient...vous savez que j'ai écrit quelques bouquins policiers...et au détour d'un salon du livre j'ai fait la connaissance, et nous nous sommes liés d'amitié, d'Elga et Olaf Gabriellson. Olaf est l'auteur des aventures de Kurt Endstrom, mais cela je ne pense pas vous l'apprendre et Elga, sa jolie sœur -divorcée- est la réalisatrice et productrice de la série télé tirée des bouquins.
- Oui, je connais et j'apprécie les aventures de Kurt Enstrom et j'ai également vu la série télé...il faillit rajouter qu'il s'était offert son break suédois parce que c'était le même que celui d'Endstrom, dans la série. Ce dernier faisait partie de son panthéon personnel, avec Frank Bullit¹, Bernie Günther² ou le commissaire Joss³.
- Ils sont en transit en voiture entre Genève et Paris et je me suis dit que ce serait intéressant pour vous et pour eux que vous passiez la soirée et la journée de demain ensemble, si cela vous convient...et en fait Saporta m'a dit que vous étiez fan d' Endstrom au point d'avoir acheté la même voiture que lui...et d'ailleurs vous-même pourriez un jour devenir l'un des personnages d' Olaf, à moins que ce ne soit moi qui me décide un jour à raconter vos aventures...

Robert était abasourdi.

- Bien sûr Pierre-Louis, mais j'attendais une amie ce soir...tant pis, je vais la décommander...
- Vous ne perdez décidément pas de temps, mon vieux, s'esclaffa le ministre...elle est jolie, vous la connaissez bien ?
- Non, euh oui, mentit Robert, tout en sachant que Pierre-Louis n'était pas dupe
- Pardon ?
- Jolie n'est peut-être pas le mot le plus approprié, elle est comme elle est et sinon je la connais depuis vingt heures environ...mais je suis certain que c'est quelqu'un de très bien...
- Alors pourquoi voulez-vous la décommander ? Soyez juste un peu discrets et n'ébruitez pas leur présence. Pour le reste je m'en occupe, je vais faire contacter un traiteur pour que vous soyez livrés à domicile. Il vous appellera pour le choix des plats...vous avez une chambre d'amis au moins ?
- Oui, bien sûr...mais vous savez que j'aime bien cuisiner moi aussi...et que j'attends toujours votre visite, avec Madame Brede.
- Merci, Robert, je vous promets que nous viendrons, mais en attendant, essayez un peu de lever le pied mon vieux. Vous faites un excellent travail, mais vous êtes cependant toujours en congé de convalescence, alors vous me ferez le plaisir de prendre quelques jours de repos pour profiter de votre nouvelle amie et aller respirer l'air pur des lacs du Jura.
- Très bien Pierre-Louis, maintenant que l'idée est lancée...sourit Robert...et si vous croisez Louis Saporta, dites-lui de se mêler de ce qui le regarde...et que je j'attends aussi sa visite avec impatience...pour le convaincre dites-lui que cette

¹ Bullit, lieutenant de police interprété à l'écran par Steve Mc Queen dans le film éponyme

² Personnage récurrent des romans de Philipp Kerr, policier antinazi dans l' Allemagne hitlérienne

³ Personnage interprété par Jean Gabin dans le film « Le Pacha »

région est le paradis des pêcheurs.

- Je n'y manquerai pas, et s'il tarde trop, dites le moi, je l'envoie en mission officielle dans le Jura. Je vous souhaite une très bonne soirée, Robert, et vous prie de présenter mes hommages à votre amie.
- Merci Pierre-Louis, à bientôt.

Robert se mit à transpirer...préparer la chambre d'amis... (Ce dernier mot ne lui était pas vraiment familier, alors « chambre d'amis » en plus!), ranger la maison, même si compte tenu de son horreur du désordre ce n'était pas indispensable....et prévenir Doris...elle était en consultation et sembla prendre la chose avec philosophie, ce qui étonna Robert qui aurait certainement râlé avec véhémence pour commencer.

Il l'entendit arriver de loin, quand elle quitta la route nationale pour s'engager sur la petite route qui menait jusqu'au village...une magnifique Porsche 930 Turbo blanche, de 1980 qui semblait sortir tout droit de la vitrine d'une concession tant son état était irréprochable.

Elle se gara après un gracieux demi-tour à côté du break de Steiner.

- Bonjour dit Elga Gabriellson avec un sourire désarmant, c'était effectivement facile à trouver, Pierre-Louis nous avait dit que vous aviez la même voiture que notre Kurt Endstrom.

Robert savait qu'Elga était la grande sœur d'Olaf, ce qui la situait dans la deuxième moitié de la cinquantaine, mais Brede avait raison, elle était vraiment d'une grande beauté.

Olaf sortit de la voiture et salua Robert à son tour, avec chaleur mais sans dissimuler une véritable lassitude. Robert interrogea Elga du regard qui leva les yeux au ciel avec un air désespéré.

Doris arriva immédiatement après, alors qu'ils récupéraient les bagages dans le coffre avant de la Porsche. Elle avait troqué sa vieille fourgonnette contre un break Subaru, indispensable pour rejoindre les coins les plus reculés à toute heure du jour et la nuit en toute saison et sa « tenue de combat » contre une toilette très élégante et un imperceptible et délicat maquillage...Robert ne put s'empêcher de sourire à nouveau en la voyant ; il ne pouvait certes pas l'imaginer dans un petit coupé sport...Peut-être était-ce aussi tout simplement parce qu'il était heureux de la revoir...et surpris de la voir sous un autre jour, extrêmement favorable par ailleurs.

- Doris, voici Elga et Olaf Gabriellson.
- Enchantée, j'aime beaucoup les aventures de Kurt Endstrom et je dois dire qu'avant de connaître Robert, c'était le seul flic de ma vie, dit-elle en prenant Robert par la taille pour lui poser un baiser sur la joue...Robert, je peux te parler une seconde ?

Elle le prit par la main et l'entraîna par la main à l'intérieur de la maison. Elga fit un clin d'œil complice à Robert.

- Doris, que se passe-t-il ? Vous être folle ?

- Non, et je ne sais pas ce qui m'a pris...je suis vraiment désolée Robert...mais quand je vous ai vu avec ce mannequin suédois, je me suis vue moi aussi....avec mes épaules de nageuse est-allemande, mes seins comme des couvercles de lessiveuse et mes fesses comme une porte cochère et mon bon mètre quatre-vingt, je me suis dit que je n'avais rien à perdre...alors j'ai tout joué d'un coup.
- Vous êtes toujours aussi peu objective quand vous parlez de vous ? Robert essayait en vain d'avoir l'air outré, ou au moins sérieux...

Il n'osa pas non plus lui dire à quel point elle lui plaisait...

- Vous ne savez pas tout...cela fait au moins trente ans qu'aucun homme ne m'a touchée, mais c'est une autre histoire que j'aurais voulu vous raconter pour commencer...j'ai passé mon temps à essayer de trouver la femme de ma vie, et maintenant à cinquante ans révolus c'est peine perdue...et un homme cela me semblait impossible...et quand j'ai vu cette femme si belle...
- Vous avez eu le coup de foudre...
- Quel idiot vous faites...je pensais qu'un super flic serait plus perspicace que cela...non, je n'ai juste pas envie qu'elle vous mette le grappin dessus, même pour une nuit.
- Alors que vous, vous allez le faire...
- Certainement pas ; mais j'aimerais...quand même passer la nuit ici, dit-elle dans un souffle...si vous le permettez.
- Je crois que je n'ai pas tout compris, mais je n'y vois aucun inconvénient, au contraire même ...par contre, je n'ai qu'une chambre d'amis...l'un de nous devra se contenter du canapé et nous aurons l'air ridicules...ou alors il faudra se résigner à partager mon lit, en tout bien tout honneur s'entend, et en plus il y aura certainement Clemenceau et nous serons sous le regard des anges...mais si vous êtes partante, moi aussi...

Doris eut d'un seul coup l'air si malheureuse....

- Ce n'est pas Clemenceau qui me gêne...mais pour moi ce ne sera pas facile...et je vous avertis, Robert, au moindre geste déplacé je vous casse en deux...et vous ne seriez pas le premier bonhomme que je démolirais.
- J'essaierai de m'en souvenir dit Robert qui jubilait intérieurement.
- Vous pouvez aussi me fiche à la porte séance tenante ...parce que je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée.
- C'est juste, mais il faudra pour ça que j'ai envie de vous voir repartir et que je sois complètement idiot...tout ira bien, je vous le promets, dit-il en lui effleurant précautionneusement la main. Doris, il faut retourner vers « nos » invités à présent...Je pense que vous me permettrez de vous tutoyer au moins pour la soirée ?

Doris posa un rapide baiser sur sa joue

- Robert, *tu* es vraiment très bête ...bon, tu viens, ou faut-il que je parte...mon chéri ? ...dit-elle l'air radieux.

Elga les dévora du regard quand ils revinrent

- Revoilà nos deux « turturduvor »...
- Tourtereaux en suédois traduisit Olaf. Ne faites pas attention à ma sœur, elle est pince sans rire mais très gentille...tout d'abord, Robert, Doris, je voulais vous présenter nos excuses pour cette arrivée imprévue. Merci donc de nous accueillir. Pierre-Louis a insisté, il voulait que nous nous rencontrions, et vous le connaissez certainement mieux que moi, quand il pense avoir une bonne idée, il est difficile de lui faire changer d'avis. Si toutefois vous considérez que notre présence est inopportune....

Doris commençait à s'agiter sous l'œil amusé d'Elga...

- Et bla bla bla dit cette dernière...
- Oui, on dirait des ambassadeurs ajouta Doris...viens Elga, en attendant allons préparer quelque chose de sérieux à boire, pour détendre l'atmosphère.
- C'est parti. Tu as raison...des... « pingviner » !
- C'est quoi, un cocktail suédois ?
- Non, des pingouins, pas des ambassadeurs !
- Au moins il y a des bières, du bon whisky et des bretzels ça j'en suis sûre ; il en restait ce matin.
- Tu le connais depuis longtemps Robert ?
- Oh oui, ça remonte à loin déjà...
- Tu en es sûre demanda Elga ?, avec un air de doux reproche.
- Et puis zut, tu vois je ne suis même pas bonne à raconter des histoires...en vérité je le connais depuis hier après-midi et nous avons passé la soirée ensemble...il s'y connaît en bière et en whisky, c'est certainement un écorché vif et un vrai casse-pieds mais il émane de lui une grande gentillesse et il est très respectueux. En fait il a failli se faire dévorer par deux molosses en s'interposant pour sauver Clemenceau.
- Clemenceau ?
- Oui, un chat errant...je leur ai un peu forcé la main mais ils se sont adoptés en cinq minutes. Un homme capable d'affronter de tels monstres pour un chat qu'il ne connaît même pas est forcément bon...mais, heureusement que j'étais là, j'ai mis les chiens en fuite, ce qui est facile pour un vétérinaire...et ensuite j'ai récupéré nos deux éclopés, pour les soigner, puisque je suis qualifiée pour soigner tous les animaux.

A cette dernière remarque Elga éclata d'un rire cristallin.

- Tu peux rire en effet, mais quand je t'ai vue avec lui tout à l'heure je me suis sentie très mal partie...d'où mon hold-up de tout à l'heure...excuse-moi, c'est stupide mais c'est vrai que Robert me plaît beaucoup...
- Pas d'inquiétude...les mythes ont la vie dure mais la Suède n'est pas ce que l'on croit...la réputation des Suédoises est très surfaite et nous ne passons pas notre

temps à faire l'amour sur des peaux de bêtes, crois-moi...et je suis presque une vieille dame, ma famille me manque de plus en plus, plus que tout au monde j'ai envie de rentrer à Göteborg...mais dans l'immédiat je dois m'occuper du « grand romancier » qui reste malgré tout mon petit frère. Et franchement, tu n'as rien à m'envier, tu as beaucoup d'allure et tu as même impressionné Olaf, ce qui n'arrive que très rarement, je puis te l'assurer. Et Robert, c'est encore bien plus grave...je crois qu'il est entièrement à ta merci...tu t'en rendras compte quand tu auras résolu tes problèmes et fait la paix avec toi même. Il y a quelque chose qui t'empêche d'être aussi heureuse que tu devrais l'être, je ne sais pas vraiment quoi, mais tu dois passer outre pour profiter de ce bonheur qui te tend les bras.

- Elga, merci, c'est inattendu, mais je crois que c'est ce que j'avais besoin d'entendre, ou de savoir...même si tu dis cela pour me faire plaisir.
- Pas de quoi, mais c'est juste la vérité...si un jour nous avons le temps, et si c'est encore nécessaire d'ici quelques semaines, je t'aiderai...mais je suis sûre que Robert m'aura devancée.
- Tu as vu tout ça en cinq minutes ?
- Tu sais, mon frère écrit des romans policiers, je tourne des films policiers...appelons cela une déformation professionnelle. Et si Robert est aussi bon flic que le prétend Pierre-Louis, il t'a déjà cernée et doit réfléchir à la meilleure manière de t'aider, ou de *vous* aider...Quand tu l'as entraîné dans la cuisine tout à l'heure, il avait l'air amusé, et en sortant il ne te regardait plus du tout de la même manière. Il n'avait qu'une envie, celle de te serrer dans ses bras...alors, cesse de t'en faire...et essaie de profiter au plus tôt de ce bonheur qui te fait peur. Allez, arrêtons avec cela pour l'instant, je suis sûre que nous allons passer une excellente soirée, pour peu que nos deux « diplomates » veuillent bien consentir à se parler comme des gens normaux.

Les bières débouchées, l'atmosphère de détendit rapidement...Robert était intarissable quant aux mérites de la Porsche 930 Turbo d'Olaf. Il vantait la sonorité métallique inimitable de son moteur « flat 6 » et ses formes qui à ses yeux étaient d'une sensualité toute féminine, ce qui fit sourire les Suédois et rougir Doris...

- C'est vrai, mais moi je ressemble plus au break Volvo de Robert, dans le genre carré, surélevé et encombrant...c'est trop bête...se décida-t-elle à dire en provoquant ainsi un fou rire général, tandis que Robert l'attirait vers lui pour lui passer les bras autour des épaules..
- Toi, tu es simplement incroyable et magnifique ; lui chuchota-t-il...

Le repas fut joyeux et tout le monde, Clemenceau y compris fit honneur aux plats Franc-Comtois qu'avait choisis Robert...en regardant les mines réjouies de ses convives, puis s'attardant sur Doris, il se dit que le hasard faisait parfois bien les choses...Olaf déclara que c'était Pierre-Louis qui lui avait suggéré de passer par Dole ce matin même quand il lui avait demandé s'il y avait des choses « pittoresques » à voir ou à faire entre Genève et Paris...Brede lui avait immédiatement proposé de

rencontrer son Kurt Endstrom à lui, à savoir Robert, son flic de l'ombre, incorruptible et préféré....

- Il m'a même dit que je pourrais m'inspirer de vos aventures...pour mes futurs récits....c'est vrai que vous ressemblez beaucoup à Kurt...et votre regrettable aventure d'avril, qui a beaucoup marqué Brede, aurait pu arriver à Endstrom...oui, vraiment, vous avez beaucoup de points communs à ceci près que mon flic est seul, et qu'il n'a pas la chance d'avoir une aussi charmante compagne...et puis sa dernière aventure est au tirage. Il va disparaître en montant à bord d'un ferry dont il ne redescendra pas vivant, il sera abattu en se battant contre des preneurs d'otages qui voulaient s'emparer du bateau
- Si tu voulais « plomber », et c'est le terme approprié, l'ambiance Olaf, c'est ce qu'il fallait faire dit Elga sur un ton de reproche...mais c'est Olaf qui a raison, Kurt devenait envahissant et beaucoup de nos compatriotes n'aiment pas trop l'image que ses aventures donnent de la société suédoise. Olaf a même reçu des menaces de groupuscules d'extrême droite, de policiers...alors c'est certainement mieux ainsi car le monde est de plus en plus incompréhensible et dangereux...et peut-être avons-nous aujourd'hui trouvé le digne successeur de Kurt dit-elle en se tournant vers Robert.

La soirée fut émaillée de nombreuses anecdotes, histoires de tournage de la série, méfaits divers et loufoques tirés du bêtisier du « 36 ». C'est Doris qui fut la plus drôle en racontant et en mettant en scène les angoisses existentielles des propriétaires d'animaux à poils ou à plumes qu'elle soignait...mais sa « performance » était une diversion, elle devait en même temps se préparer à faire face à ce qui l'attendait. Elle était tiraillée entre sa détestation viscérale des hommes et son attirance pour Robert...

Elga bailla la première.

- Je suis désolée, mais je crois que le vin du Jura m'a un peu fatiguée...c'est dommage mais je crois que je ne vais pas tarder à m'écrouler...me permettez-vous d'aller me coucher ?
- Je crois que je vais faire de même ; reprit Olaf, nous avons encore la journée de demain pour apprendre à mieux nous connaître et vous serez mes invités à Paris pour la présentation en France du dernier Endstrom

Elga et Olaf couchés, Doris et Robert finirent de mettre la vaisselle dans les coffres du traiteur, sans mot dire échangeant juste quelques regards furtifs

- Doris ?
- Robert ?
- Tout est bien rangé à présent, à moins que tu n'aies envie de t'attaquer aux vitres ou décoller le papier peint, je crois que nous pouvons aller nous coucher, dit Steiner avec douceur.
- Oui, je vais aller attraper mon sac dans la voiture...sois rassuré, c'est sans préméditation, je l'ai toujours avec moi, il m'arrive parfois d'avoir à dormir sur place quand je viens d'opérer un cheval ou qu'une mise bas se passe mal...

- Bien, mais pas de blague, hein ? Tu vas à ta voiture et tu reviens ?
- Promis...

Elle revint après une minute qui lui sembla interminable.

- A ton tour de promettre à présent...tu ne me demanderas rien d'impossible ?
- Je te le promets, sur la tête de « notre » chat.

Doris se coucha la première, Robert la rejoignit dans le noir en prenant soin de ne pas la toucher.

- Donne-moi ta main Robert...
- Tu es bien ?
- Oui mais je suis terrorisée malgré tout.
- Et moi donc, répondit dit-il en riant doucement...nous avons du sommeil en retard et nous sommes surtout très fatigués...je pense que nous n'allons pas tarder à sombrer, mais avant j'ai juste envie de dire que je suis, moi aussi, bien avec toi.

Robert se réveilla le premier...Clemenceau s'était allongé contre son ventre et Doris dormait encore, collée contre son dos et le bras passé autour de sa taille...il sentait son corps puissant contre le sien et n'osait bouger tant cette sensation était agréable.

Doris poussa un petit cri en s'éveillant et s'écarta vivement.

- Je suis désolée, dit-elle penaude.
- Ne le sois pas, j'ai merveilleusement bien dormi, fit-il en posant un baiser furtif sur sa joue

Encore une fois Doris se déroba, en riant cette fois...

- Ne le prends pas mal, mais d'habitude mes partenaires ne piquent pas comme un sanglier au réveil...elle posa ses lèvres sur son front...là, c'est bien plus doux dit-elle.

Elle descendit le long de l'arrête de son nez pour effleurer très brièvement ses lèvres.

- Je veux bien me raser trois fois par jour s'il le faut.
- Je salue l'effort mais je pense que c'est inutile.
-

Doris sourit en voyant son air dépité.

- Peut-être vais-je m'y habituer, voire y prendre goût, qui sait, ajouta-t-elle en le fixant intensément et en lui effleurant la joue de la paume de la main...Allez, debout, nous devons préparer un bon petit déjeuner pour nos amis suédois...ils sont vraiment charmants, n'est-ce pas ?

Tiens, c'est drôle...

- Quoi donc ?
- Même pieds nus je reste plus grande que toi...Le Petit Robert et La Rousse...encore une association improbable ?
- J'espère bien que non...

- Oui, on n'est pas à l'abri d'une bonne surprise...
- Quand cela vaut la peine, il faut savoir être patient...en tous cas ce serait formidable.

Doris serrait la main de Robert très fort quand ils sortirent de la chambre à coucher... Ils furent accueillis par une odeur de café. Elga et Olaf les avaient devancés et avaient préparé un copieux petit déjeuner. Sur la table trônait une véritable gerbe de fleurs de champs. Si Clemenceau semblait dans son élément, Doris et Robert se regardèrent, ils étaient tous deux rouges de confusion.

- Elga est partie à pied jusqu'au village chercher du pain et des viennoiseries. C'est une grande romantique, votre fan numéro un et aussi une vraie pipelette...elle m'a tout raconté
- Oui mais moi je ne suis pas allée cueillir des fleurs pour faire joli. Tu es le roi des hypocrites, heureusement que tu es un gentil roi, ironisa sa sœur...j'ai faim moi dit-elle en s'installant à table...

Tous trois restèrent interdits quand Doris fondit en larmes...

Ce fut au tour des Gabriellson d'être gênés...

- Nous allons vous laisser seuls, dit Olaf
- Non restez, insista Doris, excusez-moi, je suis juste bouleversée...et heureuse aussi je crois...vous êtes si gentils, vous...Robert...cette jolie table, vraiment merci...d'ailleurs moi aussi j'ai faim maintenant ! reprit-elle avec entrain

La conversation reprit, éclectique et joyeuse...mais bien vite la fin de la saga Endstrom redevint le thème central de leur discussion

- Je reconnais que moi aussi j'ai eu beaucoup de mal à en finir avec mon cher Kurt, mais j'ai déjà été menacé plusieurs fois, de manière voilée et ces temps-ci ouvertement, par des nationalistes, racistes ou autres xénophobes... certaines grandes entreprises, ou grands groupes financiers et politiques m'ont donné à comprendre que mon commissaire devenait indésirable. Même la mafia russe aurait été « indignée » par l'avant dernier opus de ses aventures...il paraît, et je le prends comme un compliment, que mes livres manquent d'imagination et qu'ils sont trop réalistes...il ne manquerait plus qu'à présent, après la parution du dernier livre les fans de Endstrom se mettent aussi à m'en vouloir, dit-il en riant...
- Mais avant tout je crains qu'ils ne s'en prennent à Elga ou sa famille...et entre nous ma chère sœur va bientôt être grand-mère.

Elga fit mine de le fusiller du regard puis sourit

- A cause de romans policiers s'étonna Doris, en regardant Elga avec un grand sourire.

Elle les avait lu avec beaucoup d'attention et de plaisir, et si l'analyse de la société suédoise que faisait Olaf était plus qu'acérbe, elle était certainement pertinente...il aurait d'ailleurs pu écrire bien pire à propos de la France.

- Les Suédois sont si fiers de leur pays, qui a si longtemps servi de modèle aux autres nations. Mais en creusant un peu on comprend vite que la situation n'est

plus aussi idyllique...même si la crise semble derrière nous, elle a favorisé un courant de violence et de xénophobie....dans certaines régions frontalières on « encourageait » les sans-emploi à quitter le pays en leur offrant des séjours en Norvège.

La Suède va mieux à présent, mais le traumatisme subsiste et la peur continue à hanter les esprits faibles...les mauvaises habitudes sont tenaces, surtout chez les extrémistes, quels qu'ils soient. Ils ne se cachent plus et sont de plus en plus vindicatifs...l'immigration et le terrorisme n'arrangent rien. C'est un peu ce que je décris dans mes autres livres, des essais politiques en général, dont la diffusion est forcément moins large que celle des aventures de Kurt Endstrom...je crois d'ailleurs qu'ils n'ont jamais été traduits qu'en anglais, mais cela a également contribué à me valoir pas mal de rancœurs et d'inimitiés. La Suède était le pays des elfes, elle devient peu à peu celui des trolls. Je crois que le temps est venu pour moi de me retirer de ce débat qui n'est plus qu'un maelstrom d'opinions et de réactions épidermiques sans profondeur, sans culture ou un quelconque sens de l'histoire...Je suis même fiché par le Mossad, pour avoir écrit un article sur Arafat, que j'avais rencontré lors d'un voyage en Palestine...alors, je vais bientôt refaire ce que j'ai fait de mieux dans ma vie, à savoir reprendre mon bâton de pèlerin et utiliser l'argent que j'ai gagné grâce à Kurt pour servir des causes humanitaires.

Les livres ne servent plus à grand-chose à présent, ils n'intéressent plus grand monde. On ne fait plus qu'en extraire des « petites phrases » pour stigmatiser leurs auteurs, et les ranger définitivement dans des cases . Aujourd'hui, les comptables ont pris la parole...et le pouvoir.

On ne parle plus que de retour sur investissement, et on raye d'un trait de plume des centaines d'emplois pour faire plaisir à une poignée d'actionnaires...tu en sais malheureusement quelque chose, Robert...mais arrêtons ce débat, la journée a bien commencé et je n'ai pas envie de gâcher l'ambiance...

- Tu as raison, intervint Robert, mais je crois que tu as beaucoup de choses à m'apprendre. Je manque de sens critique et de bases....le fait est je préfère les films de John Sturgess à ceux de Jean-Luc Godard...j'ai fait le flic pendant des années et me suis tant bien que mal adapté à l'évolution de la société, ou plutôt j'ai adapté ma manière d'agir, mais sans vraiment comprendre ou chercher à comprendre quelles sont les causes de cette mutation effrayante et le véritable fond du problème...et c'est pourtant ce que Pierre-Louis attend de moi cependant à présent.
- A l'entendre chanter tes louanges, tu t'en tires plutôt bien...mais nous reparlerons de tout ça entre nous, une autre fois...aujourd'hui, c'est samedi et nous sommes avec deux très jolies femmes. Profitons de cette belle journée, même si elle est en ce qui me concerne un peu gâchée par le fait que l'une d'entre elles est ma sœur et que l'autre te dévore littéralement des yeux...je n'ai vraiment pas de chance.

Ils se rendirent à Baume-les-Messieurs...Robert aimait cet endroit, ce havre de paix

retiré dans une « reculée », un cirque géologique, avec son abbaye d'où étaient partis au Xème siècle les moines fondateurs de Cluny...pour Steiner, pourtant farouchement réfractaire à toute forme de croyance, ces moines étaient des pionniers, des aventuriers au même titre que Christophe Colomb, les astronautes des années 60, Sir Edmund Hillary ou ses chers Tazieff et Cousteau...et il marchait dans leurs pas, main dans la main avec Doris...

Après le déjeuner, ils retournèrent à Dole, pour flâner dans les rues de la vieille cité Franc-Comtoise. Doris était férue d'histoire et adorait sa ville. Elle fit revivre Mahaut d'Artois, comtesse de Bourgogne et les Rois Maudits, l'époque espagnole, Louis Pasteur et les légendes et croyances locales depuis les Fouletots, lutins de la Forêt de Chaux, à la Vouivre, la femme serpent à l'escarboucle magique.

En fin d'après-midi, Elga et Olaf reprirent le chemin de Paris...Doris et Robert se retrouvèrent seuls, pour la première fois depuis une éternité leur sembla-t-il.

- Je dois aller à la clinique, je suis de permanence. Mon collègue a accepté de me remplacer ce matin, mais il est indisponible ce soir, dit Doris...il faut que j'aille voir si les pensionnaires se portent bien, les faire manger et récupérer mon téléphone d'astreinte.
- Tu reviens après, demanda Robert la voix mal assurée ?
- Je me demande si c'est raisonnable, mais tant pis...oui, si tu veux encore me subir un peu...
- Je crois qu'il y a pire comme compagnie...mais surtout, Clemenceau sera moins déstabilisé, tu ne crois pas ?

Doris sourit, lui caressa la joue en disant

- Tu parles d'un alibi...Mais je te préviens commissaire, si tu te rases en mon absence, je repars aussitôt !
- J'essaierai de m'en souvenir, docteur...

Leur soirée fut plus calme que la précédente, et après dîner, Doris passa en revue les CD de Robert. Elle rit en retrouvant beaucoup d'enregistrements qu'elle possédait également...ils écoutèrent leurs vieux standards communs et préférés, parfois sans mot dire, mais sans se quitter des yeux.

- Nous cumulons un peu plus d'un siècle à nous deux et nous comportons comme des ados
- Oui, et c'est drôlement bien, répondit Robert.
- Dis, je peux dormir ici ce soir encore ?
- Oui, maintenant qu'Elga et Olaf sont partis, nous aurons chacun un lit...
- Ou alors nous pouvons choisir celui où nous dormirons ensemble, espèce d'hypocrite...

Robert s'approcha de son visage, sans oser l'embrasser...Doris prit sa main et l'appuya sur sa joue.

- Je crois que nous avons encore du sommeil en retard, il me tarde d'aller me coucher

La chambre était baignée par la lueur blafarde de la lune...Robert voulut se relever

pour tirer le volet...

- Non laisse, au moins je te vois un peu dit-elle en se pelotonnant contre lui...je suis bien avec toi, tu ne me fais pas peur...
- Peur ? dit Robert
- Oui, un jour peut-être, je te raconterai mon histoire, pour que tu me comprennes, mais mes mauvais souvenirs s'estompent à chaque instant que je passe avec toi...mais je peux aussi comprendre que tu te sentes frustré...lui dit-elle
- Frustré ? Absolument pas...je suis très heureux, au contraire, et j'ai seulement envie de prendre soin de toi.

Elle posa un rapide baiser sur ses lèvres et lui caressa la joue

- Tu piques déjà
- Oui, c'est une des différences entre les filles et les garçons tu sais...
- Oui, et je sais que les différences ne s'arrêtent pas là, dit-elle en faisant glisser sa main sur le ventre de Robert pour défaire la ceinture du pyjama qu'on lui avait offert à l'hôpital.

Elle l'embrassa à lui faire perdre haleine puis s'allongea sur lui. Robert se sentit happé par son intimité en fusion...Elle le chevaucha dans un mélange de fougue et d'abandon, pour s'écrouler pantelante sur son torse, baignée de sueur.

Elle lui prit les mains et les posa sur ses seins.

- A ton tour maintenant dit-elle.

Elle redoubla de douceur jusqu'à ce que Robert la rejoigne enfin...

CHAPITRE TROIS

Ils arrivèrent à Paris en milieu d'après-midi. Robert retrouva la capitale, sans éprouver de joie véritable. En fait il était surpris d'avoir pu vivre si longtemps dans cette ville et surtout, alors qu'il n'était parti que depuis quelques semaines, il se sentait à présent presque étranger dans cette grande cité.

Ils se rendirent néanmoins rue de la Petite Croix aux Champs, où il avait habité ces dernières années. Son appartement ne lui manquait pas et il l'avait d'ailleurs mis en vente depuis peu. Mais il voulait absolument passer « Au Petit Tunis », retrouver ses amis Seghaier et Naïma.

Ce fut Doris qui entra la première dans la boutique. Naïma, qui ne se doutait de rien l'accueillit comme tous les clients, avec un joli sourire et quelques mots teintés de son merveilleux accent. Robert la suivit, et à sa vue Naïma poussa un cri de joie...Seghaier, un colosse débonnaire, attiré par le bruit sortit de l'arrière-boutique et serra Robert dans ses bras, alors qu'il n'était son aîné que de deux ans, comme un fils.

- Ne nous fais plus jamais ça Robert ! Préviens la prochaine fois...

Visiblement Robert était aussi ému qu'eux et Doris, étonnée voyait son grand bonhomme aussi emprunté qu'une rosière...en dehors des Gabriellson, elle ne lui connaissait aucune autre relation. Il avait beau essayer de cacher son émotion, elle lisait en lui comme un dans livre ouvert, avec les mêmes chapitres de solitude et de tristesse que dans le sien.

– Et la grande belle dame ? C'est ta femme ? demanda Naïma

Doris devint rouge de confusion et Robert balbutia une réponse évasive...

– Oui, enfin non, pas encore dit-il en interrogeant Doris du regard...

– Nous n'y avons pas encore pensé....

Seghaier regarda Robert avec intensité...

– Tu aurais tort d'hésiter, fils...et toi, ma fille, tu as trouvé un bon garçon...mauvais caractère et bon cœur, mais tu le sais déjà....

– Oui, je crois, répondit-elle...

– A la bonne heure lança Naïma...vous restez dîner avec nous ce soir ? Je vais essayer d'appeler Fouad, s'il peut se libérer ce sera magnifique...

Ils avaient échafaudé d'autres projets et Doris sentait l'embarras de Robert

– Bien volontiers, dit-elle, pour la grande joie de tous...nous vous avons amené des produits de mon pays, du vin blanc du Jura, du fromage et de la saucisse de Morteau, enfin si vous en voulez...en réalisant que finalement l'idée n'était pas aussi bonne que cela.

Seghaier sourit

– Tu sais, ma fille, ici on vend, on mange et on boit de tout ; aucun problème...je suis au moins aussi gourmand que musulman...

Robert se remémora les soirées passées avec eux à déguster des jambons de différents âges et différentes origines, arrosés de crus divers et variés mais toujours fameux...Seghaier était un fin connaisseur et Naïma une cuisinière d'exception

Elle annonça que Fouad passerait en début de soirée...

Pendant que Naïma faisait rôtir le bœuf, Robert, comme si c'était une habitude épluchait les patates douces puis coupa les poivrons en fines lamelles...Seghaier tenait la boutique et Doris regardait tout cela émerveillée, heureuse de voir Robert heureux avec ses amis.

– Tu as un métier ma fille, demanda Seghaier ? Attends, laisse-moi deviner....belle comme tu es tu dois travailler à la télévision ou faire du cinéma...mais tu sais, avec le magasin, je n'ai pas le temps d'aller voir des films, s'excusa-t-il.

Amusée elle lui révéla qu'elle était vétérinaire, ce qui impressionna encore plus Seghaier...

– Au moins je suis sûr que tu prendras bien soin de mon Robert...tu sais, il a l'air grand et fort mais il est aussi tendre et fragile qu'une gazelle...

– Oui, c'est certainement pour ça qu'il vaut mieux que je sois vétérinaire qu'actrice de cinéma !

Ils entendaient, dominant les bruit de casseroles et de vaisselle les rires de Robert et Naïma

- Tu sais, Robert est depuis des années comme chez lui ici...il nous a souvent aidé, il s'est occupé de Fouad notre plus jeune fils, nous l'avons nourri, et consolé quand c'était nécessaire...après la tuerie du Trocadéro, et l'affaire de la SICE, il a traversé des moments difficiles...
- Oui, il m'a déjà parlé de vous, il est triste de vous avoir abandonné...et quand je vous vois tous les trois, je comprends pourquoi. D'ailleurs il ne m'a quasiment parlé de personne d'autre que vous, hormis Louis Saporta et Pierre-Louis Brede...
- Ah, oui, le Ministre...il passe parfois ici, le soir, soit disant pour acheter des produits qu'il ne trouve pas ailleurs. Je comprends pourquoi maintenant, c'est Robert qui l'envoie pour avoir de nos nouvelles ! Je me demandais aussi pourquoi il était si curieux...

Le repas fut excellent, grâce à Naïma, la reine du tajine...peu avant le dessert Fouad les rejoignit en saluant Robert de deux bises ponctuées d'un « Salut Tonton » sonore. Il était suivi d'une jolie jeune fille brune à la peau mate.

- Je voudrais vous présenter Sarah, qui est à l'école de police avec moi...dit-il
- Sarah ? Vous êtes juive ? interrogea Naïma un peu surprise...vos parents savent que vous êtes ici ce soir ?
- Oui madame et cela ne les dérange pas, mais je peux comprendre que cela vous ennuie et je peux repartir si vous le désirez répondit-elle timidement.
- Moi, chasser l'amie de mon fils s'écria Naïma indignée ?
- A la bonne heure, intervint Seghaier, en prenant Sarah par les épaules, assieds-toi, ma fille, sers-toi et mange. Dans cette maison on aime tout le monde, même...les policiers !

La soirée se finit tard et Robert eut vraiment du mal à quitter ses amis...ils se promirent de se retrouver bientôt dans le Jura.

Le lendemain, en fin de matinée ils avaient rendez-vous avec Elga et Olaf dans une grande librairie de Saint-Germain-des-Prés. Ils avaient du temps devant eux, qu'ils mirent à profit pour flâner un peu. Robert ne pouvait s'empêcher de fredonner la chanson de Léo Ferré « A Saint-Germain-des-Prés ». Ils burent un café au Flore, sur les traces des surréalistes, des dadaïstes puis des existentialistes, Sartre, de Beauvoir, mais aussi Reggiani ou Signoret.

Doris était radieuse et vraiment heureuse, heureuse d'arpenter Paris au bras de « son amoureux ».

Quand ils saluèrent Olaf, celui-ci remit à Doris un exemplaire de son roman dédié « à la plus belle et la plus amoureuse des femmes », ce qui la fit sourire et rougir à la fois. Et elle était vraiment magnifique dans cette robe que Robert l'avait presque forcée à porter...il émanait d'elle un subtil mélange de force et de féminité épanouie qui faisait tourner bien des têtes.

Mais, soudain, elle vit dans les yeux d' Olaf que quelque chose n'allait pas, il fixait un point derrière elle. Faisant volte-face elle aperçut un homme blond de taille moyenne

armé d'un couteau récupéré au buffet qui se précipitait sur Olaf immobile et terrorisé. Robert avait été isolé par des badauds et ne pouvait qu'assister impuissant et effrayé à la scène...il vit à peine le bras de Doris se lever ; l'homme s'effondra dans un « ouf » assourdi, les mains sur la gorge, le souffle coupé.

Doris se pencha sur sa « victime » pour s'assurer qu'elle n'avait pas perdu connaissance, avant que le service d'ordre ne l'évacue.

- Merci, balbutia Olaf, pâle...mais comment ?
- Tu sais Olaf, quand j'étais petite, je passais mes vacances à Ornans, au bord de la Loue...avec mes cousins et cousines nous attrapions des truites et même des vipères à la main...on acquiert de bon réflexes et à l'école vétérinaire on nous enseigne ou frapper pour neutraliser les animaux furieux, Robert en a fait l'expérience.
- Tu l'as déjà assommé dit-il avec un sourire fugace ?
- Non, mais il se trouvait pris à partie par deux molosses lorsque je l'ai rencontré, je les ai mis en fuite avec des coups de bâton bien placés s'amusa-t-elle. Mais sinon, non je n'ai pas encore eu à assommer Robert. J'ai l'impression que tu connais ton agresseur lui dit-elle redevenant sérieuse.
- Oui, c'est vrai...il s'appelle Stig quelque chose et est un inconditionnel de Kurt Endstrom...je correspond avec lui sur mon blog et il était présent à chaque fois qu'un nouvel épisode sortait en Suède...il a même été figurant dans un ou deux épisodes de la série...où a-t-il été emmené ?
- A l'hôpital, je pense, car j'ai senti craquer quand j'ai frappé...il aura besoin au moins d'une minerve pendant quelques jours car je ne l'ai pas manqué...répondit Doris avec un air désolé
- Ensuite il sera entendu par la police mis en garde à vue puis vraisemblablement extradé intervint Robert, mais si tu veux porter plainte, c'est le moment
- Porter plainte ? Certainement pas, je veux juste lui demander pardon...j'ai tué son héros et je réalise à présent ce que cela est ignoble et injuste. Endstrom aurait pu simplement rencontrer la femme de sa vie, pour couler des jours paisibles...cela aurait été tellement mieux, ne pensez-vous pas, dit-il en les regardant...c'est dommage, je vous ai rencontrés trop tard.
- Te rends-tu compte que sans Doris, tu serais au mieux à l'hôpital ? Ce type est certainement malheureux, mais aussi complètement déséquilibré ...répondit Robert. Laisse ton angélisme de côté, ce monde est devenu dangereux et incompréhensible pour des gens normaux...tu l'as dit toi même chez nous...
- Robert ?
- Oui Doris ?

Elle avait les yeux brillants d'un seul coup et prit Robert par la main pour l'entraîner à l'écart...

- Tu as bien dit « chez nous » ?
- Tu sais, j'ai vraiment eu très peur quand j'ai vu ce type avec son couteau...peur d'une chose irréparable...et durant toutes ces semaines, je ne t'ai pas encore trouvé le moyen de dire une seule fois « je t'aime » -sa voix se brisa- alors que c'est tellement évident.

- Je sais...j'aurais pu rater mon coup et je ne sais pas ce qui aurait pu arriver...mais tout va bien...remets toi...nous reparlerons de tout cela ce soir entre nous...le cadre ici n'est pas assez romantique, en tous cas bien trop peu pour que je te dise moi aussi à quel point je t'aime. Tu ne te rends pas compte de tout ce que tu as fait pour moi...en plus de te dire je t'aime, je dois aussi te dire merci...

Robert était rouge de confusion et regardait Doris avec des yeux éperdus...il fut sauvé par un brouhaha et un mouvement de foule qui annonçait sans doute l'arrivée d'une quelconque personnalité...

En effet Pierre-Louis Brede venait d'arriver et il fendit aussitôt la foule pour le rejoindre quand il aperçut Robert. Ils se sourirent mutuellement, comme deux complices de longue date.

- Salut Robert, dit-il chaleureusement...Enfin, je fais votre connaissance, Doris, dit-il la gratifiant d'un regard admiratif et enjôleur, le tout ponctué par un baise mains très « grand-siècle ». Vous me voyez enchanté. Je comprends pourquoi Robert ne me parle de vous que sous la torture, et les éloges que m'a faites Olaf à votre propos sont très en dessous de la réalité
- Olaf est un incorrigible flatteur et un habitué de la rédaction de romans, Monsieur le Ministre...
- Veuillez m'appeler Pierre-Louis, cela au moins ne changera pas...les fonctions comme ministre, par contre...généralement elles durent moins longtemps que les impôts, dit Pierre-Louis, l'air enjoué.
- Très bien Pierre-Louis, vous pouvez m'appeler Doris alors, fit-elle avec une gracieuse révérence cependant pleine d'ironie.
- En plus, vous avez volé la vedette à Olaf...la scène de tout à l'heure a déjà fait le tour des réseaux sociaux...je vous offre d'office une place de choix dans mon service d'ordre, si cela vous intéresse ?
- Merci, Pierre-Louis, mais je suis assez peu douée pour les mondanités. Et je dois déjà prendre soin de « votre » flic, ce qui m'occupe pas mal...enfin, vous voyez le genre...un bobo par ci, un chagrin par là. Heureusement que je suis vétérinaire, c'est encore ce qu'il y a de mieux pour soigner un poulet.

Tous deux s'esclaffèrent, à la grande stupéfaction de Robert, sidéré par l'assurance de Doris, face à son ministre, patron et néanmoins ami.

Brede entraîna Robert à l'écart

- Vraiment Robert, votre compagne est charmante...et je ne voudrais pas casser l'ambiance, mais j'ai besoin de vous....vous êtes Alsacien, germanophone et germanophile non ?
- Pourquoi me posez-vous la question, alors que vous connaissez déjà la réponse, sourit Robert ?
- C'est juste, mais c'était juste pour amener le sujet. Vous faites de l'excellent travail sur le renseignement et le terrorisme. Ainsi que vous l'avez mis en évidence, le niveau de la menace ne cesse de croître et nous avons tout lieu de croire que bientôt d'autres pays européens seront touchés. Pour les pays anglophones et latins, je peux me passer de vos services, même si je préférerais

vous charger de tout...mais cela supposerait que vous passiez plusieurs semaines en dehors de France. D'une part j'ai besoin de vous ici, et d'autre part je ne veux pas vous imposer des déplacements à répétition...mais pour ce qui est des Allemands, je ne vois que vous. Vous êtes sans aucun doute le plus à même de vous entendre avec vos homologues teutons. L'enjeu est de taille et à la mesure de vos compétences, si bien sûr vous acceptez la mission.

- Je ne sais pas si je suis à même de la mener à bien, mais je suis partant.
- Vous êtes le plus qualifié de tous... Votre contact à Berlin sera le commissaire Krieger...il vous plaira sans doute, il fonctionne un peu comme vous, moitié règlement, moitié instinct...incorruptible et droit...un pénible quoi, ironisa gentiment Brede.
- Quand dois-je partir ?
- Vous partirez après-demain, si vous le voulez bien, avec Elga et Olaf, qui présente son livre à Berlin...bien sûr Doris peut être de la partie, si elle le souhaite.

Évidemment, Doris ne pouvait l'accompagner, son confrère avait tenu la clinique seul pendant ces quelques jours, mais la charge de travail ne diminuait pas pour autant... Ils profitèrent au mieux des deux jours qu'ils passèrent à Paris, et pour la première fois Robert fit du tourisme dans la ville...Montmartre, les bateaux Mouche, Notre Dame, le Pont des Arts...tout ce qu'il avait toujours jugé un peu futile et considéré comme des pièges à touristes...cela lui semblait d'un seul coup si important avec Doris à ses côtés...

Ils avaient franchi un cap...Robert était amoureux de Doris, Doris était amoureuse de Robert, ils l'avaient définitivement compris et admis.

Robert l'emmena au « 36 » et à sa grande surprise il fut accueilli par des manifestations de joie non feintes par la plupart de ses ex-collègues ...Saporta était visiblement le plus ému de tous, mais une fois de plus ce fut Doris, auréolée de son fait d'armes à la librairie qui fut la vedette...ce qui arrangeait bien Robert par ailleurs...il l'observait, et découvrait à quel point il aimait cette femme.

Dans l'avion pour Berlin, assis à côté d' Elga, Robert repassait en revue ces dernières semaines...il lui semblait que sa vie avait à nouveau basculé, mais du bon côté cette fois.

- A quoi penses-tu Robert ?
- A tout et à rien ...je ne peux rien refuser à Pierre-Louis mais je n'aime pas ce voyage...j'étais si bien avec Doris et notre chat...

Elga sourit

- Tu seras rentré dans quelques jours à peine, et tout sera comme avant, mieux même...tu ferais mieux de dormir un peu, tu dois être fatigué...

- Fatigué ? Pas le moins du monde.
- Nos chambres étaient contiguës à l'hôtel, tu te rappelles ?...eh bien moi, à ta place je serais *très* fatiguée, dit-elle avec une candeur feinte, qui fit rougir Robert...et ce soir je t'emmène à Kreuzberg, si tu as quartier libre. Olaf à un rendez-vous de son côté.
- Ah ?
- Je t'expliquerai...en attendant repose toi. Fais comme Olaf. Dors.

Robert fut « extrait » de l'avion comme un VIP, avant tout le monde. Le commissaire Dieter Krieger l'attendait, en grand uniforme, accompagné d'un membre en civil du SEK¹. Krieger ressemblait à un de ces officiers allemands que l'on voyait dans les films américains d'après-guerre...grand, blond, le regard bleu...instinctivement Robert rectifia sa position tant le maintien de son vis à vis était impeccable...Krieger le remarqua et esquissa un sourire...

- Commissaire Steiner, permettez-moi de vous présenter Karl, chauffeur, garde du corps mais avant tout ami. Vous pouvez l'appeler Karl, et moi Dieter si vous le voulez bien.
- Enchanté, je m'appelle Robert, répondit-il en allemand.
- Bienvenue Robert. Nous allons passer au bureau pour les formalités, avant de vous conduire à l'hôtel. Je vous donnerai des papiers, une plaque de police en bonne et due forme et un téléphone portable. Vous aurez accès à tout et comme votre allemand est parait-il excellent vous passerez sans difficulté pour l'un des nôtres durant votre séjour. Et sinon, Sig Sauer ou Glock² ?
- Pardon ?
- Je suppose que vous n'avez pas emmené votre arme de service dans l'avion...alors nous prêtons un Sig Sauer ou un Glock, au choix s'amusa Krieger en voyant la tête que faisait Robert

Et effectivement, Robert était interloqué...il s'imaginait accueillir Dieter à Paris...cela lui aurait semblé infiniment compliqué...alors qu'ici tout avait l'air simple et facile. Malgré la sobriété des paroles échangées, Robert avait ressenti ce chaleureux mélange d'ironie de charme et de sympathie qu'il trouvait propre aux Allemands...

- Je me laisserais bien tenter par un Sig Sauer, mais je n'ai pas d'à priori répondit Robert...quel est le programme ?
- Il est à présent plus de 17heures, alors pour ce soir c'est terminé, car le temps d'aller au central...en général nous commençons de bonne heure et finissons de bonne heure également quand c'est possible ou que nous n'assurons pas de permanence. Notre patron estime que l'efficacité, au bout de huit heures de travail, décroît de façon exponentielle, alors que la fatigue, elle, s'accumule...nous avons prévu une soirée d'intégration, mais le boss est indisponible ce soir et il insiste pour faire votre connaissance demain, alors ce soir quartier libre, mais je me ferais une joie de vous servir de mentor si vous le souhaitez.

¹ Commando affecté aux opérations spéciales

² Armes de poing semi-automatiques

- Je vous remercie Dieter, mais dans ce cas et si cela ne vous offense pas, je consacrerai ma soirée à une amie qui m' a demandé de la lui réserver si c'était possible.

Dieter sourit.

- Je comprends...entre moi et Elga Gabriellson, le choix est vite fait !
- Comment le savez-vous ?
- Mon métier est de tout savoir, répondit Dieter, d'un air sentencieux...

Et en riant il ajouta qu'il connaissait bien Elga et Olaf, pour leur avoir servi de guide pour des repérages à Berlin en vue du tournage d'un épisode de « Kommissar Endstrom », six mois auparavant. La veille, Elga lui avait annoncé sa visite en compagnie d'un très bon ami, et accessoirement policier, français.

- Vous lui transmettez mes amitiés pour ce soir, et que nous vous attendons tous les trois, mon épouse et moi, pour dîner chez nous avant la fin de votre séjour. Mais surtout, et je vous souhaite une très bonne soirée en compagnie de la belle Elga.

Le ton et la remarque de Dieter mirent Robert dans l'embarras....

- Pas d'équivoque, elle m'a dit aussi que c'était peine perdue pour elle, que vous étiez très amoureux d'une fringante amazone...
- Nous allons nous retrouver plus vite que vous ne le croyez, car dès mon arrivée à l'hôtel, je pense que je vais étrangler Elga !

Robert ne croyait pas si bien dire...il retrouva Dieter trois heures plus tard, dans des circonstances dramatiques.

Ils déposèrent Robert à l'hôtel un peu avant dix neuf heures. L' Adlon était un établissement légendaire, sur l' avenue « Unter den Linden », tout à côté de la porte de Brandebourg. Il existait depuis le début du XX ième siècle et avait connu des fortunes diverses, entre la « libération » de Berlin par les soviétiques et sa réquisition par le pouvoir de la RDA, pour être finalement rasé puis reconstruit dans son style d'origine dans les années quatre vingt dix.

Le réceptionniste lui annonça que Frau Gabriellson l'attendrait dans le hall à dix neuf heures quarante cinq, s'il était disponible.

Il lui restait donc du temps pour ravaler son agacement envers Elga, tout en sachant qu'il était plus amusé que fâché...et surtout pour appeler Doris. C'était la première fois qu'il était si loin d'elle et était presque heureux d'être si triste...elle lui manquait vraiment. Quand elle décrocha, il lui sembla qu'elle avait couru à perdre haleine vers le téléphone...

- Robert ? Excuse moi j'étais à l'autre bout de ta fichue grande baraque !
- *Notre* fichue grande baraque, tu te rappelles ?
- Ce n'est pas très gentil de me donner envie de pleurer alors que tu n'es pas là..répondit-elle...même Clem' est perturbé, tu nous manques à tous les deux...as-tu fait bon voyage ?
- Oui, si on veut, je déteste toujours autant l'avion...mais surtout je ne pensais pas être aussi malheureux sans toi...
- Tu seras de retour dans six jours...nous allons survivre et les retrouvailles n'en

seront que plus...chaleureuses...Comment sont tes homologues allemands ?

- Je n'en connais que deux pour l'instant, dont le commissaire Krieger, un ami d'Elga manifestement...cette fichue bavarde lui a déjà tout raconté à propos de nous...je dois dîner seul avec elle ce soir et je pense que je vais profiter d'un coin sombre pour l'étrangler...

Il imaginait le sourire de Doris à l'autre bout du fil...elle restait cependant silencieuse...

- Tu ne dis rien ?
- Je n'ai rien à dire, je t'écoute et quand tu te tais j'écoute ton silence...tu me manques...je ne pense qu'à ton absence...d'ailleurs c'est aussi bien, car si je me mets à penser à ton retour je vais devoir... changer de culotte...enfin bref...souponna-t-elle...Olaf ne sera pas de la partie ?
- Non d'après Elga il a un rendez-vous.
- Ah oui, avec son amoureux sans aucun doute.
- Son amoureux...qu'est ce que cela veut dire ?
- Tu n'avais pas vu qu' Olaf était gay, mon chéri ? J'ai posé la question à Elga car je l'ai remarqué tout de suite. Tu sais, j'ai du flair pour ce genre de choses...
- Oui je sais,, ne m'en dis pas plus, répondit Robert un peu contrarié...
- Je vois...tu fais allusion à mon passé, mais c'est bel et bien du passé. Au moins cela m'a permis de réaliser tout de suite que je devais tout faire pour te garder pour moi....Tu te rappelles quand je suis revenue, après m'être changée à la clinique ?
- Oui, tu m'as demandé pourquoi je souriais et je ne sais plus trop ce que je t'ai répondu...j'étais subjugué. Mais je me souviens parfaitement de ce que j'ai ressenti
- Tu m'as répondu, alors que je t'avais demandé si je te faisais rire « non...vous me faites...sourire, ce qui n'a rien à voir. Le rire est un spasme,un réflexe ou une manifestation éphémère...le rire est superficiel, alors que le sourire est provoqué par une émotion plus profonde et durable....et vous me faites sourire ». Je m'en suis souvenue et je l'ai noté le lendemain pour ne pas l'oublier et je l'ai même appris par cœur comme tu vois. Jamais personne ne m'avait dit une chose pareille, si belle, de façon aussi spontanée J'ai vu tout de suite que tu étais déjà presque amoureux...ou en tout cas au moins autant que moi je commençais à l'être.

Robert était ému et restait sans voix. Fort heureusement pour lui, des miaulements sonores et vindicatifs retentirent dans le téléphone....

- Tiens, voilà Clem' qui te salue...en fait je pense qu'il a les crocs...je vais lui préparer son dîner...et ensuite je vais regarder dans tes DVD, il y aura certainement une vieillerie qui me tentera, genre « Règlement de compte à O.K. Corral » ou les « Dents de la mer »...et en même temps je vais mettre à mal ton 18 ans d'âge, si tu le permets...Bonne soirée et embrasse Elga pour moi...sois gentil avec elle, ne te comporte pas en ours comme tu sais si bien le faire...et puis ton côté ours n'appartient qu'à moi, quand nous sommes au lit...

« Adieu jolie fille madrilène, adieu jolie fille d'Espagne... » fredonna Robert...je te rappelle si je ne rentre pas trop tard ou sinon demain matin...bonne soirée avec le chef Brody et Quint¹, ou Wyatt Earp et Doc Holliday²...Je t'aime. A tout à l'heure ou à demain matin.

Elga éclata d'un rire sonore en voyant la mine renfrognée de Robert. Elle était superbe dans sa robe du soir...pas mal pour une presque grand mère se dit Steiner en lui donnant le bras sans un mot.

- Je ne sais pas si tu aimeras Kreuzberg³, et il est sûr que nous allons faire remonter la moyenne d'âge de sa population, mais c'est un quartier vivant et les bars restent ouverts tard le soir. Je crois qu'il faut bien ça pour te détendre un peu se moqua gentiment Elga. Nous commencerons par le « 61 » qui est un peu plus chic que le « 36 », sans être guindé pour autant...ou si tu veux je peux t'emmener dans des endroits un peu plus selects...ou plus sordides...
- Je te laisse me guider...en plus tu as un talent manifeste pour les surprises....et les cachotteries dit-il sur un ton acide

Puis se radoucissant il ajouta, en ouvrant la porte de l'inévitable taxi Mercedes

- Mais je te suivrai partout où tu iras juste pour le plaisir des yeux...tu es splendide ce soir.
- Merci Robert, je suis d'autant plus flattée que ce compliment vient du fiancé de Doris. Elle a placé la barre très haut ! Comment va-t-elle ?
- Elle est aussi triste que moi, c'est d'une certaine manière bon signe, non ?
- Tu doutes encore ? Vous êtes fait l'un pour l'autre, nous l'avions compris dès le premier soir chez toi...Que penses tu de tes camarades allemands ?
- Manifestement tu en connais déjà un, non ? Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de Dieter Krieger dans l'avion ?
- Ce cher Dieter dit Elga en souriant ...en uniforme on dirait Hardy Kruger dans « Un taxi pour Tobrouk »...quelle élégance...mon assistante était folle de lui, et il y a de quoi, je dois bien le reconnaître...
- Et Olaf, qu'en pensait-il ?
- Nous en reparlerons une fois arrivés au restaurant répondit Elga en riant.

Ils s'installèrent dans un petit restaurant de la Bergmanstrasse, où ma moyenne d'âge ne devait pas dépasser trente ans...était-ce parce qu'ils étaient impressionnés par l'éclatante beauté d'Elga, ou la mine bougonne de Robert, les consommateurs les dévisagèrent en silence avant de retourner qui à sa bière qui à son assiette.

- Ainsi Doris a vendu la mèche ? Ne prends pas cet air vexé, car je sais que tu ne l'es pas...Olaf a toujours essayé de cacher son homosexualité...il en a honte...
- Mais pourquoi donc ? S'il savait comme ça m'est égal...Olaf est mon ami, un point c'est tout.
- C'est bien là que ça coince, Olaf te voue un véritable culte. Il a rencontré en toi l'incarnation de Kurt Endstrom et il est comme une midinette quand il me parle

1 Personnages du film « Les Dents de la Mer »

2 Personnages du film « Règlement de comptes à OK Corral

3 Quartier très animé de Berlin

de Doris et toi. Il vous aime vraiment et votre histoire le rend incroyablement heureux....alors il se sent encore plus marginalisé.

- C'est complètement stupide et je serai ravi de le rencontrer avec son ami...au moins je comprends pourquoi il est souvent si mélancolique...ils auraient pu dîner avec nous ce soir, c'est dommage...
- Ah non alors, dit Elga, en faisant mine de se fâcher...pour une fois que je peux t'avoir pour moi toute seule ! J'ai des choses à te dire. Tu aimes vraiment Doris ?
- Autant que tu peux l'imaginer...pourquoi cette question ?
- J'ai beaucoup discuté avec elle...elle sent que tu as peur...peur de son passé.
- Oui, un peu, il y a de quoi non ?
- Tu as tort, tort de te poser tant de questions et de t'inquiéter. Doris m'a raconté beaucoup de choses, des choses dont elle ne te parlera vraisemblablement jamais...ou alors pas avant plusieurs années, même si elle m'a solennellement juré de te révéler la seule chose qui compte vraiment à ses yeux dès qu'elle s'en sentira le courage.
- Elle t'a donc fait plus de confidences qu'à moi, demanda Robert mi amusé mi sérieux ?
- Ne le prends pas mal, mais elle croit, et moi aussi, que tu es capable d'aller régler ses comptes . Elle a vécu des choses vraiment très moches et si elle a survécu c'est grâce à son énergie farouche, ne pouvant compter que sur elle-même. Elle a cumulé plusieurs petits boulots pour financer ses études, vécu dans sa voiture, et pendant toute son adolescence et sa jeunesse elle ne trouvait de salut que dans la fuite...ou le combat...alors si par le passé il lui est arrivé de se tourner vers les femmes, c'est avant tout pour combler le vide affectif dans lequel elle se débattait...et à cause d'une peur panique des hommes...et sa réputation lui permettait d'avoir une paix relative...mais elle a affronté de sacrées galères sans aucune aide...et, Robert Steiner, si un jour tu lui fais du mal, je te garantis que tu auras affaire à moi...

Robert, comme Elga, essayait de cacher son émotion...bien sûr il avait compris que quelque chose avait mal tourné, mais pas à ce point

- Il faut que tu me promettes d'en prendre soin, elle commence juste à être heureuse mais il lui reste encore une chose incroyablement difficile à accomplir, et je sais qu'elle le fera bientôt, elle me l'a promis. Je ne t'en dirai pas plus, mais je sais que tu seras à ses côtés pour l'aider. Robert, tu es arrivé un peu tard dans sa vie, mais pas trop tard. Elle s'est métamorphosée ces dernières semaines...la chrysalide est devenue papillon...
- C'est vrai, elle embellit de jour en jour, ce qui ne me rassure pas vraiment..
- Tu es vraiment bête parfois...Olaf est définitivement gay, mais Doris n'est pas plus homo que toi ou moi...quoique en ce qui te concerne, quand je t'observe avec Pierre-Louis...vous êtes charmants, tous les deux, tu sais? Cela restera sans doute platonique, mais il est manifeste que vous vous aimez sincèrement tous les deux.

Mais pour en revenir à Doris, elle a trouvé en toi la personne qu'elle cherchait

et que tu sois un homme ou une femme n'a qu'une importance relative. Fin du débat. J'ai faim !...conclut Elga.

CHAPITRE QUATRE

Elga avait du passer un moment à calmer les craintes de Robert, car ses propos l'avaient inquiété...Elle lui avait fait jurer de ne poser aucune question à Doris, et ils avaient fini par entamer une discussion à bâtons rompus. Ils avaient beaucoup de goûts communs, sauf en matière de musique classique....Elga, en bonne fille scandinave ne jurait que par Grieg ou Sibelius, alors que Robert vouait une admiration sans bornes à Henry Purcell, cet Anglais qui représentait pour lui la quintessence de la musique baroque...Elga entonna sotto voce la chanson de Solveig, à la seule intention de Robert, pour le convaincre...le silence se fit instantanément et quand elle s'arrêta les convives des tables alentour applaudirent...tous ces jeunes gens considéraient cela sans doute comme une nouvelle forme de « musique alternative », conclut Elga en rougissant.

Ils furent interrompus par un bruit de pétarade au loin...le téléphone de Robert bipa en même temps que se firent entendre les premières sirènes...

Le message était laconique mais sans ambiguïté « Appel général nombreux coups de feu à Kreuzberg Oranienstrasse »

- Que se passe-t-il Robert, demanda Elga, qui avait vu son compagnon pâlir ?
- Il y a eu une fusillade dans l' Oranienstrasse, je dois y aller aussi répondit Robert.
- Mais tu n'es même pas armé ?
- C'est vrai, j'ai laissé mon arme au commissariat...mais je dois y aller tout de même dit-il en sortant sa plaque de police afin que le garçon lui appelle un taxi au plus vite...ne te fais pas de soucis, je t'appellerai tout à l'heure à mon retour à l' Adlon....si jamais tu as un appel de Doris, inutile de l'affoler, dis-lui qu'il s'agit d'un exercice inopiné ou quelque chose comme ça...désolé pour le dessert et la soirée rajouta-t-il en lui posant un baiser sur la joue....mon taxi est déjà là.

La radio du taxi était réglée sur une station d'information en en continu...aux dernières nouvelles on aurait attaqué une boîte de nuit gay, les victimes seraient nombreuses et les agresseurs auraient pris la fuite à bord d'une BMW blanche.

- Nous ne pourrons pas approcher de Oranienstrasse dit le taxi.
- Je suis policier, ils nous laisseront passer.

Robert s'y attendait, mais le scène lui parut encore plus effroyable qu'à Paris...au

moins là-bas il faisait jour...des véhicules de secours affluaient, les gyrophares, les sirènes, les projecteurs...tout cela avait l'air d'un sinistre son et lumière ayant pour thème la fin du monde ou le Jugement Dernier

La grande terrasse de l'établissement était jonchée de morts, de blessés aux plaies béantes dont on entendait les appels ou les gémissements. Et l'odeur, cette odeur insupportable...Il ne savait que faire et cherchait machinalement un visage connu...mais il n'était pas à Paris et à part Dieter et Karl, il ne connaissait personne...il porta secours aux blessés, en cherchant des couvertures de survie et en appelant les soignants à l'aide quand il détectait une urgence, et soudain il le vit.

Olaf...Olaf était assis à même le sol, couvert de sang, tenant dans ses bras un corps inanimé qu'il berçait en sanglotant.

- Ils me l'ont tué...ils me l'ont tué ... dit Olaf en levant les yeux sur Robert
- Tu es blessé Olaf, je vais appeler un médecin
- Laisse moi, s'il te plaît Robert, laisse moi avec lui..
- Je vais prévenir Elga, elle s'occupera de toi mais je dois essayer de trouver Krieger.

Son téléphone sonna....

- Robert, Dieter ici. Où êtes vous ? Je suis vers l'Unimog¹ des pompiers, si vous voulez me rejoindre et nous avons retrouvé la voiture des agresseurs, voulez-vous venir avec nous ?
- Oui, mais je suis avec Olaf Gabriellson, il est blessé. Nous sommes tout prêts de l'entrée du...Men's Club il me semble.
- Oui je sais ou c'est, je vous envoie un médecin, venez me retrouver quand il sera avec Olaf.

Robert se dirigea vers le véhicule des pompiers (en plein centre de Berlin, un camion tout terrain se demanda-t-il, même si cette réflexion lui semblait aussi incongrue que complètement déplacée). Dieter avait toujours autant l'air d'une gravure de mode...seules de légères crispation de la mâchoire et des poings trahissaient son extrême tension.

- C'est grave pour Olaf?
- Je ne crois pas mais son petit ami a été tué..pouvez-vous faire prévenir Elga à l'hôtel Adlon ?
- Bien sûr mais je ne peux pas lui envoyer de véhicule, nous sommes un peu occupés répondit Dieter..
- Bien évidemment,. mais juste pour qu'elle sache dans quel hôpital le retrouver.

La voiture des fugitifs était sur une petite place près de l'aéroport désormais abandonné de Tempelhof...les maisons, bien que reconstruites, semblaient ne plus avoir abrité d'occupants réguliers depuis le fin du IIIème Reich. Le conducteur avait manifestement perdu le contrôle et fini sa course en s'encastrant contre l'épave d'un Kombi Volkswagen aux vitres brisées...tous les policiers convergeaient vers la voiture éclairée par des projecteurs

1 Camion tout-terrain

Robert aperçut la grande silhouette de Karl tout à côté de la BMW...il était sidéré de voir tant de monde aussi près de la voiture et cria de toutes des forces de reculer, juste avant de voir un éclair aveuglant. Il se sentit soulevé du sol par un souffle brûlant tout en étant heurté au niveau du torse par une « chose » qu'il identifia comme un bras en reprenant ses esprits. Dieter était sonné lui aussi ; il avait été projeté contre une voiture et se relevait l'air hébété...avant de se jeter au sol quand retentirent des rafales d'armes automatiques venant de plusieurs directions à la fois.

Les policiers valides essayaient de secourir les blessés tout en se mettant à l'abri des tirs...rien ne bougeait près de la voiture éventrée...mais les ombres des corps inanimés, mutilés, tragiques et terrifiants semblaient exécuter, au gré des flammes consumant ce qu'il restait de la voiture, une dernière danse macabre rythmée par le concert de toutes les alarmes alentour déclenchées par la violence de l'explosion.

- Pouvez-vous faire couper l'éclairage souffla Robert à Dieter
- Oui, cela doit être possible, il dit bien y avoir une clé pour accéder au transformateur dans l'une des voitures.

Quelqu'un devait avoir eu la même idée, car la place fut soudain plongée dans le noir, seulement éclairée à son extrémité par les lueurs de l'incendie.

- Dieter, on bouge avant que leurs yeux ne s'habituent à l'obscurité. Je vais aller sous le porche du magasin là-bas, je pense que je pourrai observer sans être vu.
- Et que ferez-vous de plus ? Il faut attendre les renforts et essayer de sauver les blessés.
- Je sais que vous avez raison, Dieter, et c'est votre rôle de coordonner les opérations. Mais je ne sais pas comment vous aider pour ça, alors je vais essayer de limiter la casse...à ma manière...quand celui d'en face tirera, il restera un moment ébloui, j'en profiterai pour rentrer dans le bâtiment..
- Je vois...avez-vous une arme ?
- Non, bien sûr, elle est restée au central, je ne pensais pas à avoir à me défendre d'Elga ce soir..

Dieter lui confia son Glock et deux chargeurs.

- Faites en bon usage, même si ce n'est pas « votre » Sig Sauer...et soyez prudent, ne vous faites pas tuer, je crois que je n'aimerai pas faire un rapport là-dessus
- Comptez sur moi, je vais tâcher de ne pas vous mettre dans l'embarras...et merci pour le Glock.

Leurs regards se croisèrent

- Fais gaffe, Robert...
- Toi aussi Dieter. A tout à l'heure...

En quelques pas il atteignit la vieille quincaillerie désaffectée et se fonda dans l'obscurité...il y avait trois tireurs, que la lueur de leurs armes rendait facilement repérables à chaque rafale tirée. L'un au deuxième étage d'un appartement en face de lui, et les deux autres du même côté que Steiner. Il vérifia attentivement la configuration des lieux en essayant d'accoutumer sa vue à la très faible luminosité. Il n'était qu'à trois mètres de l'entrée du bâtiment abritant l'un des terroristes...comme

toujours en pareille circonstance, son esprit s'évada et il sourit presque en pensant à Clemenceau et sa vision nocturne...il imaginait son chat le regardant trébucher dans le noir l'air ironique et goguenard, mais en ce moment il devait dormir avec application, sur le canapé ou les genoux de Doris...Doris...il se sentit d'un seul coup coupable de s'être fourré sans penser à elle dans ce traquenard...s'il lui arrivait quelque chose...le tireur d'en face lâcha une courte rafale. Robert évita de se retourner et ferma les yeux pour ne pas être lui aussi aveuglé par l'éclat de l'arme.

A la rafale suivante, il pénétra dans le bâtiment, en enrageant d'avoir à attendre que ses camarades allemands se fassent tirer dessus pour pouvoir avancer...le cœur battant, il reprit son souffle et essuya la sueur qui lui piquait les yeux.

Il entendait toujours des tirs de part et d'autres mais aussi des cris, des appels ou des injonctions ; il crut même reconnaître la voix de Dieter.

Un téléphone portable sonna plus haut...Robert étouffa un juron, s'empressa de couper le sien et retira le cran de sûreté de son arme. La conversation en allemand l'aida à s'orienter et il atteignit l'endroit où se cachait le tireur quand elle s'arrêta. Sans réfléchir (Saporta lui disait toujours qu'il réfléchissait trop et que dans leur métier on mourrait parfois d'avoir réfléchi trop longtemps) il enfonça la porte. Le tireur fit volte-face et releva son arme en direction de Robert...sa silhouette se détachait sur la fenêtre et les années d'entraînement, l'expérience et l'instinct du flic firent la différence...

Robert ralluma son portable pour éclairer la scène...une balle en pleine poitrine, une dans le cou et une troisième dans le front...il ne devait avoir guère plus de vingt ans et son visage était d'une grande beauté...espèce de petit con se dit Robert, à ton âge, avec une gueule pareille, plutôt que de me faire tuer pour des conneries, j'aurais changé de fille toutes les semaines...ce fut la seule chose qui lui vint à l'esprit en guise d'éloge funèbre car il n'éprouvait aucune compassion pour l'homme qu'il venait de tuer.

Mais il réalisa soudain à quel point les rapports et les analyses qu'il faisait pour Pierre-Louis, et dont ils étaient si fiers tous les deux étaient à des années-lumière de cette réalité tragique et stupide...Pour le Trocadéro, après coup, il leur avait été assez facile d'imaginer quoi faire pour que cela n'arrive plus, mais tous les analystes et tous les super ordinateurs du monde ne pouvaient envisager toutes les options pouvant naître de ces imaginations perverses contre lesquelles ils devaient à présent se battre. La menace était réelle et les actes imprévisibles. Il fut pris d'une incoercible terreur et se mit à vomir ce qui aurait pu être la totalité de ses repas des quinze derniers jours, tellement c'était incontrôlable et douloureux...oui, Robert avait peur, mais non pas à cause de ce qu'il venait de vivre ces dernières minutes mais peur de ce qu'il aurait à affronter au cours des prochaines années.

Les tirs des deux survivants reprurent de plus belle.

Un grondement de moteurs le fit se glisser vers la fenêtre. Trois véhicules blindés de la Bundeswehr venaient de sa garer sur la place et il vit des spots laser parcourir les façades. Il comprit que le moment était venu de prendre le large et dévala l'escalier aussi vite que possible dans le noir quand il sentit l'immeuble vaciller sous l'impact de ce qu'il imaginait, à juste titre, être des tirs de canons.

Au bout d'une quinzaine de secondes, les tirs cessèrent.

L'éclairage revint et Robert, en brandissant sa plaque de police sortit précautionneusement les mains en l'air de sa cachette pour affronter le plus effrayant des spectacles. Tout à l'heure il était arrivé, dans le feu de l'action à passer outre et l'occulter ...il avait été parmi les premiers sur les lieux à Paris, en ce jour funeste où un commando armé avait fait feu sur la foule...mais jamais il n'avait été confronté à quelque chose de semblable. Certains corps étaient déchiquetés, démembrés... et d'autres à moitié calcinés brûlaient encore...l'odeur lui provoqua de nouvelles nausées et une sueur glacée coulait dans son dos. Les SEK jaillis des blindés le prirent en charge, mais en état de choc il était incapable de saisir le sens de leurs paroles, il leur hurlait qu'il était indemne et qu'ils feraient mieux de s'occuper des blessés. Mais on aurait dit que tout le corps médical de Berlin encore disponible convergeait vers la place, et les SEK évacuaient toutes les personnes en état de marcher afin de simplifier la tâche des soignants qui secouraient les blessés les plus graves ou accompagnaient les mourants dans l'agonie.

Elga, grâce aux renseignements de Dieter était arrivée à retrouver Olaf au St Joseph Krankenhaus, proche de Berlin Tempelhof.

Son frère était assis sur un lit, dans un couloir au milieu d'autres blessés, le regard vide.

- Max, ils ont tué Max parvint-il à articuler.
- Je sais, Dieter Krieger me l'a dit, c'est terrible...et tu es blessé
- Ce n'est rien. ..tu sais où est Robert ? Il était avec moi dans l'Oranienstrasse.
- Non, pas de nouvelles répondit Elga, il était avec Dieter..
- Mon Dieu, gémit Olaf...ils sont partis à la poursuite de ces monstres..ici j'ai entendu parler de plusieurs morts à Tempelhof.

Comme pour confirmer ses dires, des infirmiers surgirent en poussant un premier lit avec un homme, où ce qu'il en restait tant il était rendu méconnaissable par ses brûlures...il en émanait une insupportable odeur de chair brûlée, et ce ne fut que le premier d'un sinistre cortège de corps gémissants, hurlants ou silencieux, accompagnés de médecins qui leur prodiguaient des soins certains courant à leurs côtés, d'autres juchés à califourchon sur les lits.

- Doris doit déjà être au courant...tout ce que m'a dit Robert c'est de lui annoncer qu'il est retardé par un exercice inopiné...et je ne sais même pas s'il est indemne, blessé ou... que vais-je lui dire si elle m'appelle ?

Olaf ne sut quoi lui répondre, pris entre son drame personnel, la détresse de sa sœur et son inquiétude pour Robert. Elga composa le numéro de Robert sans obtenir de réponse et Dieter non plus n'était pas joignable.

Elle prit son frère dans ses bras et tous deux s'abandonnèrent au chagrin et à l'angoisse.

Robert reprenait peu à peu ses esprits...il n'avait aucune blessure visible, mais le pic d'adrénaline passé, il s'aperçut que tout son corps était douloureux et il avait l'impression de s'être rasé avec un tesson de bouteille tant la peau de son visage lui

faisait mal...le souffle brûlant de l'explosion avait eu les effets d'une chute de cheval et d'une overdose d'UV.

Les SEK l'avaient conduit à l'arrière d'un de leurs véhicules, où il retrouva Dieter en train de se faire panser la tête.

- Robert ! Grâce au ciel, tu es vivant !...Je ne savais pas que ces blindés étaient déjà opérationnels et j'ai voulu les empêcher de tirer mais c'était trop tard.
- C'est l'intention qui compte, dit Robert, avec un pauvre sourire...c'est très moche par ici. Combien de victimes ?
- Je n'en sais rien encore, mais beaucoup et les blessés sont tous des blessés graves...
- J'ai eu un de ces fumiers, mais si j'avais su que l'artillerie lourde allait débarquer, je t'aurais écouté et me serais tenu tranquille...jamais vu un truc pareil...et les civils dans les immeubles ?
- Il n'y a personne ici, et quand les véhicules ont quitté la caserne, ils étaient déjà en train de se « configurer ». Avec les photos infrarouges transmises depuis ici, leur système de reconnaissance du terrain et les données GPS, la seule chose qu'ont eu à faire les SEK est d'appuyer sur le bouton « start » ...ils sont autonomes et se sont garés tous seuls, avant d'ajuster leur tir au millimètre près sur l'emplacement cible...la dispersion circulaire des impacts doit être inférieure à un mètre...Deutsche Technologie¹..ironisa Dieter, en pensant que malgré ces fantastiques gadgets, on n'avait pas pu prévoir ou éviter le massacre ..

Et c'était effectivement un massacre...le seul moyen rapide de connaître le nombre et les noms des tués avait été de faire une espèce d'appel et de procéder par...élimination...le lent travail d'identification des corps venait de commencer et les légistes étaient à présent à la tâche..et même si leur boulot contribuait à les rendre insensibles, ils ne parvenaient pas à cacher leur tristesse et leur colère. Souvent, bien trop souvent, ils connaissaient les victimes.

Le téléphone de Dieter se mit à sonner...

- Et m.... ! C'est la femme de Karl
- Karl est hélas mort, sans aucun doute...il était à côté de la voiture quand elle a explosé..

Il pensa à Doris, Olaf et Elga...ils devaient être fous d'inquiétude. En hâte il composa son numéro de téléphone...ce fut une Doris à la voix ensommeillée qui lui répondit.

- Mon chéri ? Il est tard, et je m'étais endormie devant la télé avec Clem'...heureusement que tu m'appelles, je vais aller me coucher...as-tu passé une bonne soirée, avec ton mannequin suédois ?
- Au moins tu n'auras pas eu peur...je vais bien, ne t'inquiète pas.
- Qu'est-ce que tu racontes, mon chéri ? C'est Elga qui t'a fait boire ?
- Mets-toi sur une chaîne d'info en continu et tu comprendras...tout est calme ici maintenant et je n'ai rien...
- C'est épouvantable, articula Doris, après un long moment de silence...
- Essaie de joindre Elga, elle doit-être folle d'inquiétude...et le petit ami d'Olaf à

1 Technologie allemande

été tué dans la fusillade.

- Tu es *là-bas* ? Promets-moi que tu n'as rien..
- Je te le jure... sur la tête de notre chat....que disent-ils à la télé ?
- Ils parlent d'au moins quarante victimes dans l'Oranienstrasse et d'un très lourd bilan à Tempelhof.
- Oui, ça je peux m'en rendre compte...je dois te laisser Doris, je t'aime et je te jure que je vais faire attention à moi...je t'aime
- Oui, je comprends....sois prudent, je t'en supplie. Je vais appeler Elga...je t'aime. Reviens vite...

Robert se tourna vers Dieter, les larmes qui roulaient sur ses joues en disaient long sur ce qu'il ressentait.

- Pauvre Liselotte...nous avons dîné chez eux samedi dernier...tu te rends compte ? Et là, terminé, plus de Karl...soliloqua-t-il en frappant la carrosserie du blindé à s'en faire saigner les poings.
- Dieter...je ne sais pas quoi te dire comme platitude..moi aussi j'ai perdu des amis il y a sept mois, à Paris et je les pleure tous les jours. Mais nous avons du boulot, une mission et il faut faire de notre mieux, pour Karl, pour tous ceux qui sont morts. Nous devons faire en sorte que de telles choses n'arrivent plus

Ils ne pouvaient rien faire de plus sur place et se rendirent au « central »...Dieter fut accueilli chaleureusement car tout le monde savait qu'il était à Tempelhof au moment de l'explosion, mais personne n'avait eu de nouvelles depuis. Dieter ne répondit pas quand on lui demanda où était Karl...à sa tête tout le monde comprit que Karl ne reviendrait plus...

Le grand patron était là...Werner von Bennigsen-Rohrbach semblait sorti du même moule que Dieter, l'air aristocratique en plus...Robert ne put s'empêcher de penser que si Dieter avait effectivement quelque chose de Hardy Kruger, von Bennigsen semblait appartenir une époque antérieure et aurait pu figurer dans « la Grande Illusion » de Jean Renoir. Des traits à la Curd Jurgens et la raideur d' Erich von Stroheim, proche de la soixantaine...même s'il avait comme toujours l'air distant, tous ressentaient qu'il partageait leur peine et à quel point il les aimait.

- Mesdames, messieurs ou plutôt ce soir, j'ai envie de vous dire : mes amis...nous sommes tous ravagés par la douleur d'avoir perdu des camarades...j'ai du mal à trouver mes mots face à un tel drame...c'est un combat qui commence ce soir, un combat dangereux contre un ennemi qui frappe aveuglément...ne nous berçons pas d'illusions, nous pleurerons vraisemblablement encore...mais nous allons rendre les coups, cela je vous le promets. Au grand jour ou dans l'ombre dit-il sans détour. Robert Steiner, notre collègue français est déjà hélas en quelque sorte un vétéran de cette guerre...il est venu pour travailler avec nous et dans le but de nous convaincre de créer une force d'intervention commune...les événements de ce soir montrent à quel point il est urgent de réagir.

Il se tourna vers Robert pour lui donner la parole.

- Merci monsieur. Je n'ai pas grand-chose à rajouter pour l'instant, si ce n'est que

nous faisons face à une coalition mondiale et que la résistance doit elle aussi être mondiale. Quand nous voyons tomber l'un d'entre nous, nous tombons tous...mais nous n'avons pas le temps ni le droit de rester à terre.

Après le Trocadéro, nous avons cru comprendre le mécanisme de tels actes et comment les déjouer...nous avons été fiers des quelques succès obtenus ensuite mais ce soir nous payons cher notre arrogance.

Si je suis parmi vous, c'est pour que nous unissions nos moyens pour lutter plus efficacement. Mais pour l'instant, nous avons tous besoin de dormir un peu ; si toutefois nous y arrivons, mais dès demain il faudra envisager l'avenir.

- Vous avez raison commissaire...que tous ceux qui étaient sur le terrain aillent se reposer s'ils le peuvent et surtout rassurer leurs familles ...Nous autres allons cette nuit essayer d'identifier les tueurs et vous aurez de quoi vous occuper demain matin.

Il passa nerveusement sa main dans ses cheveux et fixa Dieter et Robert, et leur dit :

- Dieter, commissaire Steiner...veuillez me suivre un instant...

Il referma doucement la porte. Son bureau était à son image, sobre, élégant et on aurait pu croire qu'il n'avait jamais été occupé. Sur le mur, une photo le montrait avec la Chancellerie, une autre avec deux jeunes enfants.

Dieter avait l'air d'être sur des charbons ardents.

- Commissaire Steiner, je tenais à vous féliciter pour votre bravoure...mais je dois néanmoins vous faire remarquer qu'ici vous êtes sous ma responsabilité et que dorénavant je vous interdis de prendre ce genre d'initiative...vous auriez pu vous faire tuer, par les terroristes ou par le tir de nos blindés.
- Veuillez m'excuser, Monsieur, mais sur le coup il me semblait que c'était une bonne idée...
- Quant à vous Dieter, il fallait le retenir...je me mets à votre place, dans le feu de l'action rien n'est simple. Mais je vous prie néanmoins d'agir avec plus de discernement. J'ai besoin de vous, de votre expérience...ne vous comportez plus comme de jeunes recrues, vous n'avez rien à prouver.

Robert et Dieter se regardèrent...

- Comprenez-moi bien, commissaire Steiner, je ne vous blâme pas, au contraire...mais évitez de vous mettre en danger inutilement à l'avenir. A présent, allez-vous reposer.

Ils sortirent sans mot dire, mais leur fatigue n'arrivait pas à masquer leur tristesse et leur colère...pas plus que leur froide détermination.

Robert fut ramené à l'Adlon par une voiture de service.

- C'est vous le policier français qui est entré dans la quincaillerie pour tuer ce salaud, lui demanda respectueusement son chauffeur, un jeune, frais émoulu de l'école de police ?
- Oui, mais je n'en suis pas trop fier, d'autant plus que vos blindés ont fait le même travail et sans prendre de risques.
- C'est vrai, mais vous au moins, vous n'avez pas eu peur.
- Oh si, j'ai eu peur...sans la peur, on arrive à rien...tu verras, petit, quand ce sera

ton tour, toi aussi tu auras peur...

Ce furent les derniers mots de Robert qui sombra dans le mutisme, le regard fixé sur un point qu'il ne voyait pas. ...arrivés à l'hôtel, le chauffeur lui ouvrit la porte...

– Monsieur, vous êtes arrivé, lui dit-il aussi doucement que possible.

Elga guettait son retour et l'attendait dans le hall. Elle se précipita vers lui...

– Robert...Doris m'a dit que tu n'avais rien..mais tu as l'air d'être allé au feu !

– Oui, j'ai servi d'infirmier à Oranienstrasse et pris le souffle de l'explosion à Tempelhof, mais je crois que je n'ai rien....j'ai eu une trouille de tous les diables mais j'ai tué un des terroristes.

– On dirait que ça te fait plaisir ?

– Oui, je crois dit Robert, en tous cas je n'ai ni scrupules et ni remords...et cela aussi me fait peur..autant que le reste...j'ai tiré trois balles, pour Doris, pour toi, pour Olaf...comment est-il ?

– Il n' était que légèrement touché, quelques éclats sans plus, mais la mort de Max l'a anéanti. Ils l'ont mis sous calmants et quand je suis partie il dormait enfin...je voulais t'attendre et je repartirai plus tard pour être avec lui à son réveil.

Robert opina et fit signe au barman, interloqué.

– Je crois que j'ai besoin d'un verre, avant d'aller me coucher. Tu m'accompagnes Elga ?

– Oui, après tout, ce n'est pas une mauvaise idée...

Le barman aida Elga à le ramener à la chambre et à le coucher...il était épuisé et le scotch l'avait achevé... Il sombra immédiatement dans un sommeil miséricordieux.

CHAPITRE CINQ

La grande lionne rousse courrait à perdre haleine derrière le 4X4 des braconniers qui avaient capturé quatre lionceaux du clan. Mue par la colère, ou peut-être plus simplement son instinct de conservation elle courrait et gagnait insensiblement du terrain sur la voiture qui cahotait dans la savane. Le véhicule s'arrêta et l'un des hommes la mit en joue. La balle l'atteignit à la cuisse, stoppant net son élan et lui arrachant un feulement de douleur.

Elle était depuis deux ans la matriarche d' un petit groupe de lions qui luttait pour sa survie et était jusqu'à présent arrivée à éviter ce genre de catastrophe, guidée par son instinct ou son intelligence. Mais après cette année terrible de sécheresse, il fallait parcourir des distances de plus en plus grandes pour trouver des proies. ...Et les lionceaux étaient restés en arrière. Elle vit passer la voiture mais trop tard...en entendant les cris apeurés des petits dans leur cage, elle l' avait prise en chasse sans

hésiter.

Et maintenant elle était étendue, blessée, étourdie par la douleur et sa chute. Les autres fauves s'approchaient, inquiets et méfiants.

La lionne savait déjà ce qui allait lui arriver ; plus grande et plus forte que tous les mâles de la tribu elle était la femelle dominante et avait évincé sans pitié ses rivales pour régner sans partage. A présent qu'elle ne pouvait plus courir, chasser ou se défendre elle serait mise au banc du groupe et devrait lutter seule pour sa survie, en attendant la mort ou une éventuelle guérison de sa blessure.

A une centaine de kilomètres de là, Bintou sentit son cœur se serrer. Depuis l'amphithéâtre de la Strathmore University de Naïrobi, elle adressa une prière muette et fervente à Ngai.¹

CHAPITRE SIX

Robert se réveilla un peu après sept heures du matin, au bout d'une courte nuit sans rêves ni cauchemars. La première chose dont il eut conscience fut l'absence de Doris, ce qui lui sembla d'un seul coup intolérable...juste avant que les terribles événements de la nuit ne lui revinssent en mémoire...Elga dormait, pelotonnée dans un fauteuil, près du lit, encore plus belle dans sa robe de soirée en désordre. Il prit une couverture et l'en recouvrit aussi précautionneusement que possible, elle se réveilla malgré tout et lui sourit...avant de se précipiter vers lui et de se mettre à sangloter dans ses bras...

- Excuse-moi Robert, mais je ne voulais pas dormir seule en rentrant de l'hôpital, alors j'ai gardé la carte d'accès à ta chambre...
- Tu as bien fait mais tu aurais du me réveiller, le lit est immense et je t'aurais fait une place. Tu aurais été mieux que dans ce fauteuil. Comment va Olaf ?
- Il a finalement fallu l'opérer, ils ont détecté une hémorragie interne quand il a perdu connaissance tôt ce matin. Il doit dormir au moins jusqu'à midi et ne sortira que dans quelques jours m'a dit le chirurgien, alors je suis revenue...Et pourtant, il fait partie des blessés légers. J'ai vu des choses terribles dans les couloirs de l'hôpital, si tu savais...
- Je sais, à Tempelhof, c'était l'enfer, répondit gravement Robert.

Il prit une longue douche et ses articulations consentirent peu à peu à se remettre à fonctionner normalement, même s'il avait l'impression d'avoir passé la nuit dans le tambour d'une machine à laver en position essorage...

Il appela Doris et au ton de sa voix il imagina sa nuit blanche...il la rassura comme il put et pour la première fois il se dit qu'il était temps de faire autre chose, de profiter de la vie avec elle, même s'il savait au fond de lui qu'il ne le ferait pas, ou pas encore cette fois-ci en tous cas.

¹ Dieu universel du Kenya

Il composa le numéro de Dieter, qui lui aussi devait ressembler à l'étrange zombie qui lui avait fait face quand il s'était rasé.

- Dieter ? Ici Robert, tu passes me prendre ou je me débrouille ?
- Tu restes à l'hôtel...Bennigs te fera chercher quand il le jugera nécessaire lui répondit Krieger dans un soupir. Il faut s'occuper d'Elga et Olaf.
- Ils n'ont pas besoin de moi dans l'immédiat...je serais plutôt une gêne pour eux..
- Oui tu as raison, j'ai pu le voir quand j'étais avec eux, dit-il en pensant aux moments heureux qu'ils avaient passé Erika, son épouse et lui avec les Gabriellson ...bien, je passe te prendre dans trente minutes alors.

Dieter et Robert n'échangèrent que peu de mots durant le trajet...ils s'étaient salués sans effusion visible et leurs regards s'étaient croisés trop brièvement pour qu'ils détectent les larmes dans les yeux de l'autre...du moins le croyaient-ils...ils étaient infiniment tristes et cependant heureux de se retrouver...étrangers hier, frères d'armes à présent. Robert pensa à Brede, ce dernier lui avait affirmé qu'ils s'entendraient bien...Brede...son « autre » vie à Dole...en ce moment cela lui semblait irréel, il ne pouvait chasser de son esprit la vision du grand corps de Karl projeté dans les airs, l'horreur qu'il avait ressenti en comprenant qu'il avait été frappé par un bras arraché par la violence de l'explosion.

A nouveau il sentit la colère l'envahir.

Tant de haine, de violence et de monstruosité, pour des motifs religieux ? Il eut une pensée pour Seghaier et Naïma...après le Trocadéro ils étaient anéantis...outre leur empathie pour ses victimes ils étaient inquiets pour leurs proches et les événements de cette nuit n'arrangeraient rien...ils imaginaient ses amis bouleversés et malheureux...et Robert n'était pas là pour les apaiser..il se jura de les inviter à Dole dès que possible.

- Robert, ne t'en fais pas pour Bennigs', il avait l'air en colère hier soir mais c'est un chic type, je le connais bien...c'est juste que sa façon de gérer les situations critiques est parfois un peu abrupte. Je suis sûr que dès qu'il t'aura salué, il s'excusera pour ses propos d'hier soir
- Il n'a pas à s'excuser. Premièrement, c'est le patron, et deuxièmement j'aurais certainement eu la même réaction en pareil cas car il n'avait pas vraiment tort...outre les blindés, j'aurais très bien pu me faire « cueillir » à la sortie par les SEK, si tu n'avais pas eu le temps de les prévenir de ma présence...oui, franchement, j'ai fait une grosse connerie...
- Les Alsaciens sont parfois des gens bizarres, sourit malgré lui Dieter

En arrivant au central, ils furent accueillis par un von Bennigsen qui n'avait manifestement pas dormi de la nuit...

- Ah, voilà Dieter et le commissaire Steiner
- Robert, s'il vous plaît monsieur...
- Bien, Robert donc...j'espère que vous me pardonneriez les propos un peu durs que j'ai tenu à votre endroit, hier soir, ou plutôt ce matin...mais la soirée était

un peu difficile...et le fait est que c'était la première fois que nous utilisions ce dispositif...sans lui, c'est vous qui étiez dans le vrai et je salue encore une fois votre courage.

- Monsieur, j'aurais dû faire plus de discernement et écouter Dieter, au contraire.

Von Bennigsen coupa court à la discussion

- N'en parlons plus....nous avons identifié les corps des assaillants, qui étaient heureusement fichés car les tirs des blindés les ont rendus quasi méconnaissables.

Robert fut parcouru d'un frisson désagréable...il devait être l'un des rares à les avoir vu en action d'aussi près, presque trop près.

- Quoiqu'il en soit, poursuivit von Bennigsen, nous avons interpellé certains de leurs proches et l'appartement du beau frère de l'un deux était un véritable arsenal....ils ne prennent vraiment aucune précaution et sont manifestement aussi stupides que dangereux. Curieusement, sur les trois terroristes, un seul semble avoir partie liée avec des islamistes et les deux autres sont apparentés à un parti néo nazi.

Cette nuit, nous avons perdu au moins vingt-cinq hommes et femmes, il y a plusieurs dizaines de blessés dont beaucoup sont dans un état critique, et ceux qui survivront auront pour la plupart des séquelles à vie. Si on compte les civils de l'Oranienstrasse, ces chiffres sont à multiplier au minimum par deux.

Les personnes interpellées vous attendent à l' Alex...seuls comptent les résultats et le moyens dont vous ferez usage m'importent peu.

Dieter acquiesça sans mot dire et, encore une fois Robert frissonna. Il avait dévoré les livres de Philip Kerr, et y avait appris que l'Alex (ainsi nommé parce que sa façade donnait sur l'Alexanderplatz) avait été le vieux commissariat de la Kripo¹ de Berlin. Il abritait pendant les années trente et la guerre, les geôles de la Gestapo² de sinistre mémoire...mais après tout, autant en profiter pour visiter le Berlin historique se dit-il.

Il ne restait rien de la place d'avant-guerre, elle avait été très endommagée par les bombardements et l'invasion soviétique. C'était désormais un espace piétonnier. Ils avançaient au pas dans la foule qui s'écartait devant leur voiture de police. Les Allemands n'avaient pas voulu changer leurs habitudes et étaient au contraire plus nombreux que d'habitude. Ils saluaient les occupants de la voiture ou leur faisaient des gestes d'encouragements muets

Ils s'arrêtèrent devant un petit bâtiment dont la porte en fer était gardée par deux soldats casqués armés de pistolets mitrailleurs Heckler & Koch MP7.

Derrière la porte, un escalier les conduisit au sous-sol

- On se croirait dans un bunker, fit remarquer Robert
- C'était un bunker...ces murs ont vu défiler Himmler, Goering, Speer, Borman et d'autres célébrités du même acabit...il paraît que même le grand Martin Heidegger faisait partie des habitués du lieu, pour des raisons que je préfère

1 Kriminalpolizei police criminelle allemande du IIIème Reich

2 Geheime Staats Polizei : police secrète allemande du IIIème Reich

d'ailleurs ignorer...mais c'était aussi une prison, avec des cachots et des salles d' « interrogatoire » grand luxe...électricité, chauffage, salle de « bains », manucure etc...répondit Dieter d'un ton glaçant...je suis né plus de vingt ans après cette fichue guerre, mais il me semble qu'elle me poursuit comme si j'y avais pris part...mais oublions ça, nous avons du travail.

Quelques mètres au-dessus d'eux, le peuple de Berlin, courageusement surmontait le choc en essayant de faire comme s'il ne s'était rien passé

Un officier de police était assis à un petit bureau en bois sur lequel étaient posés un registre, un téléphone et un ordinateur portable.

Il leva la tête, ses yeux derrière ses lunettes à fines monture de fer disaient qu'il avait trop peu dormi.

- Bennigs' m'a dit que tu arrivais...salut Dieter.
- Salut Heini, je te présente Robert Steiner, le flic de France.
- J'ai pas mal entendu parler de vous depuis ce matin, dit Heinrich à Robert. Compliments pour votre coup d'éclat d'hier soir...courageux, tête brûlée et inconscient...tout le contraire de Dieter ; lui, sous son air de premier de la classe, il est inconscient, tête brûlée et courageux...

Ils échangèrent une poignée de mains et un regard de connivence. Robert était d'ores et déjà adopté par ses homologues allemands.

- Par qui voulez-vous commencer ?
- Qu'as tu en rayon interrogea Dieter ?
- Oh, du gros et du menu fretin, on a ratissé large et l'établissement affiche quasiment « complet » depuis sept heures du matin...Parmi les célébrités, il y a Youssouf Abdelbari, le frère d'un des terroristes, Mourad Tjidane, Kader el Kohmri -nous avons manqué son frère de peu et c'est dommage car c'est certainement le caïd local-, Klaus Schmitz, Gehrard Stinzy et Georg Ackerman, le frère d'un des deux autres...certains sont fichés du côté des islamistes, les autres du côté des néo-nazis...je pense qu'il ne faut pas vous préciser qui est qui. Le dernier est peut-être le cas le plus intéressant ; universitaire et chercheur de haut niveau, auteur de plusieurs opuscules à la gloire du national-socialisme, plusieurs fois condamné pour coups et blessures, propos racistes et homophobes. Il a même été inculpé de meurtre en réunion, mais l'affaire s'est soldée par un non lieu.
- Qu'en penses-tu Robert ? Ackerman ?
- Oui, pourquoi pas ? Allons-y...avez-vous des cagoules ?
- Des cagoules ? On peut avoir ça, les SEK ont ce genre de choses dans leur petit matériel...mais pourquoi faire Robert ?
- En France, plusieurs collègues ont été victimes de « représailles »...alors à partir de maintenant, et même si je dois passer pour un paranoïaque, dans l'intérêt de nos proches et le nôtre, plus d'interrogatoire à visage découvert, ou de nom ou de prénom...

- Tu n'exagères pas un peu répondit Dieter ?
- Malheureusement non...et...j'ai rencontré une femme extraordinaire il y a quelques semaines et j'ai vraiment envie de vieillir avec elle...bon, on y va ?

Ils pénétrèrent dans une petite pièce meublée du même bureau que celui de Heinrich et de chaises en fer. Une ampoule nue pendait au plafond et baignait la scène d'une lumière crue. Les murs peints portaient des traces d'humidité et il flottait une vague odeur de moisissure dans l'air. On se croirait dans un mauvais film se dit Steiner. Ackerman fut introduit dans la pièce sans ménagements. En voyant les policiers cagoulés, il éclata d'un rire retentissant.

- Mince alors, c'est mardi-gras ! Ou seriez-vous Schulze und Schultze¹ ?
- Assieds-toi et ferme là, lui dit Krieger, en l'empoignant entre l'épaule et le cou, ce qui lui arracha un cri de douleur.

Robert pensa à Doris. Elle aussi avait assurément ce genre de « talent »...

- Bon, on t'écoute
- ...
- Tu crois qu'il nous faudra combien de temps pour le briser dit Robert ?
- On verra bien....l'essentiel est qu'il craque à un moment ou un autre...
- Tu as raison...je peux commencer à le briser petit bout par petit bout si tu veux dit Robert en se frottant les mains. Tu me connais, je suis joueur. Et toi, tu sais qui je suis Ackerman ?
- ...
- Eh bien, je suis le sale flic qui a buté ton frère...le monde est petit hein ? Tu sais, le joli blondinet à la gueule d'ange ? Il s'était réfugié dans une quincaillerie...je l'ai suivi et lui ai mis une balle dans le genou, pour l'empêcher de courir....c'est drôlement sympa une quincaillerie, même pour moi qui ne suis pas un grand bricoleur...mais tous ces beaux outils...j'ai commencé par dégouter de la cordelette, pour l'attacher...puis des grands clous et un magnifique marteau. Je n'avais encore jamais crucifié de suspect, même si en ce qui concerne ton frangin, le mot « suspect » était quelque peu faible...mais, il y a un commencement à tout...c'est ce que je lui ai dit et il m'a ri au nez...nos rapports étaient déjà un peu tendus, mais là, c'était la goutte d'eau, la mouche dans le lait...la boulette quoi...bref...sinon, je n'imaginai pas le bruit que peut faire un clou qui traverse une main...enfin, je ne l'ai entendu que pour la main gauche, parce que quand j'ai entrepris de lui clouer la droite, il hurlait à plein poumons...et là je me suis dit que même si on avait le prestige de la fonction et de l'uniforme, on peut aussi parler de la pénibilité de notre métier...rends-toi compte, j'ai eu des acouphènes pendant plus d'une heure...Et en plus, quand je l'ai vu cloué ainsi, les bras en croix, ça m'a rappelé mes cours de catéchisme, tu vois...alors je lui aurais bien fait le coup de la couronne d'épines, de l'éponge au vinaigre etc...mais bon le folklore, c'est un peu comme la crème chantilly...au début c'est bon, mais au bout d'un moment ça me fait gerber. Alors, comme quand vous avez commencé votre cirque, j'étais en train de me

¹ Nom allemand des détectives Dupond et Dupont des aventures de Tintin

taper la cloche à Kreuzberg, je me suis dit qu'il serait dommage de vomir tout ça...donc, je lui ai mis une balle entre les yeux, pour ne pas gâcher...tu saisis ? Mais là ce matin, un thé et deux biscottes, je devrais pouvoir digérer...c'est dommage pour toi...et compte tenu de tes centres d'intérêt, tu dois savoir ce qu'à été l'Alex, alors côté folklore et nostalgie, il y a ici de quoi faire aussi...d'ailleurs, je suis sûr que tu vas être content, rien n'a changé. Nous autres, les flics, somme un peu bornés, alors nous avons tout laissé en l'état et soigneusement entretenu, prêt à resservir.

Il voyait, derrière la cagoule, les yeux effarés de Dieter.

- Vous êtes un malade... souffla Ackerman, l'air à peine moins sûr de lui...
- Peut-être, mais si ça se trouve, d'ici quelques heures c'est toi qui auras grand besoin de soins.
- Vous n'avez pas le droit ! Je veux un téléphone et un avocat !

Ce fut Dieter qui prit le relais, en lui parlant doucement.

- Ah oui ? C'est dingue comme il se prend encore au sérieux...et je suis sûr qu'il imagine qu'il a toujours des droits...Ackerman...Ackerman. Mais tu n'existes déjà plus, mon pauvre ami...personne ne t'a vu entrer ici, et je crois que personne ne t'en verra sortir...parce que tu ne sortiras plus d'ici, ou pas en tout cas en tant que l'entité qu'était...comment déjà ? Ah oui, ce vieil. Ackerman...ne sois pas vexé, mais j'ai déjà du mal à me souvenir de ton nom...comme quoi on est parfois peu de chose, ou parfois carrément plus rien du tout...à moins que tu ne te montres conciliant. Nous allons te laisser réfléchir à tout ça et pour te tenir compagnie, nous allons faire comme tes maîtres à penser qui passaient des disques de Zarah Leander¹ en boucle, le dimanche...à Auschwitz...il y en a ici aussi, mais toi tu les écouteras sept jours sur sept, seul dans le noir, tout le temps que tu resteras ici, des semaines entières s'il le faut.

En même temps, il l'empoigna par l'épaule et augmenta la pression de ses doigts jusqu'à le faire se tordre de douleur.

- Si tu as besoin de quelque chose, tu n'as qu'à sonner le room-service...et en nous attendant, essaie d'être encore un peu heureux et de continuer à exister, parce que je ne suis pas très sûr que cela dure...

Ils sortirent et malgré la lourde porte blindée, ils entendaient les accents sirupeux des chansons d'amour de l'égérie du IIIème Reich.

- S'il résiste à ça, c'est vraiment un dur à cuire dit Dieter...avec un triste sourire.

Steiner passa ses bras autour des épaules de Krieger...ils étaient tous deux des hommes d'action mais se trouvaient démunis face à cette violence aussi stupide qu'aveugle.

- Je ne saisis pas le lien entre les nazillons et les islamistes.
- Ils ont le même objectif...l'anéantissement et le pouvoir et pour point commun

¹ Chanteuse suédoise que les geôliers du camp d'Auschwitz diffusaient en boucle le dimanche sur des hauts parleurs disposés dans tout le camp

la folie furieuse...alors pour l'instant ils collaborent...nous-mêmes avons également une attitude ambiguë par rapport à la Syrie, et les Anglais, les Américains et les Russes ont combattu l'Allemagne de Hitler ensemble...ils vont s'unir, en attendant de s'entre dévorer par la suite...mais je n'en reviens pas quand même...les néo-nazis à présent...le monde devient fou...mais s'ils ont gagné la première manche, je te garantis que nous jouerons la deuxième avec les blancs. Tu as entendu Bennigs'. Il se fiche des moyens utilisés, il veut des résultats...

- Œil pour œil rendra le monde aveugle, disait Gandhi...mais après ce que j'ai vu ici et à Paris je n'ai plus de scrupules.
- Oui, j'ai beaucoup aimé ton petit numéro tout à l'heure...j'ai pour partenaire un flic casse-cou doublé d'un psychopathe sourit Krieger. Nous allons laisser mariner ce vieil Ackerman pendant un petit moment, et ensuite nous le briserons, au sens propre ou au sens figuré, c'est selon. En attendant, je t'offre une bière chez moi c'est à dix minutes d'ici et j'ai besoin de retrouver mon épouse et mes enfants....cela te fera un ersatz de famille en attendant...je pense que tu vas rester avec nous encore quelques jours...notre maison est grande et nous nous ferons une joie de t'accueillir si tu en as assez de l'Adlon, toi et cette femme avec qui tu veux vieillir. D'ailleurs, si tu voulais m'en parler un peu, je crois que cela nous ferait du bien à tous les deux.

Robert se sentit rougir comme un collégien...et se dit effectivement que cela lui ferait du bien...chemin faisant, il lui raconta leur rencontre, leurs premiers instants avec les angoisses de Doris...l'anecdote de la présentation du livre d'Olaf, qui amusa beaucoup Dieter. Robert avait envie, besoin de parler et Dieter était un auditeur attentif.

Ils arrivèrent chez les Krieger après quelques minutes. Leur maison d'architecte était entourée d'un jardin admirablement fleuri.

Erika Krieger fut aussi surprise que ravie de voir son mari en cette fin de matinée de samedi. Dieter lui présenta Robert comme le « très bon ami de France » en mission auprès de la police berlinoise. Robert était ému de se voir présenter ainsi par son homologue allemand et ses yeux s'embruèrent, sous l'effet conjugué de l'émotion et de la tension nerveuse.

Curieusement, les traits d'Erika lui semblaient familiers, comme s'il s'agissait d'une vieille connaissance, même s'il était certain de ne l'avoir jamais rencontrée. Il se serait souvenu de cette blondeur, de ces yeux bleus cernés de pattes d'oie rieuses et de ce port de reine. Il imaginait Doris parmi eux, elle aussi aimerait spontanément ces gens. Erika demanda s'il restait de l'espoir pour Karl...Dieter répondit d'un bref signe de tête négatif et les yeux de son épouse se voilèrent.

- Nous devons prendre bien soin de Liselotte dans quelques jours, quand elle se retrouvera seule, après les obsèques...
- Oui, nous pourrions même l'héberger si elle le souhaite, renchérit Dieter...où sont les enfants ? Je voulais les présenter à Robert...
- Michael dort encore, il a passé une mauvaise nuit, un peu comme tout le monde et Natascha avait prévu de faire les boutiques avec Hanne-Lise et

Claudia... Je n'ai pas voulu les en empêcher et de toute façon je les récupère à la clinique à midi, quand je ferai ma ronde.

- Je ne te l'ai pas dit Robert, mais mon Erika est vétérinaire, comme ta Doris...cela nous fait beaucoup de points communs, si on compte aussi les Gabriellson.
- Manifestement reprit Erika, Dieter a trouvé en vous une sorte d'alter ego...je plains votre amie...les Gabriellson sont ici n'est-ce pas ? Si vous veniez tous dîner à la maison ce soir...et si Elga est toujours divorcée et libre, j'aimerais bien lui présenter...mon frère. Voici maintenant plus de deux ans qu'Eva est décédée, je voudrais bien qu'il revive un peu et qu'il cesse de travailler jour et nuit....
- Berlin est à feu et à sang et le petit ami d'Olaf a été tué cette nuit, annonça lugubrement Dieter. Tu crois vraiment que c'est le moment ?
- Et Olaf est à l'hôpital pour quelques jours, en observation suite à un hémorragie interne.
- Oui, oui, oui...c'est plus que jamais le moment répliqua Erika avec emphase...je me souviens de maman, de notre enfance à Berlin Est...mes parents vivaient dans la crainte des rafles arbitraires de la Stasi, et faisaient la fête dès que possible, et plus encore quand un malheur s'abattait sur eux. Si... Bennis' est d'accord -et il le sera-, soyez ici avec Elga à vingt heures...vous ne pouvez plus rien changer à ce qui est arrivé, mais nous avons besoin de faire provision de bons moments pour affronter les heures tristes qui nous attendent...Je vais appeler Werner moi-même, si tu veux bien Dieter...
- Après-tout, tu as certainement raison, comme toujours...et nous allons faire pas mal d'heures supplémentaires les jours à venir...alors pourquoi pas ? Mais dans l'immédiat, si Frau Krieger le permet, l'idée de départ était de faire une pause bière...avant de retourner à l'Alex.

Robert crut détecter une lueur d'effroi dans les yeux bleus d'Erika, pour qui manifestement la police berlinoise n'avait pas de secrets.

Le trajet de retour fut un peu plus long...la circulation s'était intensifiée.

- Tu crois que von Bennisen nous donnera un bon de sortie pour ce soir s'enquit Robert ?
- Je pense que oui...tu sais, c'est vraiment un bon patron, et même s'il à l'air strict et parfois même « coincé », il ménage ses hommes autant que possible. Tout le monde l'aime et le respecte pour cela et bien d'autres choses. S'il juge que nous serons plus efficaces après avoir passé une soirée de détente...et en plus, il ne peut rien refuser à Erika...
- Pourquoi ?
- Pour rien, c'est comme ça, sourit Dieter.

Ils arrivèrent à l'Alex. Heini avait été remplacé par une femme aux contours généreux...elle sourit en voyant Dieter.

- Comment vas-tu, mon beau commissaire ? C'est vraiment dommage que tu t'entêtes à ne partager ton lit qu'avec cette femelle insignifiante de quarante-cinq kilos ! Tu sais que si tu veux connaître l'amour avec une vraie femme, je suis là, dit-elle en bombant sa poitrine...avantageuse. Et cela vaut aussi pour ton petit camarade d'ailleurs !

Elle rit nerveusement en voyant l'air abasourdi de Robert, qui de son côté s'attendait à entendre grincer le soutien-gorge de cette tornade blonde comme la mâture d'un vieux navire aux voiles gonflées par un coup de vent soudain..

- J'espère que je ne vous ai pas choqué, monsieur, mais si je reste ainsi à ruminer mon chagrin, je vais devenir folle !

Ses yeux devinrent brillants et ses lèvres se mirent à tremble. Dieter s'approcha, la prit dans ses bras et avec une grande tendresse posa un baiser sur sa joue rebondie.

- Tiens bon Beckie, murmura Dieter...si tu veux, passe à la maison après le boulot...et tu peux aussi passer la soirée avec nous...il y aura Robert Steiner, ici présent ; le frère d'Erika sans doute et peut être Elga Gabriellson, je pense que tu ne l'as pas oubliée...
- Certes non...j'ai rarement rencontré quelqu'un d'aussi gentil que cette femme...le frère d'Erika ?
- Oui, oui, *ton beau frère* s'empressa d'ajouter Dieter en faisant les gros yeux à Rebecca...alors c'est entendu, nous comptons sur toi...
- Merci, Dieter, je finis à dix-sept heures, et j'irai aider Erika. Sinon, c'est toi qui as mis ce disque de Zarah Leander, espèce de détraqué ? Malgré la porte blindée, c'est moi qui ai failli craquer !
- Ah oui, j'oubliais presque notre ami Ackerman. On y retourne Robert ?
- Je veux oui ! Mais arrête cette fichue musique...s'il te plaît...

Ackerman était prostré sur sa chaise et semblait assoupi.

- Ackerman ?
- ...
- Tu vas bien mon vieux ? As-tu réfléchi à la situation ? Est-ce que tu veux avoir une petite chance de sortir d'ici ?
- Tu as plusieurs options, reprit Robert...la première, tu ne nous dis rien, même si nous insistons et je te garantis que nous avons tout ici tout l'équipement requis pour t'inciter à la confiance, et tu ne sors plus d'ici. La deuxième ; tu collabores et tu sortiras d'ici plus ou moins intact -selon ta bonne volonté spontanée ou non- et nous effacerons tes traces et t'offrons une nouvelle vie, ou la troisième, la plus amusante...nous te mettons dehors dès demain, mais auparavant je te passe à tabac personnellement et je connais plein de journalistes prêts à faire fuiter des informations officieuses sur ta coopération...ce qui ne manquera pas d'intéresser tes amis mais ne leur provoquera sans doute pas des élans de sympathie...voilà la balle est dans ton camp...d'ailleurs en parlant de balle, j'ai très envie de t'en mettre une dans la tête séance tenante, sans autre forme de procès...tu as deux minutes pour réfléchir, termina Robert en sortant négligemment son Sig Sauer de son holster.

- Vous n'avez pas le droit, gémit Ackerman...

Robert s'avança vers lui les mains en avant, mais Dieter le précéda et asséna une gifle retentissante à leur prisonnier.

- Excuse-moi, tu as sans doute raison, je n'en ai pas le droit mais j'en avais trop envie...et en plus, dans quelques heures tu n'y penseras même plus, car ce n'est que le début...et si cela se trouve, tu ne penseras même plus du tout. Excuse-moi d'être un peu expéditif, mais c'est pour ton bien ; moins je passerai de temps avec toi, plus ton espérance de vie sera grande...
- J'ai envie d'aller aux toilettes, pleura Ackerman.
- Quand tu nous auras dit ce que tu sais.

La confession commença. Ackerman faisait partie d'une société secrète « Unser Vaterland » qui avait des ramifications en Autriche, en Suisse, au Danemark. Ils avaient été contactés par un groupe d'islamistes qui voulaient implanter une tête de pont sûre en Allemagne, en échange d'une aide financière substantielle et de la fourniture d'armes.

Le marché avait été conclu voilà trois mois entre Kader el Kohmri et Bernd Fischer, un autre néo nazi bien connu de Dieter, mais qui pour l'instant restait lui aussi exempt de toute condamnation. L'opération de Berlin était leur première action concertée.

Ackerman donna également quelques autres noms, certains faux...par ailleurs, Unser Vaterland¹ était une organisation si compartimentée qu'il était difficile de recouper les informations ou d'identifier ses membres à coup sûr.

Au moins ils avaient maintenant de quoi inquiéter et coffrer cette ordure de Fischer...fin stratège, ce dernier avait un indéniable talent pour envoyer des membres d'Unser Vaterland en première ligne, sans prendre aucun risque tout en conservant le leadership de la sulfureuse organisation.

Dieter demanda à Beckie de prévenir von Bennigsen afin de le faire arrêter immédiatement. Quelques minutes plus tard, elle frappa à la porte et leur annonça d'une voix blanche que Fischer avait été retrouvé chez lui, égorgé.

- Retour à la case départ...je crois que nous avons fini d'essorer Ackerman, du moins pour l'instant. Nous allons le garder au frais en cellule...en plus je pense qu'il préférera rester avec nous plutôt que de se retrouver dehors à la portée de ses « amis »

Ils prirent un rapide déjeuner, en compagnie d'autres collègues de Dieter...tous avaient de mines tristes et fatiguées et ils faisaient manifestement des efforts pour faire bonne figure...

Il n'y eut pas d'avancée significative dans l'après-midi...les interrogatoires se succédaient, mais sans grand résultat, le debriefing de la fin d'après-midi permit juste de conclure que c'était Selim El Kohmri qui servait de lien entre les islamistes radicaux d'Allemagne, les néo nazis et les dirigeants du mouvement en Syrie et en Irak L'arrêter serait un progrès décisif et permettrait peut-être de remonter la filière plus en amont. C'était au tour des renseignements électroniques de passer à l'action,

¹ Traduction : Notre Patrie

avec les analyses des disques durs d'ordinateurs récupérés la nuit passée, les écoutes, les traçages d'itinéraires au moyen des enregistrements des caméras de surveillance et des logiciels de reconnaissance faciale, dans l'espoir de faire des recoupements positifs.

Tous les services de police allemands et européens étaient en alerte, les armées de terre envoyaient des renforts, les armées de l'air renforçaient la surveillance des bases aériennes et augmentaient le nombre de leurs vols de patrouille.

Le monde entier retenait son souffle.

CHAPITRE SEPT

Robert était contrarié. Il n'était pas arrivé à joindre Doris et Dieter venait d'arriver à l'Adlon pour l'emmener dîner chez lui, avec Elga.. Pendant le trajet, ils échangèrent des nouvelles rassurantes quant à l'état de santé d'Olaf mais personne n'aborda le sujet de la mort de Max. Il ne fut pas plus question du bilan des attentats, il était lourd et les chaînes d'info en continu étaient là pour cela. Ils avaient besoin, momentanément de passer à autre chose.

Robert, assis à droite de Dieter surprit un clin d'œil de connivence entre ce dernier et Elga, mais ne posa pas de question...il pensait à Doris...elle devait certainement être monopolisée par une intervention ou une urgence quelconque.

A leur arrivée, les enfants de Dieter jouaient aux quilles Molkki dans le jardin avec un adulte qu'ils appelaient Oncle Werner...Dieter présenta ses enfants à Robert ; Natascha était une jolie jeune fille de dix sept ans qui avait hérité la grâce de sa mère et la haute stature de son père et Michael un gentil petit bonhomme de quatorze ans. « Oncle Werner » se retourna alors et Robert se trouva en face d'un von Bennigsen, méconnaissable en jean et t-shirt.

- Veuillez excuser cette farce stupide, Robert, mais comme je suis le grand frère d'Erika, je suis aussi par voie de conséquence le beau-frère de Dieter et l'oncle de ces deux chenapans, dit-il en prenant les enfants pas les épaules.

Robert comprit alors pourquoi il lui avait semblé déjà avoir rencontré Erika.

- Mais je vous rassure, mes rapports de travail avec Dieter ne sont en rien affectés par notre lien de parenté, ainsi que vous vous avez pu vous en rendre compte...
- Il paraît que tu as encore sermonné mon mari, Werner dit Erika en feignant de prendre un ton de reproche ?
- Il le fallait bien, il a fait une grosse bêtise avec son nouveau camarade.

A cette évocation de la veille, il se sentit submergé par une vague de chagrin...Elga lut le désarroi dans les yeux de von Bennigsen et lui tendit la main pour se présenter...

Rebecca, -Beckie-, sortit de la maison et prit Robert par le bras...

- Viens, mon beau commissaire, j'ai besoin d'un enquêteur chevronné, il y a une personne suspecte à la cuisine !

Elle l'entraîna d'autorité et le planta devant la porte

- Vas-y, mais sois prudent, si tu as besoin d'aide je suis à côté.

Poussé par Rebecca, il entra enfin dans la pièce, pour se retrouver en face de Doris, qui l'étreignit à lui couper le souffle....

- C'est bien vrai, tu n'as rien...si tu savais comme j'ai eu peur...
- Je vais bien...très bien même, j'étais contrarié de ne pas pouvoir te parler ce soir...mon amour... Doris...je voudrais ne plus jamais être loin de toi...et quand toute cette histoire sera finie, je crois que je passerai à autre chose...comment est-il possible que tu sois ici ce soir ?
- En l'occurrence, tu as affaire à une association de malfaiteurs...Ce sont Erika et Elga, à la demande de Dieter qui ont tout manigancé...d'ailleurs ce Dieter...bel homme mais marié, c'est bien dommage le taquina Doris....Bref, on m'a appelée en début d'après-midi, et une voiture est venue me prendre à la clinique à seize heures, pour m'emmener à l'aéroport de Tavaux... il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas dû accueillir d'avion de la Luftwaffe¹...je ne sais pas qui, mais quelqu'un ici doit connaître des gens très haut placés...et me voilà...tu es content ?

Robert ne répondit pas...il serrait Doris contre lui, tout à son bonheur, sans oser ouvrir les bras...il voulait s'assurer qu'elle était bien réelle. Des coups discrets frappés à la porte les firent sursauter...

Erika ouvrit et passa sa tête par l'entrebâillement...

- Quand vous serez prêts, pourrions-nous passer à l'apéritif demanda-t-elle gentiment ?

Ils sortirent de la cuisine, rouges de confusion, sous les regards amusés des autres convives.

Elga prit place à la droite de Werner et ce dernier surprit le regard complice qu'échangèrent Dieter et Erika..Il flotte décidément ici un étrange parfum de conspiration se dit-il, en considérant sa jolie voisine de table...étrange mais pas désagréable...

Il se décida, à contre cœur, à prendre la parole.

- Hier soir, des personnes de toutes nationalités, de toutes religions, des camarades aussi, ont trouvé la mort. Et nous sommes ici ce soir....cela peut paraître déplacé, mais je crois que c'est ainsi que nous devons répondre à ces barbares, quels qu'ils soient...nous devons les traquer, impitoyablement mais ils ne doivent pas nous empêcher de vivre...Erika a tenu à nous réunir ce soir et comme elle, je me souviens de notre enfance à Berlin-Est. Maman et Papa à chaque coup dur, à chaque arrestation arbitraire ou meurtre commis par les brutes de la Stasi² tenaient absolument à faire la fête, pour oublier le malheur et se moquer de la tristesse...et...il y avait souvent des fêtes...hier soir, nous avons perdu des collègues, des amis mais...

1 Armée de l'air allemande

2 Staatsicherheit : sécurité de l'état est-allemand, ex RDA

Il fut interrompu par les sanglots de Rebecca et d'une certaine manière c'était aussi bien car lui aussi était prêt à fondre en larmes...Erika se leva et la serra contre elle en la berçant comme un enfant...les autres restaient interdits.

Enfin Dieter demanda à chacun ce qu'il voulait boire...la soirée démarra difficilement mais petit à petit ils parvinrent à se dérider...la conversation était faite d'un mélange d'allemand, anglais et français qui ressemblait à une espèce d'espéranto nordique bancal. Les sujets de conversation ne manquaient pas, chacun se présenta sommairement pour commencer et la discussion s'anima....Elga était plus silencieuse que d'habitude, mais écoutait et regardait Werner avec beaucoup d'attention.

Rebecca faisait des efforts pour rester gaie, aidée en cela par Natascha qui percevant sa détresse la distrayait en racontant tout et n'importe quoi, comme elle le faisait avec ses copines de lycée.

Puis on aborda la vie à Berlin-Est, l'inquiétude permanente dans laquelle vivait la famille, d'Erika et Werner, l'ombre perpétuellement menaçante de la Stasi..à l'Est, un patronyme comme von Bennigsen était suspect d'office...leur passage à l'Ouest, en 1977, épopée rocambolesque et dramatique; Erika avait dix, Werner quinze et Jorgen, leur grand frère dix neuf ans. Ils avaient mis à profit l'agitation ambiante résultant de la célébration des soixante ans de la révolution d'octobre¹ pour rouvrir l'un des vieux tunnels oubliés qui datait de l'époque de l'édification du mur. C'est vraisemblablement Hans, un camarade de classe de Jorgen qui les avait trahis ; Jorgen prétendait, pour faire diversion et persuader son entourage que les rumeurs sur son désir de passer à l'Ouest étaient infondées, courtiser une jeune fille dont Hans était amoureux. Ce dernier, jaloux, l'avait suivi un soir et avait vu ainsi Jorgen et son père préparer leur évasion. Il avait cependant juré de garder le secret.

La nuit de leur départ, plusieurs familles s'engouffrèrent dans le tunnel et furent aussitôt poursuivies par la police est-allemande... Jorgen et son père, restés en arrière s'étaient, sous le feu de leurs poursuivants, arc boutés sur les fragiles étais qui soutenaient le toit du tunnel, jusqu'à le faire s'effondrer, et bloquer le passage définitivement. Erika espérait que le tir des policiers avait été suffisamment précis pour qu'ils meurent rapidement, dans leur sépulture de terre et de roche.Un oncle, qui avait choisi l'Ouest en 1961² les avait accueillis et pourvu à leur éducation comme s'ils avaient été ses propres enfants.

A nouveau, la tristesse reprit le dessus.

Beckie s'en fut un moment et revint avec un accordéon...

- Je joue aussi de la flûte, de la trompette, du violoncelle et de la guitare, mais j'ai appris l'accordéon pour faire plaisir à ma grand-mère, s'excusa-t-elle...et Erika pense que c'est ce qu'il y a de plus convivial. Et comme toujours, elle a raison.

Son répertoire était vaste et elle savait jouer tout ce qu'un accordéon était capable de jouer...mais elle finit par l'inévitable pot-pourri des chants de fête allemands. Robert, à la grande surprise de Doris les connaissait tous et les reprit en chœur avec les autres...

- Eh oui, il faudra t'y faire lui chuchota-t-il aux creux de l'oreille en lui posant un

¹ Octobre 1917 : prise du pouvoir par Lenine en Russie

² Année de la construction du Mur de Berlin

baiser à la naissance du cou, je suis plus de culture « Schnaps » que « Petit Vin Blanc »...

- Ne t'inquiète pas pour cela répondit-elle, je resterai avec toi même si je dois me faire tondre à la libération...je t'aime..lui glissa-t-elle doucement

Minuit arriva et la fatigue commença à s'installer. Depuis la veille Werner von Bennigsen n'avait dormi que trois petites heures dans l'après-midi et prétextait qu'il devait aller se reposer. Rebecca et Dieter n'étaient pas dupes, il allait à coup sûr se rendre au central, récupérer les dernières synthèses de la situation pour les parcourir avant de dormir un peu. Ils se souvenaient de l'année dernière ; il n'était pas sorti pendant quatre jours. Son bureau abritait un sofa, un dressing et un cabinet de toilette, et depuis le décès d'Eva, il y passait le plus clair de son temps.

Timidement, ce qui étonna Doris, Elga s'approcha de lui et lui demanda s'il pouvait la déposer à l'Adlon...

- Avec plaisir, acquiesça Werner, laissez-moi prendre congé de tout le monde et nous partons ...

Ils marchèrent en silence jusqu'à la voiture de Werner, un élégant coupé Mercedes 280CE « metalblau » de 1978 aussi neuf que le jour où il avait quitté l'usine de Sindelfingen. Et comme aimait à le dire Werner, elle n'avait « que » trois cent vingt cinq mille kilomètres. Il en était très fier mais d'un seul coup se sentit un peu gêné par le regard étonné d'Elga. Il lui ouvrit la portière mais malgré l'obscurité, elle décela son trouble et le dissipa en lui disant que son frère possédait également un coupé allemand des années 80, sans autre précision et qu'elle même participait encore parfois à des rallyes de véhicules anciens au volant de sa chère vieille Volvo P122 « Amazon ».

Ils furent arrêtés par un barrage quelques rues plus tard. S'il l'avait voulu, Werner aurait pu le franchir sur présentation de ses papiers d'identité mais il voulait profiter de la présence d'Elga à ses côtés...c'était la première fois depuis le décès d'Eva qu'une autre femme, en dehors d'Erika et Rebecca, était assise dans cette voiture, la première fois depuis...vingt-neuf mois, une semaine et quatre jours...

Il apercevait les traits d'Elga, gracieux et réguliers, éclairés par intermittence dans la pénombre...et se souvint de la dernière fois où Eva avait pris place à ses côtés, dans cette voiture...il la ramenait chez eux, elle avait voulu quitter le service de soins palliatifs pour mourir chez elle...elle n'était plus qu'une ombre délicate et fragile...il se souvenait de leur conversation pendant le trajet...

- Werner, depuis toujours je savais pas cette voiture durerait plus longtemps que moi...

Il l'avait rachetée, quasi neuve, pour une bouchée de pain à son richissime oncle qui n'avait d'ailleurs jamais encaissé le chèque de la transaction. Immédiatement, heureux et fier, il était allé attendre Eva à la sortie de l'université...elle s'était gentiment moquée de lui et lui disant qu'il ne devait pas espérer l'impressionner de cette manière... et pendant toute leur vie commune, cette voiture avait servi de prétexte à Eva pour l'agacer gentiment...elle disait que le vrai bonheur pour elle serait qu'il l'aimât autant qu'il aimait son coupé Mercedes...qui pendant presque quarante ans les avait sans jamais faiblir emmené dans tous les coins d'Europe.

- Werner, j'ai eu une belle vie avec toi, et même quand tu étais absent, un peu trop parfois, j'adorais t'attendre...je regrette de partir maintenant, alors que le meilleur serait à venir, comme je regrette de ne pas avoir pu te donner d'enfants...

Elle s'arrêta, pour reprendre son souffle.

- Werner, mon prochain voyage, je le ferai dans une voiture d'un genre différent...alors écoute bien ce que je vais te dire maintenant : je veux que ce soit encore une Mercedes, pour la dernière fois...mais surtout, je veux que tu me promettes que ce siège ne restera pas inoccupé trop longtemps. Je suis désolée de te laisser tomber, mais je n'ai pas la fiabilité de « Fraulein ¹ » -c'était le surnom qu'elle avait donné à la voiture de Werner-.
- Tu dis parfois n'importe quoi, Eva...
- Promets...
- Oui, parce que tu me le demandes...soupira-t-il

Il se revit rentrer la voiture dans le garage et aider précautionneusement Eva à s'extraire du siège...elle avait passé une dernière fois sa main, que la faiblesse rendait tremblante, sur la carrosserie lisse que le soleil printanier avait chauffé, presque avec tendresse avant de détourner le regard... elle avait murmuré à l'attention de la voiture« Adieu Fraulein, nos routes se séparent ici, prends bien soin de lui ».

- Werner, je ne voudrais pas abuser, mais je crois qu'il faut que tu me portes jusqu'à notre lit..

Il la prit dans ses bras délicatement, et constata avec effroi qu'elle devait peser moins de 35kg. Il ne s'était pas rendu compte de sa déchéance physique et à ses yeux, malgré sa terrible maladie elle était restée la même.

- Werner, veux-tu s'il te plaît nous mettre un peu de musique, un de ces disques que nous aimions tant écouter ?
- Bien sûr, que veux-tu entendre ?
- Nous avons dû écouter le Requiem de Mozart des milliers de fois, mais je crois que ce serait un peu trop convenu, compte tenu des circonstances, s'efforça de sourire Eva....écoutons la Flûte Enchantée si tu veux bien, mon beau Pamino...va, et ensuite reviens libérer ta pauvre Pamina...

Il ne savait que trop ce que cela signifiait. Quelques heures plus tôt, à l'hôpital, le médecin avait tiré Eva du coma artificiel dans lequel il l'avait plongée depuis trois jours...il leur avait dit que la fin était toute proche. Eva avait pris cet air résolu que connaissait bien Werner

- Werner, appelle les infirmières et les médecins, je dois les remercier pour tout ce qu'elles ont fait pour moi et rassemble mes affaires s'il te plaît, nous rentrons à la maison ! Mais avant nous ferons une petite promenade avec Fraulein. J'ai envie de voir le Wannsee² encore une fois.

Le docteur Hassel connaissait assez sa patiente pour savoir qu'il était inutile d'essayer de la faire changer d'avis. Resté seul avec Eva et Werner, il donna à Werner une dose

1 Traduction ; Mademoiselle

2 Lac des environs de Berlin, lieu de villégiature des Berlinoises

de morphine.

- Ceci doit rester strictement entre nous, ce que je fais est parfaitement illégal...un peu de cette morphine atténuera la douleur, lui dit-il en lui tendant une boîte sans inscription...la dose complète est par contre létale..à vous de décider...

Ils se regardaient, bercés par les airs du magnifique opéra de Mozart.

- Werner, le moment est arrivé...j'ai trop mal à présent..s'il te plaît.

Il déballa la morphine...

- Une ampoule devrait suffire à te soulager, non ?
- Werner, nous avons toujours fait nos choix ensemble, et jamais personne ne nous a dicté ce que nous avons à faire. Aujourd'hui je ne laisserai pas décider un dieu hypothétique ou un quelconque Wotan de l'heure de ma mort, au point où j'en suis. C'est vraiment la fin, prends les deux ampoules, s'il te plaît...je n'en peux plus

Werner s'exécuta, les mains tremblantes..

- Je sais que tu as plus peur que moi, lui dit Eva quand il introduisit l'aiguille dans le cathéter
- Tu vas mourir si je fais cela...
- Tu sais, je suis morte le jour où j'ai compris que mon mal était incurable et que d'une certaine façon je t'ai trahi...la mort, cela ne veut plus rien dire pour moi à présent...je m'en fiche..mais je suis si malheureuse de te laisser..rappelle-toi de ta promesse de tout à l'heure...
- C'était pour te faire plaisir...
- Non ! Tu as promis...et puis Erika est dans le coup alors, tu n'y couperas pas..essaya-t-elle de sourire...maintenant, vas-y mon amour.

Werner, comme un robot s'exécuta....Eva le regarda avec intensité...

- Je n'ai plus mal maintenant...merci...merci pour cette vie merveilleuse avec toi. Je t'aime.
- Je t'aime

Elle s'éteignit dans ses bras, un peu avant la fin de l'Air de la Reine de la Nuit

- Werner ? Werner, vous pleurez, dit Elga...
- Ne faites pas attention, je suis fatigué...veuillez me pardonner...
- Il n'y a rien à pardonner...d'ailleurs moi aussi je suis fatiguée, répondit-elle, en posant doucement sa tête sur son épaule...

Ils arrivèrent à l'Adlon quelques minutes plus tard.

- Werner, avez-vous encore un peu de temps pour un dernier verre demanda Elga ?
- Oui, je veux bien vous accompagner avec un café...mais pas au bar, je n'ai pas

envie d'être vu un soir comme celui-ci en compagnie d'une jolie femme...

- Vous n'êtes pas mal non plus le remercia Elga avec une gaucherie inaccoutumée...alors, montons dans ma chambre, si vous le voulez bien.

Von Bennigsen se débattait dans un maelstrom de pensées...Elga était une femme très séduisante, et Eva lui avait fait promettre de ne pas rester seul...mais il lui semblait le moment était mal choisi pour une histoire d'amour.

Ils entrèrent dans la chambre et commandèrent un café pour Werner et un thé pour Elga

- Elga...
- Ne dites rien, l'interrompt Elga avec douceur...je crois savoir quels sont les tourments qui vous hantent et je vous comprends. Erika s'est peut être trompée ?

Werner sourit.

- Erika a toujours raison, c'est un principe...mais les circonstances sont un peu compliquées...
- Bien sûr..et je veux moi aussi que nous ayons tous deux l'esprit libre et les idées aussi claires que possible. En plus, vous culpabilisez d'avoir abandonné votre bureau pendant quelques heures ce soir.
- Un peu, c'est vrai, mais je suis admirablement secondé et je ne regrette pas de vous avoir rencontrée... je déplore en effet d'avoir à partir si vite... je ne sais comment exprimer ce que je ressens.
- Vous n'avez pas à vous justifier Werner, et je ne vais pas vous retenir...parce que je sais que nous nous reverrons bientôt.

Werner s'approcha d'Elga et prit ses mains dans les siennes.

Puis, il se leva, et l'entraîna vers la porte. Il la regarda intensément.

- Je m'en vais, Elga,...pardonnez-moi pour ce soir, mais je vous promets que je reviendrai dès que possible, si vous consentez à m'attendre un peu.

Il lui tendit une carte avec ses numéros de téléphone. Il trouva ce geste stupide et pourtant indispensable, car il voulait qu'Elga puisse le joindre à tout moment si elle en avait envie

- Je vous attendrai, Werner..partez vite à présent...

Il arriva dans le hall encore sous le coup de l'émotion et dut se faire violence pour ne pas faire demi-tour et la rejoindre...son téléphone vibra...c'était un message d'Elga « merci de m'avoir ramenée »...il répondit « c'était sur mon chemin, mais cela m'a fait très plaisir » La réponse d'Elga fut quasi immédiate « le plaisir était partagé»

Il avait presque le sourire en quittant le hall de l'hôtel...il se figea en voyant la voiture de Dieter garée à côté de la sienne...il essaya d'avoir l'air en colère, mais il ne l'était pas...

- Vous m'espionnez à présent ?
- Non, c'est Erika qui nous a demandé de te suivre, elle voulait-être sûre que tu allais bien, répondit timidement Rebecca, comme une petite fille prise en faute

Il sourit...cela ressemblait tellement à sa sœur...elle fonçait bille en tête et suivait son

idée, pour ensuite se ronger les sangs.

- Vous lui direz que je vais très bien et remerciez la d'avoir organisé cette soirée, c'était vraiment une très bonne idée...mais maintenant, allez dormir et c'est un ordre.
- Oui Chef...

Il se ravisa

- Beckie, ça ira ? Si tu veux tu peux venir avec moi, je te laissera le sofa de mon bureau..
- Merci Werner, c'est très gentil mais Erika m'a déjà proposé une chambre d'amis et Natascha passera la nuit avec moi si c'est nécessaire...

Von Bennigsen leva les yeux au ciel...

- Que ferions-nous sans ma sœur?...Allez, filez tous le deux !

Il arriva à son bureau un peu plus tard, s'enquit des dernières nouvelles auprès de l'inspecteur de service, parcourut les derniers rapports...il n'y avait pas eu grand-chose de neuf ces dernières quatre heures, mais la police allemande avait bon espoir de localiser quelques meneurs, voire El Kohmri...

Il hésitait à envoyer un SMS à Elga pour lui souhaiter une bonne nuit, mais elle devait déjà dormir...il regardait encore son téléphone quand un message s'afficha : « Bonne nuit Werner, je vous embrasse. Elga »...il répondit « moi aussi, avec votre permission, bonne nuit » et s'allongea pour sombrer dans un profond sommeil.

CHAPITRE HUIT

Keflavik International Airport, Islande 19h30

Seifur fit quelques mouvements d'assouplissement...il avait passé plusieurs heures les yeux rivés sur son écran et la fatigue commençait à le gagner...la relève n'allait pas tarder et sa journée allait prendre fin ; il ne restait pour l'instant qu'un avion au décollage, un Gulfstream 650 immatriculé en Irlande (indicatif EI) à destination de La Guardia....il s'imaginait embarquer à bord de ce jet d'affaires tout confort...pour un vol sans histoire bien calé dans un fauteuil ergonomique en cuir., sans doute climatisé et massant, il aurait eu le temps de regarder les épisodes IV, V et VI de Star Wars, ses préférés, en version remastérisée tout en sirotant des boissons dont on ne connaissait même pas le nom en Islande...avant de descendre les marches de l'escalier et fouler le sol de l'aéroport de New York...

Il pensa à la soirée à venir...il avait rendez-vous avec Lina, la plus jolie fille d'Islande d'après lui...alors finalement, New York pouvait attendre, d'autant plus que Lisa Minelli devait avoir plus de soixante-dix ans...

Il entendait la conversation du pilote du G 650 avec la tour....vitesse et sens du vent,

QNH¹, autorisation de rouler, piste 9-0, point fixe, autorisation de décoller...la litanie habituelle...

Il vit le spot sur son écran, il prenait de l'altitude et mettait le cap à l'ouest...la voix de son meilleur ami, Klemens retentit dans ses écouteurs...

- Ça y est, notre dernier est parti, et nous avons gagné le droit de rentrer chez nous...tu fais quoi ce soir ?
- J'ai rendez-vous avec Lina...répondit Seifur, presque timidement.
- Lina, la grande blonde qui bosse dans une des boutiques Duty Free ?
- Oui monsieur, répondit fièrement Seifur
- Ben mon vieux, tu ne t'embêtes pas....promets-moi de prendre des photos...et pas des selfies, hein, ce n'est pas ta bobine qui m'intéresse...je la vois assez et je remercie le ciel de travailler en haut de la tour, plutôt qu'à la « cave » avec toi et ton reflet blafard dans un écran !
- Tu n'es vraiment qu'un pauvre type s'amusa Seifur...arrête de me raconter des bêtises, je flippe déjà assez pour ce soir...
- Si cela peut te soulager, je veux bien y aller à ta place....et il entonna une chanson populaire un rien salace où il était question d'une Lina et d'un ours déguisé en pêcheur...
- Tu m'énerves, je ferme !

Machinalement il regarda son écran avant de le mettre hors tension. Le spot du Gulfstream avait déjà disparu....

- Klemens ? Tu es encore là ?
- Oui, mais j'allais m'apprêter à sauter du haut de la tour, le fait de savoir qu'un minable comme toi va sortir avec Lina à ma place m'a brisé le cœur...
- Arrête un peu, je ne vois plus le G 650 sur mon scope...il a disparu ! Compte tenu de son heure de décollage, il devrait encore être visible, non ? Ce n'est pas un supersonique que je sache ! Ça vole à combien, un coucou comme ça ?
- 950km/h à vide grand maximum et pas très longtemps sur une grande distance, je crois....attends, je vais lancer un appel, par précaution.

Il n'obtint pas de réponse....

- Là c'est ennuyeux je pense...il faut alerter les garde-côtes. Tu as le dernier cap suivi ?
- Attends je regarde l'enregistrement...il a décollé au cap 090, est monté à 3000 pieds pour virer et prendre sa route au cap 270 en continuant à grimper...vitesse estimée 350 nœuds. Jusqu'ici tout est normal. Et là il redescend plein pot...il vire au cap 165 !...Et il disparaît de mon écran...soit il vole au ras des flots ou il a percuté pour une raison indéterminée.

Klemens, en plus d'être le meilleur ami de Seifur, était son chef et il appréciait son intelligence des situations qu'il n'avait jamais vue prise en défaut.

- OK Seif', je donne l'alerte...tu as une idée du point d'impact éventuel ?
- Pas évident, je vais estimer sa vitesse de descente et je te rappelle...

Klemens, par jeu, compta mentalement les secondes...il savait que Seifur allait l'appeler avant 45 secondes...il venait de compter 32 quand le téléphone sonna.

¹ Valeur de pression atmosphérique utilisée pour le calage altimétrique de l'avion

- Cela nous fait un point d'impact un peu au large à environ 10 kilomètres au sud de Sandvik.
- Environ ?
- Non, s'il a percuté et qu'il n'a pas changé de trajectoire, c'est exactement là : latitude 63,794207 longitude -22,755683

Klemens appela les garde-côtes, le premier Super Puma¹ fut sur zone au bout de neuf minutes mais ne trouva rien...ni tache de kérosène ni débris flottants...ils repassèrent la bande, la firent analyser par un calculateur du contrôle aérien...Seifur avait vu juste, à deux ou trois cent mètres près en ce qui concernait le point d'impact...mais il n'y a avait peut-être pas eu d'impact.

Il gardait les yeux sur son écran en essayant de trouver une explication cohérente..soudain un point à très haute altitude apparut au sud de l'île.

- J'ai un trafic qui vole très haut au sud...C'est le Sentry qui revient non ?
- Oui, c'est le Boeing E3 Sentry² de la RAF...il orbite autour de l'Écosse, alors il frôle la Norvège, l'Islande et survole l'Irlande et l'Angleterre avant de refaire un tour complet...il paraît qu'à force de faire des cercles, l'aile droite est devenue plus courte que la gauche s'amusa Klemens, les pilotes n'ont même plus besoin de le faire tourner. C'est à cause de l'attentat de Berlin, tout le monde est en alerte et il y a plein d'avions militaires en vol au-dessus du continent, les huiles craignent un nouveau 11 septembre...tu parles d'un bilan carbone...si ce niveau d'alerte se maintient pendant quelques semaines encore on pourra planter des bananiers pour matérialiser les seuils de piste ! Ils n'auront même pas besoin de nous mitrailler...nous périrons desséchés...
- Très drôle...Tu peux le joindre demande Seifur tout excité ?
- Oui mais pourquoi f...bon sang ! Tu as raison !

Le Boeing E3 Sentry (sentinelle ou AWACS Airborne and Warning Control System) est ce qu'il se fait de mieux en matière de surveillance aérienne...constamment perfectionné, il équipe de nombreuses armées de l'air à travers le monde. Il s'agit d'un avion de ligne Boeing militarisé et surmonté d'un radôme qui abrite un puissant radar. Il peut surveiller des territoires immenses et voler indéfiniment, grâce à son aptitude à être ravitaillé en vol. Contrairement à celle des radars terrestres, sa faculté de détection n'est pas affectée par la rotondité de la terre ou le relief dans la mesure où il vole à plusieurs dizaines de milliers de pieds d'altitude.

Klemens appela le Sentry de la RAF³, sur la fréquence d'urgence, pour lui signaler la disparition du Gulfstream.. avec les informations de Seifur, la puissance de détection et de calcul embarquée du E3, les aviateurs anglais étaient déjà en train de pister un « uniforme », avion non identifié sans plan de vol filant plus de cinq cents nœuds au ras de l'eau. Pas de réponse à l'IFF, son transpondeur devait être coupé ou neutralisé.

- De Sentry à Keflavik contrôle, je pense que nous avons trouvé votre gusse, mais il ne répond pas et son IFF⁴ est muet également. Quel est son plan de

1 Hélicoptère de transport et d'appui des troupes au sol

2 Sentry : sentinelle ; avion dérivé du Boeing 707 équipé d'un radar de 9mètres de diamètre et de moyens de détection électromagnétiques. Véritable moyen de surveillance de l'espace aérien, son équipage est composé de 13 à 19 personnes

3 RAF : Royal Air Force, armée de l'air britannique

4 IFF : Identification Friend or Foe, identification ami ou ennemi système de codage des avions civils et militaires qui

vol ?

- Il devait se rendre à La Guardia¹. Où est-il maintenant ?
- Il est à 350 nautiques de l'Irlande, cap au sud, pas vraiment la direction de la Grosse Pomme...merci de coup de main les gars, là-haut on pense que vous nous avez dégotté un drôle de truc. On prévient le Fighter Command et les Français. A notre avis, c'est pour eux...Les Typhoon de Lossiemouth sont en alerte depuis hier, mais pour l'instant il survole toujours les eaux internationales. On le garde à l'œil !

Ciel de France, un E3 Sentry de l'Armée de l'Air, 20h50

C'était l'heure de la pause-café à bord du E3 de l'Armée de l'Air. Une transmission flash mit tout le monde en alerte.

Elle faisait état d'un avion non identifié, certainement un G 650 qui faisait route vers la France au ras des flots.

Le commandant se tourna vers les neuf opérateurs radar.

- Un café-calva au premier qui l'accroche !

Quatre voix répondirent instantanément. Les opérateurs français, comme les anglais le suivaient depuis un moment déjà et allaient donner l'alerte .

- Il croise à trois cent kilomètres au large du Finistère, plein sud. Vitesse estimée cinq cent nœuds, altitude estimée entre zéro et cent cinquante pieds...
- Ne le quittez pas des yeux et prévenez-moi s'il évolue.
- Il vient de changer de direction, commandant ! Il a mis cap au nord est en direction de la presqu'île du Cotentin.
- On a des chasseurs dans le coin ?

Ciel de France, à la verticale d'Amiens, Rafale EG-133, 20h52

Le commandant Julie le Tellier avait le sourire, comme toujours quand elle était au commandes de son chasseur multi rôles Rafale. Cet état d'alerte renforcé lui permettait de passer plus de temps en vol, ce qui était toujours bon à prendre en cette période de restrictions budgétaires.

Dernier rejeton d'une dynastie de pilotes de chasse, elle avait appris à marcher alors que le Rafale apprenait à voler. Elle avait en effet un an en 1986, année du vol du premier prototype. Son père avait volé sur Jaguar et Mirage 2000, son grand-père avait eu la chance de voler sur Mirage III, à la BA 102 de Dijon, dans la fameuse

permet de reconnaître les avions amis

1 La Guardia ; aéroport de New York, la « grosse pomme »

escadrille des Cigognes, celle de Guynemer¹ et de Tanguy et La verdure, de la série télévisée les « Chevaliers du Ciel » pour laquelle il avait piloté toutes sortes d'appareils et même joué des petits rôles à l'écran. Il répétait à l'envi que jamais aucun chasseur moderne n'égalerait le Mirage III...fin, élégant, maniable, un peu comme un « Sptifire » à réaction.

Et il y avait du vrai dans ce que disait le « vieux charognard » et son chasseur Rafale ultramoderne ressemblait à un vilain petit canard à côté de son glorieux aïeul, véritable œuvre d'art moderne, dans sa livrée brillante.

Elle se consolait en se disant qu'à cette époque les chances pour une femme de devenir pilote de chasse sur Mirage III étaient égales à 0 et même aujourd'hui, elle n'étaient que deux à avoir décroché le Graal, le siège éjectable du Rafale. Bercée par les récits de son grand père et de son père, elle s'était jurée d'être elle aussi pilote, et avait lutté avec acharnement et détermination pour en arriver là, mais cela en valait la peine...bien sûr elle s'amusait beaucoup de voir la tête de ses soupirants, et ils étaient nombreux tant cette petite blonde était effrontément jolie, quand elle leur disait qu'elle était pilote de chasse et chef d'escadrille mais la vraie récompense de tous ses efforts était de piloter cette extraordinaire machine.

Elle laissait son Rafale voler tout seul et s'accordait un bref moment de détente, après le stress du ravitaillement en vol de nuit qu'elle venait d'effectuer. Les écrans indiquaient que tout allait bien et l'avion semblait presque immobile tant le ciel était vide de nuages et le temps calme. Une partie de son cerveau continuait à fonctionner à plein régime et assurait de manière quasi automatique la surveillance des fonctions vitales de son appareil, mais le reste s'abandonnait comme souvent à une rêverie un peu mélancolique en pareilles circonstances...Julie repensait à son premier amour, à jamais perdu...

Enfant, on pouvait aisément la qualifier de petite fille modèle. Sage, raisonnable presque à l'excès, la seule chose qui pouvait surprendre est que toute petite déjà elle était amoureuse...pas d'un quelconque doudou, ou d'un petit camarade, non...mais d'un avion.

Un dimanche après-midi chez son grand-père, alors qu'elle ne savait pratiquement pas encore lire, ce dernier l'avait surprise essayant de déchiffrer les légendes des photos d'un livre sur Concorde abondamment illustré. Elle avait levé la tête, le regard émerveillé et dit

– Il est beau le grand avion blanc Papy !

Bien sûr son grand-père avait saisi l'occasion d'initier sa petite fille à cette extraordinaire machine, avec le renfort d'autres livres et de VHS d'époque.

Et Concorde s'était frayé un chemin dans le cœur de Julie avec autant d'aisance que s'il parcourait la stratosphère à Mach 2 .

Un jour à l'école, la maîtresse avait demandé à ses petits élèves ce qu'ils voulaient faire plus tard...il y avait bien sûr les inévitables docteurs, infirmières, coiffeurs ou esthéticiennes, vétérinaires, explorateurs, footballeurs, maîtresses etc..(la télé réalité n'existait pas encore en ces temps bénis). Julie était curieusement restée silencieuse.

¹ As français de la première guerre mondiale

La maîtresse lui réitéra doucement la question ;

- Je veux voler...voler sur Concorde
- Ah ? Fit la maîtresse un peu surprise, car elle connaissait bien et aimait beaucoup Julie. Tu sera certainement une très jolie hôtesse de l'air.
- Ah non madame, pas hôtesse..répondit la petite fille avec un air farouche et déterminé...je *piloterai* Concorde.
- Je suis sûre que tu seras un grand pilote répondit l'institutrice les yeux rieurs.

Julie avait grandi, son rêve avec elle jusqu'à ce funeste jour de juillet 2000 où elle avait vu son bel oiseau blanc s'écraser, coupant net le fil de 113 existences dans un océan de feu et de terreur. Elle n'avait pu retenir un cri d'effroi et de douleur et était restée prostrée toute la soirée. Le dimanche suivant, son grand père l'avait une fois de plus conduit dans la bibliothèque, et avait sorti d'un écrin en carton un gros volume à la jaquette bleu-ciel dépourvue de toute inscription.

- Julie, c'est mon livre le plus précieux, il te reviendra après ma mort, mais si tu veux tu peux le lire ici...

Étonnée par le ton solennel de son grand père elle ouvrit le pesant volume. C'était un livre spécialement édité pour le compte de Sud Aviation, recueil de plans, de croquis photos anecdotes sur la genèse de l'avion de 1962 à 1973, avec l'intégralité des comptes rendus des vols d'essais. La page de garde était dédiée « A Alban le Tellier, qui aurait pu être un grand pilote d'essai mais qui a préféré offrir son talent à l'Armée de l'Air » La dédicace était d' André Turcat¹, le pilote qui avait fait voler Concorde pour la première fois en 1969. Julie restait ébahie.

- Tu connais André Turcat ? Je n'en reviens pas !
- Connaître est un bien grand mot, mais il m'avait contacté pour être pilote d'essai à Toulouse, chez Sud-Aviation. Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois et avons sympathisé...j'ai finalement décliné l'offre de Sud Aviation, le métier de pilote d'essai demandait trop de rigueur, encore plus que celui de pilote de chasse...ce n'était pas pour moi, et en plus j'étais réquisitionné pour le tournage des Chevaliers du Ciel...Jacques Santi et Christian Marin (Michel Tanguy et Ernest Laverdure) voulaient absolument m'emmener ensuite pour tourner à Tahiti...mais il m'a offert ce livre. Un collectionneur t'en donnerait de quoi t'offrit une jolie voiture de sport mais je serais étonné que tu puisses jamais t'en séparer...

Son grand père décéda quelques années plus tard. Le jour des obsèques, malgré son propre tristesse sa grand-mère, voyant sa petite-fille anéantie de chagrin chercha le précieux volume pour le lui donner.

Julie avait fait fabriquer un écrin en cuir bleu-ciel pour le protéger et même si elle ne l'ouvrait que rarement, son regard ou ses mains se posaient souvent dessus. Il lui semblait qu'elle y avait puisé une partie de la force et du courage qu'il lui avait fallu pour arriver à décrocher ses ailes de pilote de chasse. Mais elle aurait tant préféré piloter Concorde et aurait donné 1000 heures de vol sur Rafale en échange d'une heure de vol sur Concorde. Cet avion conçu dans les années soixante était resté jusqu'à la fin le seul avion capable de distancer n'importe quel chasseur sur un vol

¹ Pilote d'essai auteur du premier vol de Concorde le 1er octobre 1969

transatlantique, avec une centaine de passagers privilégiés à son bord.

Elle fut tiré de sa rêverie par un appel radio pressant.

- Saint Dizier contrôle à Rasoir 21¹. Où en êtes-vous côté pétrole ?
- De Rasoir 21, je viens de finir mon ravitaillement en vol², j'ai de quoi aller au bout de la nuit..
- Mettez le cap à l'Ouest, un Sentry vous guidera sur votre cible. A partir de maintenant c'est lui le patron. Ceci n'est pas un exercice. On vous garde la citerne en l'air, au cas ou vous auriez besoin de refaire un stop à la station service au retour.
- De Rasoir 21 à Saint-Dizier contrôle, reçu.

Diable se dit le Tellier, on entre dans le dur cette fois...instinctivement elle entama une check-list, avec précisions et application.

- De Sentry à Rasoir 21
- Rasoir 21 écoute, Sentry.
- Cap au 250, altitude 25000 pieds, et plein pot...les civils vous dégagent la route, mais faites quand même gaffe au trafic...

Elle enclencha la post-combustion³. Sous l'impulsion des cinquante pour cent de poussée supplémentaires, le Rafale bondit en avant. Malgré la tension grandissante, Julie ne put réprimer un sourire en repensant au savon monumental que lui avait passé le général Boudigues alors qu'elle avait effectué un passage en supersonique un peu trop bas, au large de Mérignac. Mais Boudigues avait volé avec son père, et c'est lui qui avait insisté pour être le parrain de Julie, la première fille de son équipier aussi indiscipliné que bon pilote...sa filleule avait de qui tenir et l'incident avait trouvé sa conclusion dans une tournée générale à ses frais au mess officiers de la base de Bordeaux Mérignac.

- Rasoir 21 à Sentry, je passe en supersonique, cap au 250
- Sentry à Rasoir 21, quel est votre armement ?
- De Rasoir 21, canon et missiles MICA⁴
- De Sentry, ça ira. Votre cible est un Gulfstream 650. On vous guide et vous tirez dès que nous avons l'autorisation.

Julie le Tellier n'avait pas d'états d'âme. Une mission est une mission, mais tirer sur un jet désarmé ?

Commandement des Forces Aériennes, Bordeaux Mérignac 20h55

Le général Boudigues fulminait depuis cinq minutes déjà. C'était un vieux de la vieille, à quelques semaines de la retraite. Il avait connu les Jaguar de la Force

¹ Indicateur des pilotes de la base de Saint Dizier avec son numéro d'ordre

² L'avion ravitaillé se raccorde en vol à un tuyau de l'avion ravitailleur au moyen d'une perche afin de transférer du carburant

³ Injection de carburant supplémentaire en arrière de la turbine afin d'augmenter la puissance du moteur ; également appelée « réchauffe »

⁴ MICA : Missile d' Interception, de Combat et d' Autodéfense, équipé d'un système autodirecteur

d'Action Rapide, trente ans plus tôt, qui en moins de douze heures après le début de l'alerte étaient capables de décoller de la base de Toul, aujourd'hui désaffectée, pour atterrir au fin fond de l'Afrique et être opérationnels à cent pour cent, avec tout le staff technique, armes et pièces de rechange nécessaires. Et là, on le faisait lanterner et attendre une autorisation de tir sur un avion plus que suspect qui n'allait pas tarder à survoler la France, alors que tout le territoire était survolé par des chasseurs armés et prêts à engager tout avion hostile, avec un Sentry AWACS pour coordonner le tout.

– Bon, il branle quoi, le nabot ?

Le commandant Petit ne put s'empêcher de sourire en voyant l'air effaré de l'aspirant qui assurait la liaison avec le bureau de la brigade aérienne des opérations. Boudigues avait assurément son franc-parler.

Mais il avait raison, dans quinze minutes au plus ce fichu taxi allait survoler la France ; il aurait été bien plus simple de l'«avoiner» dans les eaux territoriales française au-dessus de l'Atlantique. Au moins on aurait évité le risque de le voir tomber sur des zones habitées.

- Message de la Présidence, mon général...il faut le contacter en visuel et on avisera ensuite...
- Le con, le con, le *petit* con !...hurle Boudigues. Il observe un silence radio complet depuis l'Islande, son IFF est coupé, et il est au ras des flots, complètement en dehors de son plan de vol, mais il faut vérifier que c'est un « hostile » ! Il veut aussi une photo du pilote et les mensurations de l'hôtesse ou quoi ?... Il faut se sortir les doigts du...enfin bref...et lui casser les ailes dare-dare
- Nous avons également un relèvement du Sentry, il est en contact avec le chasseur le plus près, un Rafale du 1/7 de Saint-Dizier, il peut croiser sans route dans sept minutes
- Saint-Dizier ? C'est une blague ? Ils roupillent à Landivisiau ? Bon, sept minutes...le G 650 aura fait cent à cent vingt kilomètres. On peut peut-être encore le cueillir au-dessus de l'eau. Où est-il actuellement ?
- Pas très loin des îles Anglo-normandes...
- Bon des idées ?

Le commandant Petit jeta un œil sur la carte avec les relèvements de trajectoire du Gulfstream...

- Mon général ? Je ne sais pas ce qu'il à été faire au large de la Bretagne, à part des photos de la pointe du Raz, mais à voir sa route actuelle il remonte vers l'estuaire de la Seine...le Havre, ou en suivant le fleuve en rase mottes...Paris !
- Bien vu mon Petit...Bon Dieu, Paris !...vous là, transmettez ça en flash immédiatement dit-il à l'aspirant.

Gulfstream G650 EI-AZKL, à la verticale d'Alderney 20h59

Abdallah adorait piloter cet avion. Pour lui c'était presque un sacrilège de détruire une si belle machine, même pour une noble cause. Il savait qu'il lui restait moins d'une

heure à vivre, mais son sacrifice marquerait l'histoire et il deviendrait un héros. Farouk s'agita sur le siège du copilote. Il ne connaissait rien aux avions et il n'était là que pour s'assurer qu'Abdallah irait jusqu'au bout...il demanda, pour la quatrième fois depuis leur décollage

- Tu crois que nous allons réussir ?
- Nous avons mis toutes les chances de notre côté je crois...plan de vol bidon, radio coupée, IFF coupé, feux de navigation éteints, nous avons même fait un crochet au cas où...ils nous repéreront sans aucun doute mais nous serons déjà au-dessus de la France, et le temps qu'ils réagissent, avec un peu de chance nous aurons atteint Paris..et alors, Inch'Allah...

Ils ne se doutaient pas qu'une amourette naissante, ou plus, entre un contrôleur aérien et une vendeuse de Duty Free de Keflavik avait compromis leur plan et qu'ils étaient sous surveillance quasiment depuis leur décollage.

Seifur était, à cette heure-ci, en train de dîner avec Lina, sans oser la regarder dans les yeux tant il était intimidé. Il ne savait pas encore que sa clairvoyance allait permettre d'éviter un massacre, pas plus qu'il ne savait que le vrai héros de la soirée, c'était lui.

Ciel de France, à la verticale du Havre, Rafale EG-133 21h01

- De Rasoir 21 à Sentry. Je suis à la verticale du Havre, je vois la cible dans mon radar de tir.
- De Sentry, mettez le cap au 270 et approchez-vous jusqu'à avoir un contact visuel. Attention, il doit voler tous feux éteints.

Le Tellier, aidé par ses équipements de détection vit l'appareil alors qu'il passait au large de la pointe de Barfleur. Elle coupa la réchauffe, vira et sortit les aérofreins pour casser sa vitesse.

- De Rasoir 21 à Sentry, c'est bien un Gulfstream. Je fais quoi maintenant ?
- De Sentry, attendez nos instructions...faites-lui signe de vous suivre en battant des ailes, vous verrez bien...

Commandement des Forces Aériennes, Bordeaux Mérignac 21h02

- Mon général, le Rafale est en visuel avec l' « uniforme¹ »...c'est bien le Gulfstream...
- Transmettez bon sang !

La réponse vint, immédiatement, du Chef d'État-major de l'Armée de l'Air cette fois-ci...elle tenait en un seul mot « Taïaut ! ». Enfin l'autorisation de tir !

Ciel de France, au large du Havre, Rafale EG-133 21h03

- De Sentry à Rasoir 21 : taïaut, je répète taïaut !

¹ Avion non identifié

Julie cabra son Rafale pour entamer un looping parfait et se placer dans les six heures du G650, à un kilomètre de distance. Elle décocha un MICA en mode « tire et oublie » ; le missile se verrouilla sur sa cible qui entamait une vaine manœuvre d'évitement . Le Tellier vira, post-combustion rallumée pour s'éloigner au plus vite des remous de l'explosion.

Bien lui en prit, l'énorme boule de feu fut visible à plus de cent kilomètres à la ronde.

- De Rasoir 21 à Sentry, le Gulfstream est à la baille, mission accomplie, je rentre.
- Bien reçu Rasoir 21. Nous avons vu l'explosion de là-haut, et à mon avis cet avion ne devait pas contenir que de l'air. Les experts auront du travail s'ils veulent recoller les morceaux.
- De Rasoir, pour sûr, et je crois que nous n'avons pas perdu la soirée...et prenant ce que elle appelait sa « voix d'hôtesse de l'air » elle ajouta, Le Tellier Airways vous remercie de votre confiance et espère vous revoir bientôt sur ses lignes.
Bonne nuit à vous Sentry.

Mission accomplie se dit simplement Julie en virant pour reprendre le cap du retour...

Keflavik, un petit restaurant du centre-ville 21h04

Seifur osa enfin regarder Lina dans les yeux. Enhardi par ce premier exploit, il posa sa main sur la sienne. Elle ne la retira pas, rougit et sourit.

CHAPITRE NEUF

Seifur et Klemens furent appelés le lendemain matin dès leur arrivée à l'aéroport. Leur grand patron les reçut, avec un personnage qu'ils connaissaient pour l'avoir vu à la télévision et dans la presse.

- Messieurs, je vous présente notre Ministre des transports, Bern Haremjofûr. Bern, voici Seifur et Klemens. Je vous ai convoqués car vous allez faire l'objet d'une enquête suite à ce qui est arrivé hier soir.

Klemens et Seifur se regardèrent l'air vaguement inquiets. Le Ministre prit la parole.

- Bonjour Messieurs. Je pense que beaucoup de gens en France vous doivent la vie, même s'ils ne le savent pas, et hélas pour vous ne le sauront jamais. Mais sachez que le Gulfstream que les Anglais ont retrouvé, en partie grâce à vous était sans aucun doute un avion suicide. Il a été abattu par un chasseur « Rafale » au large des côtes de France, avant même de survoler son territoire. Sa cible était vraisemblablement Paris. Sans votre perspicacité il aurait été détecté bien plus tard et certainement *trop* tard. Ce qui est regrettable pour vous, c'est que cette histoire ne doit pas s'ébruiter, pour éviter toute forme de

panique et aussi pour votre sécurité personnelle. Désolé, mais il ne faut aucune publicité.

- Cela figurera cependant dans vos dossiers confidentiels et Seifur, vous êtes à partir de cette minute opérateur de première classe. Klemens, vous gagnez un échelon et aurez tous deux une prime exceptionnelle. Je regrette de ne pouvoir faire plus pour l'instant...reprit leur patron.

Seifur était cramoisi mais la curiosité l'emporta sur sa timidité.

- Je crois que nous n'avons rien fait de plus que notre travail. Mais pourrais-je, pour ma culture personnelle avoir plus d'informations ?
- Oui, c'est plus ou moins prévu, dit le ministre en souriant. Il paraît que vous êtes de vrais passionnés d'aéronautique...alors nous avons pensé vous mettre en congé pendant huit jours et nous sommes en train de faire le nécessaire pour vous envoyer sur base aérienne d'Avord, celle des Sentry et ensuite sur celle de Saint-Dizier. Les Français vous doivent bien ça, vous rencontrerez l'équipage de l'AWACS, et volerez avec, et le pilote du Rafale qui a abattu le Gulfstream...ensuite, vous ferez un petit séjour à quatre à Paris aux frais de la princesse, si bien sûr cela vous fait plaisir...vous serez certainement reçus à l'Élysée, et à votre retour par notre Présidente. Encore une fois jeunes gens, merci et bravo !

Après s'être confondus en remerciements, Seifur et Klemens sortirent du bureau et durent se retenir pour ne pas sauter de joie...

L'hôtel était encore silencieux et endormi. Doris devinait, plus qu'elle n'entendait, les frôlements dans les couloirs du personnel de l'équipe du matin, qui inspectait l'hôtel minutieusement afin de s'assurer que tout était parfait...elle se leva en essayant de ne pas faire de bruit, mais Robert avait l'air de dormir si profondément que même un concert de rock n'aurait pu le réveiller. Elle commanda un petit déjeuner pour deux, et retourna se coucher.

A travers les persiennes de la fenêtre du balcon, elle apercevait les lueurs d'une aube encore hésitante...un nouveau jour se levait sur Berlin, Berlin meurtrie mais debout et combattante, comme elle avait pu le voir hier soir...elle repensait à Beckie, à ses efforts pour contenir son chagrin, à la gentillesse de Natascha, à la chaleur du pourtant très aristocratique Werner...Dieter, et Erika étaient des proches de Karl, mais ils avaient tenu à cacher leur peine, comme on entre en résistance, et Elga s'efforçait de faire bonne figure malgré son inquiétude pour Olaf...Doris se remémora ces derniers mois...elle avait rencontré tant de gens formidables...Robert, bien sûr mais aussi les Gabriellson, Seghaier, Naïma, Pierre-Louis Brede et maintenant les Krieger, Rebecca, Werner...les circonstances étaient certes tragiques, et malgré cette barbarie, elle retrouvait cette foi en l'humanité qui lui avait si longtemps fait défaut. Elle se rapprocha de Robert qui se pelotonna contre elle, avec un soupir d'aise...ils étaient rentrés à l'hôtel immédiatement après le départ d'Elga et de Werner...Robert était épuisé et tendu, mais ils avaient fait l'amour.Il s'était endormi aussitôt après. Doris

l'avait regardé dormir un bon moment avant de sombrer à son tour.

Elle entendit un coup discret contre la porte, le garçon d'étage venait de déposer le plateau dans le sas d'entrée de la chambre...elle se leva, nue, pour aller le récupérer. En revenant elle s'aperçut que Robert s'était réveillé et la regardait.

- Regarde ailleurs, commissaire, dit-elle gênée et embarrassée par le plateau.
- Sois bénie entre toutes les femmes, pose ce plateau et viens m'embrasser docteur...si tu savais comme tu es belle...
- Il n'est que six heures passées, tu es sûr que tu ne veux pas dormir encore un peu ?
- Après ce que je viens de voir ? Certainement pas !
- Je te déteste ! répondit-elle en se couchant à ses côtés, pour le serrer contre elle...

Werner se réveilla, ankylosé par les quelques heures passées allongées sur le sofa de son bureau...il regarda l'heure sur son portable et découvrit avec plaisir un nouveau message d'Elga...

« Bonjour Werner, j'espère que vous avez bien dormi...moi, à vrai dire très peu. J'ai beaucoup pensé à vous...j'espère vous revoir bientôt. Je vous embrasse. Elga ».

Malgré la fatigue, et cette tristesse sourde qui ne le quittait pas depuis deux jours il ne put s'empêcher de sourire et fit ce qu'il pensa être, après l'avoir envoyée, la plus maladroite des réponses « J'étais trop fatigué, mais si je n'avais pas dormi, j'aurais également pensé à vous, je vous embrasse. Werner».... la réponse ne se fit pas attendre...« J'en étais sûre, vous aviez l'air si épuisé hier soir...alors je me suis permise de prendre un peu d'avance en pensant aussi un peu à nous, pour plus tard... »... Werner à nouveau sourit en répondit « Je vous promets de rattraper mon retard. »

Dieter se demandait s'il devait, ce dimanche matin appeler Robert...il avait certainement autre chose en tête, d'autant plus l'avion de la Luftwaffe qui devait ramener Doris en France était programmé pour 18 heures...l'indéfectible amitié que nourrissait la Chancelière Strobel pour Erika et Werner rendait ce genre de choses possibles....Monika Strobel avait été la nounou d'Erika, quand ils habitaient Berlin-Est et était passée à l'Ouest avec eux...ils ne s'étaient jamais perdus de vue depuis et étaient restés des amis proches, malgré le destin hors du commun de Monika....un simple coup de fil d'Erika à Monika avait suffi à envoyer un avion en France, pour amener Doris à Berlin...mais, après tout, c'était également une mission d'entraînement pour les pilotes....

A 8h15 son téléphone sonna

- Dieter, salut. C'est quoi le programme de la journée ?
- Tu ne préfères pas être en « congé » ? Robert, tu n'es pas obligé de nous aider, tu sais. Et Doris ?
- Doris comprend très bien, et je suis ici pour travailler avec vous, tu te

rappelles ?...et puis elle veut aider Erika à ranger la maison...je crois même qu'elles ont prévu de faire salon à quatre, entre filles, avec Elga et Natascha...nous ne vous remercierons jamais assez pour cette incroyable soirée...d'ailleurs je n'ai toujours pas compris par quel miracle Doris est venue à Berlin avec un avion de la Luftwaffe..

- Demande ceci à Erika ou à Werner, je ne suis pas habilité à te répondre là dessus, répondit Dieter...c'est secret défense.
- J'aimerais juste la voir avant son départ, si cela ne t'ennuie pas ?
- On se débrouillera, pas de problème, moi aussi j'ai été jeune marié s'amusa Dieter en imaginant Robert levant les yeux au ciel.

Au central, même si l'ambiance restait plus que morose, l'onde de choc était passée. Le pragmatisme reprenait le dessus, les listes de suspects s'allongeaient et la localisation de certains d'entre eux, ou leur arrestation était en cours.

Rebecca était déjà là, énergique et résolue...elle sourit à Dieter et Robert...

- Bennigs' est en pleine forme, leur dit-elle en guise d'avertissement...il veut « casser » du terroriste et du néo-nazi...
- J'ai cru comprendre cela avant hier matin tôt, dit Robert
- Au fait, ici c'est von Bennigsen, ou Bennigs' ou « Chef » mais en aucun cas Werner...tout le monde ou presque connaît notre lien de parenté, mais personne n'y attache d'importance. Bennigs' est le patron, un bon patron et il traite tout le monde de la même manière...
- Merci Beckie, j'ai déjà pu m'en rendre compte, dit Robert, qui se remémorait à la fois les remontrances de von Bennigsen et la gentillesse du Werner de la veille.

Werner fit irruption dans la pièce

- Ils ont arrêté le frère de Kader El Komhri à la frontière polonaise ! Il voulait traverser l'un des ponts à Francfort sur l'Oder pour gagner Sublice, en Pologne. Dieter, Rebecca, Robert, prenez la « 8 » et ramenez le au plus vite.

Ils descendirent au garage où on leur confia les clés d'un break Mercedes flambant neuf, auquel ses grandes roues chaussées de pneus à profil ultra bas donnaient un air presque menaçant . Beckie et Dieter restèrent interdits devant la voiture...ils étaient tellement habitués à ce que Karl prenne le volant...Rebecca soupira lourdement et prit les clés des mains de Dieter...

- Bon vous montez ? On ne va pas faire attendre notre « colis », et surtout pas Bennigs'

Elle arracha la Mercedes du garage, plus qu'elle ne l'en sortit, avant même que Dieter et Robert n'aient bouclé leurs ceintures. Ce qu'il s'empressèrent de faire...

Ils filaient à bien plus de 200km/h sur l' Autobahn der Freiheit, l'Autoroute de la Liberté, en direction de Francfort sur l'Oder...la trafic était faible ce dimanche matin

et Rebecca avait des réflexes que n'aurait pas désavoué Walter Röhrl¹ si toutefois le grand pilote de rallye avait été assez inconscient pour monter avec eux.

La route, comme toutes les routes dans cette partie de l'Allemagne était excellente, car de construction récente, après la réunification de l'Allemagne.

Robert se souvenait de la chute du Mur de Berlin, en 1989, de l'inquiétude de ses collègues qui se voyaient à nouveau confrontés à une grande Allemagne. Il repensait aussi à la tête qu'avait Saporta quand il s'était trouvé face à face avec l'agrandissement de la photo de François Mitterrand et Helmut Kohl, main dans la main à Douaumont en 1984 qui décorait jadis le mur de son salon..il avait conservé cette photo, car pour lui c'était la concrétisation de son rêve d'Alsacien, une France et une Allemagne unies et en paix, dans une Europe puissante. C'était une époque magnifique, où il était encore facile de rêver. Lui, en 1989, se demandait juste ce qu'il allait advenir de l'Allemagne, qui devait accueillir cette population d' « Ossies », soumis et rendus apathiques par des décennies passées sous le joug d'un pouvoir autoritaire. Et le miracle s'était accompli, non sans douleur, mais l'Allemagne était redevenue le pays le plus puissant d'Europe, et l'un des plus puissants du monde. Mais aujourd'hui, même ce colosse était nu face à cette nouvelle menace aveugle. Profitant d'une portion d'autoroute dégagée, Beckie accéléra à fond.

- Rebecca, je pense que si tu conduis comme cela au retour, El Kohmri passera aux aveux dans les toilettes de la première station service d'autoroute... s'amusa Dieter.
- Vous avez peur ? Ne vous en faites pas j'ai plus d'airbags que cette sacrée Mercedes....et il paraît qu'ils sont autrement plus sympathiques...répondit-elle en riant. Mais nous avons tellement de points communs elle et moi...une carrosserie généreuse, un moteur inépuisable, un appétit démesuré, mais un confort et une tenue de route à toute épreuve. Si un jour je me réincarne en voiture, je pense que ressemblerais à ça...j'espère qu'elle vous plaît messieurs....

Dieter sourit...

- C'est bon de te savoir de retour parmi les vivants Beckie...
- Dieter, tu crois que Werner et Elga... ? C'est possible ?
- Pourquoi pas ? Sans Erika, je n'aurais jamais même envisagé une chose pareille, mais après hier soir...il était si inconsolable...est ce que cela te gêne, vis à vis d'Eva ?
- Il restera toujours inconsolable du décès de ma sœur d'une certaine manière et c'est normal...mais il doit passer à autre chose. Erika a très bien fait de les inviter tous les deux et il me semble qu'il s'est passé quelque chose....et s'il pouvait redevenir heureux...tiens, ils pourraient être les témoins de mon mariage...
- Pardon ?
- Heini s'est enfin décidé à me demander de l'épouser ce matin, au central...je crois bien que j'ai envie de lui répondre oui.
- Heureusement que c'est toi qui conduis, parce que là je nous aurais mis

¹ Walter Röhrl : pilote allemand double champion du Monde des Rallyes

directement dans le rail...tu sais ce que ça signifie ?

- Oui, et j'ai déjà réfléchi de mon côté tu sais...depuis quelques temps je me suis bien assagie...j'en ai assez de n'avoir personne à moi...j'ai fait la fête de manière déraisonnable, collectionné les aventures pour me retrouver encore et toujours seule...et il ne s'agit pas que de cela..je crois que j'aime bien Heinrich.
- Ce n'est pas suffisant...
- Bon, alors, j'en suis sûre, j'aime vraiment Heinrich...tu sais, il n'est pas comme les autres...je suis un peu trop vieille maintenant, mais avec lui j'aurais volontiers fait des bébés...tu me laisseras annoncer la nouvelle à Erika ?
- Je m'en voudrais de la faire s'évanouir !...mais je crois que tu auras un très bon mari.

Robert écoutait leur conversation, amusé et bouleversé à la fois, en se disant que d'une certaine manière, les événements tragiques qu'ils avaient vécus n'étaient pas étrangers à ces prises de conscience...Werner et Elga...Rebecca et Heinrich...Doris et lui. Il avait eu si peur pour elle à Paris, même si l'agression contre Olaf n'avait duré que quelques secondes...Oui, il fallait qu'il passe à autre chose rapidement. Épouser Doris, si elle était d'accord...acheter la maison où il vivait à présent, si possible...oui, pour la première fois de sa vie, faire des projets...alors qu'il avait failli mourir deux fois dans la nuit de jeudi à vendredi.

Et pourtant il était là, et à peine sorti de cet insensé tourbillon de violence, il s'était à nouveau lancé à la recherche d'individus sans scrupules et infiniment dangereux...quelque chose ne tournait pas rond en lui, quelque chose ne tournait pas rond dans le monde...quelle était sa vraie place dans ce chaos ? Il se sentit d'un seul coup infiniment triste et désemparé car encore une fois son univers menaçait de s'écrouler...il n'en avait pas vraiment conscience, mais il était tout près de sombrer à nouveau dans la dépression.

Ils arrivèrent à Francfort sur Oder avant onze heures du matin. Dieter en sortant de la voiture s'aperçut du trouble de Robert.

- Tout va bien Robert ?
- Oui, oui..je suis un peu exaspéré je crois, mais tout va bien.

Ils entrèrent dans le poste de police, El Kohmri les attendait, avec un air de défi...il toisa Robert avec un sourire torve.

- Tu ne riras pas longtemps, crois moi. J'y veillerai personnellement...

El Kohmri fit un geste obscène en direction de Rebecca...cette dernière se mit à rire mais Robert, excédé, se jeta sur lui et se mit à le rouer de coups. Il fallut tout la force de Dieter et de deux policiers de Francfort pour les séparer...

El Kohmri se releva péniblement, saignant du nez et les lèvres tuméfiées... Robert essayait d'échapper aux bras qui le maintenaient...Rebecca s'approcha de lui et le serra dans ses bras...il se calma. Elle l'entraîna dehors...

- Ça ira Robert, calme toi maintenant, ne rentre pas dans le jeu de ce guignol...il ne cherche qu'à nous provoquer...
- Je suis désolé...je n'ai pas d'excuse.

- Nous avons eu de la chance...il n'y a pas de témoin civil...bien sûr que tu as des excuses...lui n'en a pas, mais nous, nous en avons.. je te jure que je n'ai qu'une envie, c'est de l'attacher derrière la voiture et de reprendre l'autoroute jusqu'à Berlin encore plus vite qu'à l'aller...mais c'est toi qui m'inquiètes...lui, je m'en fiche. Tu es en train de craquer...et au vu de ce que m'a raconté Doris, ce n'est pas étonnant...le Trocadéro, cette affaire à Paris, l'agression contre Olaf et les attentats ici, où tu as fait plus que t'exposer...et tout ce que je ne sais pas...tu n'as vraiment pas à t'excuser...nous allons remonter dans la voiture et rentrer, après avoir pensé ce...type, parce que je ne voudrais pas tacher les sièges de cette Mercedes de l'administration qui fait la fierté du garage de la police de Berlin. Je vais te déposer chez Dieter, tu retrouveras Doris et te reposeras un peu jusqu'à son départ. Je vais arranger ça avec Werner, ne t'en fais pas...et même, si tu veux retourner en France dès ce soir, je pense que c'est possible..
- Non, je suis ici pour accomplir une mission, je reste, mais tu as raison, je dois peut-être me poser un peu avant de continuer...je suis vraiment désolé, mais je vais me ressaisir, c'est promis.

Dieter sortit à son tour et le prit par les épaules...

- Ça ira Robert...Rebecca a raison, tu dois te reposer un peu...on va commencer gentiment à cuisiner notre invité en t'attendant et ensuite, ce sera ton tour avec Werner...tu ne l'as encore jamais vu en colère...je pense que ça te plaira...

Le téléphone de Dieter sonna, après une brève conversation il dit d'une voix blanche :

- C'était Werner, nous devons le ramener d'urgence à Berlin. Il y a eu une tentative d'attentat sur la France la nuit passée...ils ont envoyé un avion d'affaires bourré d'explosifs en direction de Paris...par chance, des contrôleurs aériens islandais ont immédiatement donné l'alerte, les Sentry l'ont trouvé et un chasseur français l'a abattu alors qu'il était encore au-dessus de l'océan. Il faut essayer de faire parler El Kohmri au plus vite.
- M....., c'est vraiment la guerre dit Rebecca...allez on y va !

Robert les avait précédé, il sortit avec le captif, qu'avaient plus ou moins soigné les policiers de Francfort, en le tenant par les menottes, le Glock appuyé sur sa tempe. Cette dernière nouvelle lui avait fait l'effet d'un électrochoc et en un instant il était redevenu froid et parfaitement maître de lui.

- Allez, en voiture, et si tu mets une goutte de sang sur les sièges, on s'arrête et je te jure que je te saigne comme un porc.

Ils parlèrent peu pendant le trajet du retour, leur passager rendant toute conversation personnelle ou professionnelle impossible. Robert, l'observa à la dérobée, pour essayer de comprendre, ou en tout cas le croyait-il...

Il avait toujours été imperméable à toute forme de croyance, malgré l'éducation religieuse obligatoire qu'il avait reçue, comme tous les petits Alsaciens de son âge, enfants du Concordat. Mais à présent il devenait de plus en plus réfractaire, voire intolérant, à toute forme de religion.

Dostoïevski avait écrit « Si Dieu n'existait pas, tout serait permis »...l'homme serait

condamné à être libre, sans aucune forme de déterminisme. C'est de cette manière qu'il s'était construit, choisissant de lui même entre le bien et le mal en essayant d'assumer au mieux ses erreurs sans s'en remettre à un pardon divin et universel. Pour lui, toute soumission aveugle à une « entité supérieure » quelconque n'était qu'un aveu de faiblesse.

Bien sûr sa vie aurait été certainement plus simple, et sa conscience moins tourmentée... mais il considérait que le prix à payer pour cette contrepartie restait exorbitant. Jaloux de son indépendance, il ne voulait être d'aucune obédience, et malgré des années de gauchisme parfois militant, il n'avait jamais versé aucune cotisation à un quelconque parti...et encore moins le moindre denier du culte.

Rebecca prenait encore de la vitesse, en surveillant ses rétroviseurs.

- Nous sommes suivis...une Audi A6 gris foncé...à priori quatre hommes à bord.
- Je la vois dit Dieter, en se retournant. Tu peux la semer ?
- Cela me semble difficile, je suppose que notre voiture est bridée à 250km /h¹, tout comme l'Audi qui nous a pris en chasse...l'écologie est une bonne et belle chose mais parfois c'est un peu saoulant...Et cette Mercedes est tellement neuve qu'elle n'a certainement pas été reprogrammée par le garage de la police. J'arrive à les tenir à distance, mais c'est tout..au premier ralentissement ils seront sur nous, dit Rebecca en enclenchant sirène et feux de police.

La Mercedes prit encore de la vitesse, semant la panique sur l'autoroute. Une moto, par jeu, essaya de la suivre, sans avoir aperçu l'Audi lancée à ses trousses et la collision ne fut évitée que par miracle, par une manœuvre aussi spectaculaire que désespérée du conducteur qui les poursuivait.

Beckie, a qui rien n'avait échappé de l'incident se dit qu'elle avait affaire à un sérieux « client ». Elle finissait régulièrement première des stages de pilotage organisés par la police, au grand dam de ses collègues masculins, mais là c'était la vraie vie et le danger était réel...pas de moniteur, de casque, cônes ou boîtes en carton à éviter, mais des voitures, des bus et des camions avec de vraies personnes, distraites, imprévisibles ou simplement maladroités...et déclencher une fusillade dans un tel environnement serait encore pire qu'une nouvelle attaque terroriste. Et ce qui la faisait enrager par dessus tout était d'être chassée alors qu'elle était habituée à être chasseur.

Ils arrivèrent sur l'une des inévitables zones de chantier qui jalonnent les autoroutes de tous les pays...la voie centrale était neutralisée. Rebecca, sans ralentir prit la voie de gauche, l'Audi celle de droite...un monstrueux camping car obligea Beckie à freiner et l'Audi arriva à sa hauteur. Les deux voitures n'étaient plus séparées que par la voie centrale déserte et Robert vit nettement les armes que brandissaient leurs poursuivants. Un coup d'œil dans le rétroviseur permit à Rebecca de voir que la voiture la plus proche était à plus de 200 mètres derrière. Elle écrasa la pédale de freins et l'Audi, surprise passa devant, ce qui empêcha ses occupants d'ajuster leur tir. Robert étouffa un juron en ressentant l'accélération qu'imprima Rebecca à la voiture pour reprendre de la vitesse. Elle espérait arriver à la fin de la zone de chantier avant

¹ Sous la pression des écologistes, certains constructeurs allemands ont limité leur véhicules les plus puissants à 250km/h

ses adversaires désormais ralentis par un camion-remorque. Les engins de terrassement qui encombraient maintenant la voie centrale les protégeraient de tirs éventuels quand elle arriverait à la hauteur de l'Audi.

Elle avait vu juste et arriva sur le camping car quand celui-ci s'effaça pour se ranger sur la voie du milieu à nouveau utilisable. La Mercedes jaillit, propulsée par ses 8 cylindres gavés de supercarburant, comme la Ferrari de Michael Schumacher sortant des stands aux plus belles heures du grand champion allemand, alors que l'Audi arrivait à peine à la fin de la zone de chantier.

- Ce n'est pas passé loin, et je crois que nous n'en avons pas fini avec eux dit Dieter en se retournant...
- Nous allons mourir, dit El Kohmri, avec un sourire mauvais. Mon âme est prête. Je vais mourir en martyr et vous avec moi, en mécréants...
- Robert, fais le taire s'il te plaît, j'appelle la cavalerie.

Il appela Werner et lui fit un bref exposé de la situation. Werner confirma, un drone les survolait depuis leur départ de Francfort sur Oder et ils avaient repéré la voiture qui les poursuivait avant qu'ils ne soient sortis de la ville.

- Un KHS¹ Tigre a déjà pris l'air et veille sur vous depuis que vous avez pris l'autoroute. Vous aller l'aider à engager la voiture qui vous suit, pour qu'il puisse si possible vous en « débarrasser » discrètement, ailleurs que sur l'autoroute.
- OK, Werner, je passe la communication sur les haut parleurs, Beckie est au volant et attend tes instructions.
- Beckie ? Tu t'en sors ?
- Bien sûr. Mes passagers sont un peu verdâtres, j'ai l'impression d'être le capitaine Kirk et de piloter le Raumschiff Enterprise² avec à bord une cargaison de martiens mais jusque là tout va bien.
- Ne t'inquiète pas, dans quelques minutes nous vous aurons débarrassé de vos poursuivants.

La voix posée de Werner avait un effet apaisant et revigorant.

- Il faut que tu tiennes encore un peu le coup, nous allons dégager une route secondaire, tu y attireras vos poursuivants et l'hélico fera le reste. Nous avons également des motards qui vous suivent mais tu vas trop vite pour eux, ils ne pourront pas vous rejoindre.
- Je vais essayer de les tenir à distance, mais il commence à y avoir du trafic.. Pour l'instant tout le monde s'écarte, et il y a peu de camions.

Robert restait interdit, admirant le sang froid et la maestria de Rebecca...ses manœuvres et ses trajectoires étaient d'une précision millimétrique mais malgré tout, il ne put s'empêcher de frissonner en se revoyant quelques années plus tôt, passager dans une autre voiture de police avec une collègue au volant...il chassa ce souvenir cruel de son esprit, ce n'était pas le moment de reperdre pied... et il ne savait pas que Beckie était une habituée du circuit du Nürburgring³, que ce soit sur 2 ou 4 roues.

¹ Kampfhubschrauber : hélicoptère de combat

² Vaisseau spatial Enterprise, de la série Star Trek, très populaire en Allemagne

³ Circuit automobile allemand, ouvert au public en dehors des compétitions officielles

Une Porsche 911 déboîta devant eux mais Rebecca ne ralentit pas...son pare chocs se rapprocha au point que Robert aurait pu compter les étoiles du petit drapeau européen figurant à gauche de la plaque d'immatriculation...puis la Porsche s'éloigna, et le pare chocs avec elle, dans le rugissement rageur de son flat 6 turbocompressé qui couvrit un moment le le grondement sourd du V8 à l'étoile...

Dieter n'avait pu s'empêcher de crier...Rebecca haussa les épaules et dit avec un aplomb incroyable

- Pas de panique les filles, j'ai bien vu que c'était une des nouvelles GT 2 RS...0 à 100 en moins de 3 secondes, 340km/h en pointe et des reprises à l'avenant...j'étais quasiment sûre que ça devait passer...vous n'êtes vraiment pas joueurs...
- Tu sais qu'il y en a qui montent des ailerons de RS sur des 911 « ordinaires » juste pour faire genre protesta Dieter ?

Encore une fois elle haussa les épaules.

- Je suis capable de distinguer une vraie d'une fausse à 100 mètres...
- Vous vous chamaillez plus tard, les interrompit Werner. Beckie, dans six kilomètres, soit un peu moins de 2 minutes à cette allure, tu vas quitter l'autoroute à la sortie Spreenhagen, elle est barrée mais c'est un barrage que nous venons de mettre en place, pour détourner d'éventuels spectateurs indésirables. Je te mettrai en liaison avec le Tigre qui te dira quoi faire. En attendant servez-vous du GPS pour voir la configuration du parcours.
- Bien reçu Werner...Werner ? Heini est là ?
- Oui.
- Dis lui que... que je lui dirai oui tout à l'heure si on s'en sort. Il comprendra.
- Oui, tu le lui diras toi-même, ne t'inquiète pas, tout se passera bien.

Rebecca n'arrivait pas à semer leurs poursuivants, les deux voitures étaient en effet bridées...à la sortie Spreenhagen, elle bifurqua, suivie par l'Audi...

Une voix qui semblait tombée du ciel, et c'était le cas, résonna soudain dans les haut-parleurs.

- Ici Tiger 1, j'appelle la Mercedes blanche en direction de Spreenhagen. Vous me recevez ?
- Je vous reçois Tiger 1.
- Je vous ai en visuel. L'Audi vous suit elle est à environ 100 mètres, essayez de la maintenir au moins à cette distance. La route est à vous, tous les accès sont coupés et il vaut mieux que personne ne voie ce qui va arriver. Dans trois kilomètres, il y a un grand virage à droite et immédiatement après, une aire de stationnement. Vous vous engagez sur l'aire, nous ferons le reste.

Rebecca, crispée par l'effort et la concentration accéléra, l'Audi se trouva encore un peu distancée...elle jeta un rapide coup d'œil dans le rétroviseur et s'écria :

- Je l'ai vu...l'hélico, il est derrière l'Audi, il est si bas qu'on pourrait croire qu'il roule sur la route!

Robert se retourna et il vit l'Audi qui filait comme un petit animal traqué et terrorisé par un insecte géant. Il percevait à présent le claquement des pales du rotor et

distinguaient l'éclat des casques des occupants de l'appareil, comme il voyait nettement son canon suivre chaque embardée de sa cible.

- Mercedes, c'est le prochain virage.. l'entrée de l'aire est sur votre droite immédiatement après un virage à droite. Il va falloir freiner sec !
- Compris, crampez-vous !

La grosse voiture allemande fit une embardée en s'engageant dans l'aire de stationnement dissimulée par une haie et s'arrêta à quelques centimètres d'un talus. Ils devinèrent plus qu'il ne virent l'Audi passer, avant d'entendre des détonations sourdes suivies d'un bruit de tôles broyées. Le Tigre ne lui avait laissé aucune chance et le canon de 30mm avait plus que déchiqueté la voiture et ses occupants, dont il ne restait que des débris d'où s'échappait une colonne de fumée.

- De Tiger 1 à Mercedes, la voie est libre, vous pouvez reprendre la route. J'envoie le service de nettoyage pour ramasser les morceaux. Conduisez prudemment et respectez le code de la route.
- De Mercedes. Merci à vous Tiger 1 et bon retour...si vous passez par Berlin, on vous paiera une bière...

Robert restait abasourdi.

- Un Tigre met 9 obus sur 10 dans une cible en mouvement à mille mètres, ils n'avaient pas une chance sur un million dit Dieter.
- Tu sais, moi et les probabilités...articula Robert...il ne doit pas en rester grand chose...paix à leurs âmes, si toutefois ils en avaient une, ce que j'ai du mal à croire...
- Tu as des scrupules ?
- Pas le moins du monde, je reste surpris du côté expéditif de la chose,c'est tout, mais vous au moins, vous annoncez la couleur. En France il aurait certainement fallu une autorisation en trois exemplaires et des heures de réunion avant d'ouvrir le feu...quoique les choses sont manifestement peut-être aussi en train d'évoluer chez nous, nous avons bel et bien abattu cet avion cette nuit.... Mais franchement, non, je n'ai aucune compassion ou pitié. Et en regardant El Kohmri il ajouta lugubrement, tu avais raison, tu vas mourir, mais *seul*.

Rebecca reprenait son souffle sans oser lever les mains du volant...elle avait trop peur que Dieter et Robert ne les vissent trembler.

Ils passèrent à l' Alex pour y déposer leur prisonnier, puis regagnèrent le central pour faire leur rapport, en espérant qu' El Kohmri mettrait à profit ce laps de temps pour réfléchir un peu, ce dont ils doutaient malgré tout.

Ils étaient attendus avec impatience, et tout le monde était déjà au courant de leur aventure . Quand ils passèrent la porte Heinrich regarda Rebecca d'un air interrogateur et désespéré. Elle lui fit un clin d'œil, un grand sourire et hocha la tête en signe d'assentiment. Les frasques de Rebecca étaient aussi légendaires que sa gentillesse mais tout le monde avait remarqué que depuis plus d'un an l'amitié indéfectible qu'elle nourrissait envers Heini avait bien plus qu'évolué...Le vieux

Franz, à qui rien de ce genre n'échappait, avait surpris leur bref échange. Il adorait Heinrich et Beckie, et cette dernière lui avait fait quelques confidences. Il se mit à taper dans ses mains, timidement d'abord puis de plus en plus fort quand il vit que tous les collègues présents dans la pièce faisaient de même.

Werner sourit et gratifia Heinrich d'une bourrade amicale...il s'était toujours montré courtois et respectueux envers ses subordonnés mais jamais familier...Dieter, et ses collègues n'auraient jamais imaginé que cela fut possible, il y a encore huit jours.

Bennigs' remarqua l'air surpris et amusé de ses collaborateurs.

- Je crois qu'en ce moment ce genre de choses fait du bien à tout le monde, dit-il en considérant Rebecca et Heinrich. Bien, je ne voudrais pas casser l'ambiance, mais nous avons du travail...un bref résumé de la situation...nous avons arrêté 27 islamistes et 14 néonazis...ces derniers prennent peur, et l'assassinat de Fischer les rend un peu plus loquaces, même s'ils n'ont en fait pas grand chose à dire...nous avons également abattu 5 terroristes lors de leur interpellation, et avec les 4 vôtres nous en sommes à 9...pas si mal pour un dimanche....

Dieter et Rebecca s'approchèrent de Werner.

- Nous retournons à l'Alex pour commencer l'interrogatoire, mais je crois que Robert a besoin de faire une pause de quelques heures. Pouvons nous le déposer chez moi en passant demanda Dieter ?
- Il n'en est pas question protesta Robert, ça ira...

Werner le fixa avec gravité...

- Très bien, mais vous restez avec moi. Dieter, Rebecca filez, mais avant Beckie, accordez vous quelques minutes avec Heini...Robert et moi viendrons voir El Kohmri en fin d'après-midi.
- Merci Wern...chef ! Robert voudrait prendre congé de Doris, avant de repartir ce soir. Elle est chez Erika, avec Elga...
- Oui, oui, nous ferons un détour répondit von Bennigsen, en essayant de ne pas perdre contenance.

Werner invita Robert à le rejoindre dans son bureau.

- Nous n'avons pas encore pris vraiment le temps de parler de votre mission Robert.
- C'est vrai Monsieur, mais au moins sommes nous convaincus de son utilité
- Robert, dans ce bureau et entre nous, appelez moi Werner, comme hier soir...oui, et j'avais déjà eu pas mal de contacts avec le BND¹ et la Chancelière Strobel à propos de la menace terroriste...mais je ne pensais pas qu'ils passeraient à l'acte si tôt et avec autant de violence.
- Je crois hélas qu'il faudra s'habituer à vivre avec cette épée de Damoclès, au moins jusqu'à ce que nous ayons pu neutraliser les foyers d'infection qui se trouvent en Syrie et en Irak , et même ensuite, il ne faudra jamais baisser la garde...si nous sommes arrivés à déjouer quelques attentats, cela ne doit pas nous rendre sûrs de nous pour autant. Mais des actions comme celles de Paris ou de Berlin sont si énormes qu'elles deviennent parfois prévisibles et évitables

1 Bundesnachrichtendienst ; service de renseignements allemand

quand on se montre vigilant et que l'on a un peu de chance, comme la nuit passée quand nous sommes arrivés à identifier et abattre cet avion. Ils finiront par le comprendre, et ils y renonceront, pour se livrer à des actes de harcèlement individuels, isolés, plus nombreux et trop souvent inévitables. Il faut impérativement renforcer les moyens de terrain, effectifs, matériel d'écoute et également avoir une cyber police pour épier les réseaux sociaux. Nous avons remporté quelques succès de cette manière et notre ministère de l'intérieur vous laissera accéder à tous nos dossiers. Les états devront être plus solidaires, et impitoyables. Pierre-Louis Brede m'a déjà assuré de la pleine et entière collaboration des Anglais, des Suédois..

Robert fut interrompu par la sonnerie du téléphone.

Werner jeta un coup d'œil sur l'écran de l'appareil

- Veuillez m'excuser, je dois répondre...Salut Monika, dit-il en décrochant le combiné.

Il lui montra la photo où il était avec Monika Strobel, l'inalamovible Chancelière et fit un bref résumé de la situation à son interlocutrice et bascula en modes mains-libres.

- Bonjour commissaire Steiner
- ...mes respects Madame la Chancelière, dit Robert d'une voix mal assurée.

Il entendit un petit rire bref..

- J'étais en ligne tout à l'heure avec mon ministre de l'intérieur et votre patron. Il vous salue d'ailleurs et s'inquiète pour vous, je lui ai donc promis qu'à l'avenir nous prendrons plus soin de vous. Il m'a aussi dit énormément de bien à votre propos et selon lui vous êtes l'homme de la situation. Donc, avec votre accord et l'aide de Dieter, c'est vous qui mettrez en place la structure franco-allemande et je l'espère bientôt européenne de lutte contre le terrorisme. Cela vous évitera en plus de jouer les cow-boys et de vous exposer inutilement...vous voyez certainement à quoi je fais allusion.
- Oui, monsieur von Bennigsen m'en a déjà fait la « remarque »...j'avoue que je suis un peu surpris et que je ne sais pas vraiment comment procéder.
- Je suis au contraire certaine que vous avez déjà une vision assez précise des moyens à mettre en œuvre...et puis une fois la structure en place, elle fonctionnera d'elle-même, vous n'aurez plus qu'à faire la synthèse des informations, ce que vous faisiez déjà en France. Je sais que vous pensez être avant tout un homme de terrain, et Brede est sûr, pour cette raison entre autres que vous vous acquitterez à la perfection de cette tâche d'analyste. En Allemagne vos interlocuteurs seront bien sûr Werner et Dieter mais aussi le ministre de l'intérieur, ses collaborateurs et en dernier recours moi-même.

Werner intervint pour tirer Robert de son embarras

- Oui, il faut dans un premier temps définir les besoins et les moyens correspondants. Et bien évidemment un endroit où tout centraliser. Je pense que Strasbourg serait le meilleur choix, même si aujourd'hui nous n'avons plus vraiment besoin de bureaux pour travailler, une fois la structure en place. Je pense au contraire que le télétravail est en l'occurrence plus efficace car plus rapide, et on ne perd pas de temps dans des déplacements inutiles. Et cela

permet de rester bien plus discrets.

- Oui, tu as raison Werner, même si une réunion de temps en temps reste toujours profitable...c'est un peu comme un dîner...cela permet de faire connaissance ...en tout cas, c'est l'avis d'Erika..dit la Chancelière un brin d'ironie dans la voix. Je regrette de ne pas avoir été parmi vous hier, je serais volontiers venue aussi, mais mon emploi du temps est plutôt compliqué avec tous ces....événements.....mais, la prochaine fois, c'est moi qui invite !
- Monika, nous devons partir sans trop tarder pour l'Alex, en passant chez Erika auparavant, Robert veut saluer son amie avant qu'elle ne retourne en France...il n'est pas vraiment au courant de ton rôle dans ce voyage, mais je suis certain qu'il te remercie du fond du cœur.
- C'était avec plaisir, et nos pilotes adorent voler avec leurs « Global 5000¹ »...

Robert était rouge de confusion et balbutia quelques mots inintelligibles..

- Robert te remercie Monika...pouvons-nous filer ?
- Allez-y et n'oubliez pas que je vous couvre en toutes circonstances.
- J'en suis sûr, merci. A bientôt Monika.

Werner sourit à Robert...

- Vous voilà intronisé...Monika est toujours comme ça, un peu comme ma sœur: elle à toujours raison et on ne discute pas avec elle.
- Vous la connaissez bien ?
- Bien ? On peut le dire comme cela. Elle a été la baby-sitter d'Erika quand nous vivions à Berlin-Est et je crois qu'elle aimait bien le côté contestataire de nos parents, qu'elle venait voir régulièrement. Elle était orpheline, mais l'état allemand finançait ses études et elle se faisait de l'argent de poche en gardant des enfants. Peu de gens le savent mais elle est titulaire d'un doctorat en ingénierie aéronautique. On a voulu l'envoyer à Baïkonour², en URSS, pour travailler sur les ICBM³ soviétiques, et cela a fini de la décider à fuir l'Est avec nous ; elle rêvait de voyages interplanétaires, pas d'armes de guerre . A notre arrivée à Berlin Ouest, mon oncle l'a embauchée dans son usine où très vite elle a gravi les échelons...puis elle a rencontré son mari, un membre du cabinet de Helmut Kohl...et ce fut le début d'une carrière politique fulgurante. Mais elle est resté telle que nous l'avons connue à Berlin-Est, idéaliste, combattante. C'est une des femmes les plus puissantes de la planète, mais aussi une des plus modestes.
- J'en ai l'impression... mais je ne l'ai même pas remerciée moi-même...
- Ne vous en faites pas pour cela, Monika comprend ce genre de choses...par contre elle ne manquera certainement pas de vous taquiner gentiment à propos de votre gaucherie... cela lui donnera un angle d'attaque pour vous aborder, car elle aussi est d'une grande timidité, en dépit des apparences.

Ils quittèrent le central avec une voiture de service...Werner eut un bref regard pour

1 Jet d'affaires de marque Bombardier, utilisé par la Luftwaffe pour des vols de liaison

2 Centre spatial de l'ex Union Soviétique

3 Inter Continental Ballistic Missile : missile intercontinental vecteur de l'arme nucléaire

son coupé, sagement garé dans un box séparé . Ce box était d'ailleurs le seul privilège qu'il s'était accordé lorsqu'il avait été nommé chef de la police. Il repensa à Elga, qui avait pris place dans sa voiture quelques heures auparavant...il avait envie de la prendre dans ses bras...

- Robert, puis-je vous poser une question un peu personnelle ?
- Si je peux vous répondre, bien sûr.
- Vous connaissez bien Elga...voulez-vous m'en parler un peu ?

Robert sourit intérieurement. Pour que Werner se dévoile et l'interroge ainsi, il devait vraiment être sur des charbons ardents et avait envie d'être rassuré.

- Dire que je la connais bien est peut-être exagéré, mais c'est assurément quelqu'un de très bien...elle souffre juste d'être trop belle, ce qui provoque beaucoup de convoitises disons superficielles pour utiliser un terme élégant...elle a dit à Doris qu'elle rêvait de retrouver la stabilité affective qu'elle avait connu avec son ex-mari, et elle n'a vraiment rien d'une aventurière. Elle est également très perspicace et capable de cerner une personnalité en très peu de temps. Pourquoi cette question, si je puis me permettre ? répondit Robert en essayant de cacher son sourire,
- Je vais être franc ; elle me plaît beaucoup et elle m'a, je crois, donné à comprendre que c'était réciproque, mais d'une part je me demande si je suis à même de lui offrir ce qu'elle recherche, et d'autre part j'ai perdu l'habitude, si tant est que je l'ai eue un jour de séduire les femmes. Et surtout une femme comme Elga...vous...croyez que c'est possible ?

Robert regarda Werner, l'air étonné.

- Vous plaisantez ? Elle ne vous a pas quitté des yeux toute la soirée, et bien qu'elle ne soit pas un parangon d'exubérance, je l'ai connue plus loquace. Même si Erika et Rebecca avaient un peu préparé le terrain, ce dont je ne suis pas persuadé. Et si c'est effectivement le cas, je crois que ce n'était pas nécessaire. Au moins elles auront vu juste, je vous trouve merveilleusement bien assortis. Ce n'est bien sûr que mon point de vue, mais Rebecca est de mon avis et vous imagine déjà tous les deux comme témoins à son mariage...

Cela fit sourire Werner...

- Cette chère Beckie...je n'arrivais pas à l'imaginer sage et casée...mais Heini est un bon garçon et je sais qu'ils seront heureux tous les deux...Eva traitait sa petite sœur un peu comme s'il s'agissait de sa fille, et je sais qu'elle serait heureuse de la savoir mariée à Heinrich. Quant à moi...

Un silence embarrassé mit fin à la conversation. Quand ils arrivèrent à la maison des Krieger, Werner avait du mal à dissimuler son trouble. Il s'accentua quand Elga et Doris parurent sur le seuil.

Doris s'approcha de Robert, et le serra contre elle...ni elle ni Robert n'étaient des adeptes d'effusions publiques, même si Elga leur avait dit que dès la première fois

qu'elle les avait vus, elle avait trouvé les regards qu'ils échangeaient aussi évocateurs qu'un lit défait, alors qu'eux mêmes n'avaient pas même encore osé envisager quoi que ce soit.

Il sembla à Werner qu' Elga descendit l'escalier sans toucher le sol. Elle avait choisi sa robe avec soin, dans le secret espoir de le rencontrer. Celui-ci restait interdit et n'osait faire le moindre geste. Elga lui sourit et le prit par la main.

- Venez Werner, accordez-moi s'il vous plaît quelques minutes de votre temps que je sais précieux, lui dit-elle.

Von Bennigsen porta sa main à ses lèvres et Elga se rapprocha de lui.

- Nous nous retrouvons finalement plus tôt que prévu parvint-il à articuler.. Vous êtes ravissante...
- Merci,...je voulais être aussi belle que possible, juste au cas où, répondit-elle avec une franchise désarmante.
- C'est réussi...Comment va votre frère ?
- Il récupère de son hémorragie même s'il est encore faible, mais il reste sous le choc de la perte de son...ami.
- Oui, la mort de Max me touche aussi, répondit Werner...il était bien connu chez nous, c'était un personnage. Je ne saurai dire combien de jeunes égarés il a aidé, soutenu et remis dans le droit chemin...son association est vraiment une œuvre d'utilité publique...bien souvent nous faisons appel à lui, afin qu'il prenne en charge, les pauvres gosses que nos patrouilles ramassaient. Il était le grand frère de tout le monde, une sorte d' assistante sociale...
- Vous le connaissiez donc bien ?
- Oui, et il m'a aidé aussi à surmonter...le décès de mon épouse...il passait me voir souvent et a été d'un grand réconfort...je crois que je lui dois vraiment beaucoup et je ne sais pas ce que je serais devenu sans son aide...mais je ne veux pas vous embêter avec mon passé, dont je dois porter seul le fardeau.
- Vous ne m'embêtez pas Werner...tant pis si j'outrepasse mes droits en vous disant cela mais votre passé fait partie de vous, vous ne devez le renier pour personne, il vous a construit tel que vous êtes...et...je crois que j'ai vraiment très envie de mieux vous connaître

Werner restait sans voix...Elga lui sourit.

- Vous savez Werner, dans les situations extrêmes les choses se précipitent..
- C'est vrai...Mais vous habitez à Göteborg et moi à Berlin.

Il se rendit compte qu'il avait dit ceci à haute et intelligible voix, sans vraiment en avoir conscience. Mais cet éloignement lui semblait être un véritable obstacle. Il était forcé de dévoiler à Elga son attirance pour elle, avant qu'elle ne reparte pour la Suède et ne sache comment s'y prendre.

- Est-ce une façon de me dire que je ne vous plais pas ?
- Vous n'y êtes pas du tout, Elga se força-t-il à sourire...quand tout ceci sera apaisé, je crois que je n'aurai qu'une envie, c'est passer le plus de temps possible avec vous.
- Nous trouverons bien une solution...je n'ai plus vraiment besoin de travailler et il est temps que je laisse mes enfants vivre leur vie. A ce propos, je serai grand-mère un peu avant Noël, j'espère que cela ne vous rebute pas ?

Werner se mit à rire...

- Ce sont des choses qui arrivent à nos âges non ?

Ils entrèrent tous Pendant un instant le drame de l'avant veille et les événements des heures précédentes furent oubliés...un moment d'accalmie dans cette tempête de violence et de folie....la tristesse mais aussi la volonté ce ne pas céder à la peur les avait rapprochés plus sûrement que des années de camaraderie...

Puis il fallut prendre congé, la voiture qui devait conduire Doris à l'aéroport était annoncée. Elle dit crânement au revoir à tout le monde, mais ne pouvait cacher son désarroi d'avoir à partir et à nouveau la peur l'envahit. Erika s'en aperçut et fit jurer à Werner d'interdire à Robert de prendre de risques inconsidérés...ceci amusa Werner...comment pourrait-il ne pas aimer sa sœur, qui voyait tout, prenait soin de tous ? Il sourit et répondit :

- Ce n'est plus moi que cela regarde...notre Chancelière et son Ministre lui ont confié la responsabilité de mettre en place la cellule antiterroriste franco-allemande et si possible européenne...tout bien pesé, il doit même avoir le droit de me donner des ordres...mais, cela il n'y a pas encore pensé, alors chut !

Robert rougit à nouveau...il était fier d'avoir été désigné pour ce travail, mais aussi contrarié de s'être laissé si facilement manipuler par la Chancelière Strobel...il ne refusait jamais une mission, mais celle-ci lui semblait aussi importante qu'insurmontable.

On se promet de se retrouver le plus tôt possible, et tous savaient qu'ils tiendraient parole.

Robert, restait silencieux pendant le trajet qui les conduisait vers l'Alex. Werner rompit le silence en disant

- Ne soyez pas inquiet, Robert, vous vous acquitterez très bien de votre tâche.
- Pour l'instant j'essaie de ne pas trop y penser...que savons-nous de la fratrie El Kohmri ?
- Beaucoup et peu à la fois....Kader est le plus jeune, Selim, celui que vous avez ramené aurait fait un séjour en Syrie, mais nous n'avons pas de preuves véritables. Et jusqu'à avant hier il nous était encore « impossible » de faire des arrestations « arbitraires »...nous traînons encore notre maudit passé comme un boulet et nous aurions eu toutes les associations allemandes des Droits de

l'Homme contre nous....Monika était folle de rage quand nous évoquions cette question...au moins aurons-nous les coudées franches maintenant...

Ce que vous allez voir risquera peut-être de vous choquer, mais je n'ai pas envie de perdre mon temps...

- A ce propos, en France pour les suspects identifiés comme dangereux, nous faisons les interrogatoires masqués...pour éviter les représailles toujours possibles.
- Oui, j'ai entendu parler des attaques de représailles envers vos collègues. Ne vous en faites pas, nous pourrons l'interroger à visage découvert. Qu'il parle ou non son sort est scellé. Il servira d'exemple à ses acolytes qui savent que nous le détenons, puisqu'ils vous ont poursuivi en rentrant de Francfort sur Oder. Peut-être que cela les fera réfléchir un peu, s'il en ont la faculté...et ensuite nous resterons dans l'ombre...c'est aussi pour cette raison que nous vous recommanderons de travailler depuis chez vous et d'éviter de trop nombreuses réunions susceptibles d'attirer l'attention. Tous les échanges se feront par des moyens de communication ultra sécurisés.

Robert, déjà ébranlé par la froide détermination dont faisait preuve Werner, ne put s'empêcher de frissonner en parcourant une fois de plus les couloirs souterrains de l'Alex...ils lui semblaient hantés par les bacchantes effrénées des dignitaires du IIIème Reich, les cris de souffrance des détenus ou les coups de feu des « libérateurs » russes.

Et maintenant, cela allait recommencer, pour une cause qu'il jugeait néanmoins juste..mais à nouveau il sentit la lassitude l'envahir

Ils trouvèrent Rebecca et Dieter en train de boire un café. Ils avaient l'air épuisés et désabusés.

- Il n'y a rien à en tirer....dit Rebecca. Il est loin d'être stupide, néanmoins il ne jure que par son dieu et son interprétation perverse du Coran...désespérant...
- Ne t'en fais pas, nous prenons le relais...et si la « persuasion » reste inefficace, il y a d'autres moyens de le faire craquer...vous ne l'avez pas trop abîmé ?
- A part les traces des coups de ce matin, il est plutôt intact...il faut reconnaître que Robert a un sacré punch quand il est colère et que l'on manque de respect à une dame !

Werner et Robert pénétrèrent dans la pièce. Selim El Kohmri était attaché sur une chaise, les mains dans le dos. Ils prirent place derrière un bureau sur lequel était posé un ordinateur portable.

Sans même dire un mot, ou jeter le moindre regard au prisonnier, ils se mirent à regarder une chaîne d'information en continu pendant un bon moment, en parlant à voix basse. El Kohmri ne disait rien et fuyait les regards que lui jetaient de temps en temps ses geôliers

Werner décrocha la téléphone et dit :

- C'est bon, vous pouvez commencer le traitement, nous reviendrons dans une heure. Robert, nous allons faire un tour en attendant que cette crapule soit conditionnée ?
- Oui, faisons cela répondit Robert sans trop savoir de quoi il s'agissait.

Ils croisèrent trois « infirmiers », l'un deux poussait un chariot avec des flacons et des seringues.

Werner expliqua à Robert qu'ils allaient lui injecter une variante de sérum de vérité mis au point par la STASI, un mélange de penthotal¹, de GHB² et d'alcool...cela mettrait le détenu KO pendant environ une heure puis il recommencerait à parler, tout en tenant des propos incohérents au début puis de plus en plus clairs, avant de retrouver complètement ses esprits. Ils auraient donc à faire le tri dans les informations et éventuellement à faire usage de toutes les méthodes « coercitives » qu' ils jugeraient utile de mettre en œuvre.

Werner semblait cependant nerveux, une nervosité qui n'était pas uniquement liée à l'interrogatoire à venir. Robert savait quelle était, ou plutôt qui, était la cause de son tourment.

- Werner, je me sens bien plus proche de vous tous ici que de bien de mes collègues français, au bout de ces quelques heures que nous avons partagées...circonstances, état d'esprit, je ne saurai dire ce qui a pu créer en si peu de temps un lien si fort. Alors, même si cela ne me regarde pas, j'ai envie de vous dire ceci : Elga a surgi dans votre vie, pas au meilleur moment certes, mais elle est là. Vous nourrissez deux formes de culpabilités...la première est que vous jugez penser trop à elle, alors que vous ne devriez penser qu'à votre travail..
- C'est vrai, mais je....

Robert leva la main et reprit

- La deuxième est que vous vous sentez coupable d'éprouver une attirance pour une autre femme que la vôtre....vous l'aimez encore, et c'est normal, mais cela ne doit pas vous empêcher de poursuivre votre vie... si vous pensez, ou croyez, si vous préférez, que vous pourriez être heureux avec Elga, ne laissez pas passer cette opportunité. Je vais à présent vous raconter une histoire hélas tristement vraie...il y a une quinzaine d'années, un inspecteur de police à rejoint notre équipe. Elle était alsacienne, comme moi et c'est peut-être pour cette raison que nous avons été réunis au sein de la même équipe...

Robert reprit son souffle et ses yeux se mirent à briller.

- Et il est vrai que nous étions vraiment heureux de travailler ensemble....et cette situation durait depuis quelques mois, mais bon, une collègue restait une collègue...néanmoins, un matin elle m'a demandé si je voulais dîner et passer la

¹ Barbiturique appelé « sérum de vérité » ralentissant le fonctionnement du cerveau et rendant difficile l'élaboration d'un mensonge

² Drogue qui permet la soumission chimique

soirée avec elle...je dois vous dire que j'ai passé la matinée sur un nuage et il me tardait de la retrouver en dehors du boulot pour la première fois en...sept mois et trois semaines...

- Je fais aussi ce genre de décompte...
- En milieu d'après midi, nous avons été appelés en intervention sur un cambriolage Faubourg Saint-Honoré...nous sommes partis avec une Peugeot à bout de souffle. Elle conduisait, vite et bien, dans les rues de Paris, sirènes et gyrophares allumés...et nous avons été percutés par une voiture blindée de l'ambassade américaine, dont le chauffeur ivre avait grillé un feu rouge...quand j'ai repris mes esprits, j'ai vu ma partenaire allongée sur un brancard pendant qu'un infirmier me prodiguait les premiers soins...le médecin du SAMU est venu vers nous et a dit à l'infirmier qu'elle voulait me parler et que cela ne pouvait pas attendre...elle était allongée et malgré la morphine, elle transpirait de douleur...je n'oublierai jamais ce moment et j'y ai repensé longtemps pendant mes insomnies. Il me semble que je l'entends encore me dire :
- Robert, c'est toujours bon pour le dîner ce soir ?
- Bien sûr, où veux-tu aller ?...
- Fais moi la surprise...tu passes me prendre à 19h30 ?
- Compte sur moi.
- Mais embrasse moi maintenant, je n'ai pas envie d'attendre jusqu'à ce soir...

Robert, la voix brisée, poursuit son récit...

- J'ai vu ses yeux sourire et ce fut notre premier et seul baiser...les infirmiers soulevèrent le brancard et la mirent dans l'ambulance...elle s'est redressée et m'a fait un signe de la main...j'ai également vu ses lèvres bouger et je ne saurai jamais ce qu'elle m'a dit... peut-être simplement « à tout à l'heure », ou « je t'aime » ou autre chose...elle est morte avant d'arriver à l'hôpital.
- Je suis désolé...
- Werner, écoutez moi jusqu'au bout s'il vous plaît...j'ai fait une grave dépression après cela et j'ai mis des semaines pour simplement ressortir de chez moi...deux amis, Seghaier et Naïma, les seules personnes que j'acceptais de voir se sont occupés de moi, sans poser de questions, jusqu'à ce que je retrouve un semblant d'équilibre. Mais chaque année, je vais nettoyer et fleurir la tombe où elle repose. Voilà...vous êtes la deuxième personne à qui je raconte cette histoire, depuis bien longtemps...la première fut Doris, quand j'ai compris quelle pourrait être sa place dans ma vie...il me semblait qu'elle devait savoir. La dernière fois que nous sommes allés à Paris, elle m'a accompagné au cimetière. Doris elle même m'a dit que je ne devais pas, que je n'avais pas le droit d'oublier...je sais qu' Elga fera de même pour vous...alors de grâce, faites taire vos scrupules...Elga sait très bien que vous avez aimé une autre femme et que d'une certaine manière vous l'aimerez toujours...mais dites vous bien que

ce n'est pas une raison pour ne pas l'aimer elle aussi...et maintenant laissez moi seul, juste un instant....

Werner resta interdit un moment, puis rattrapa Robert qui s'éloignait dans le couloir et le retint par l'épaule avec douceur et dit :

- Merci, Robert...je n'oublierai jamais. Vous êtes un véritable ami.
- Nous vivons tous avec des fantômes, Werner. On ne peut pas refaire sa vie, il faut la continuer, comme on peut...bon, nous y allons ?

El Kohmri était allongé à même le sol et seules ses paupières étaient animées de mouvements convulsifs. Un interprète les rejoignit dans la « salle d'interrogatoire ».

- Il est encore inconscient ,mais il ne va pas tarder à se réveiller. Il sera confus puis de plus en plus cohérent, avant de redevenir lui même...nous devons profiter du moment opportun pour en tirer le maximum de renseignements. S'il se braque, Mahmoud nous aidera à lui tirer les vers du nez, en l'interrogeant en arabe. Il se sentira plus en confiance.
- Vous avez pensé à tout...
- Je crois que si nous avons pensé à tout, nous ne serions pas ici répondit aigrement Werner...

Un gémissement d' El Kohmri interrompit leur conversation. Il s'appuya sur ses coudes et les regarda. Son gémissement se transforma en un rire hystérique et dément. Werner s'approcha de lui et lui tendit une bouteille d'eau. El Kohmri but avidement et sembla retrouver son calme. Il regarda autour de lui et demanda où il se trouvait.

- Vous ne me reconnaissez pas Selim ? Je suis Bernd Fischer..
- Tu es...mort...je t' ai tué articula Selim
- C'est parce que vous aussi, vous-êtes mort, Selim...vous ne vous rappelez donc de rien ?
- Je ne suis pas...mort...
- Bien sûr que si...C'est Abdelbari qui vous a tué...il a eu peur et vous a vendu à la police ; il vous a attiré dans une embuscade, mais vous avez eu trois flics avant que Youssouf ne vous tire une balle dans le dos.
- Ce lâche, ce fils de pute....l' Imam m'avait prévenu pourtant...il m'avait dit que c'était un lâche...
- L' Imam Taïbouni?
- Ce chien ? Il fornique avec les rabbins et des curés, maudit soit-il et je l'étranglerais de mes mains ! Non l' Imam El Fassifhiri...il était avec moi à Raqqa et m'a même présenté au mollah Laraki...
- Désolé, je ne le connais pas...répondit Werner, en essayant de masquer son

excitation

- Personne ne le connaît. Et pourtant c'est lui qui dirige tout...
- Ah ? Vous pouvez m'en dire un peu plus ?

El Kohmri commença, alors à dérouler méthodiquement ce qu'il savait de l'organigramme du groupe dont il faisait partie, sans omettre les noms des grandes sociétés ou des états qui pour protéger leurs intérêts dans les territoires occupés pactisaient avec l'organisation terroriste.

Tout ceci confirmait ce qu'avait pressenti von Bennigsen...Leur prisonnier n'était pas du menu fretin...

El Kohmri, soudain eut un mouvement de recul et se cacha le visage dans ses mains.

- Vous m'avez drogué et trompé et à cause de vous j'ai trahi mes frères...ils vont me tuer !
- Je ne les laisserai pas faire, je vous le garantis. Je vous jure qu'ils ne vous tueront pas reprit Werner, calmement.
- Vous ne valez pas plus que vos promesses. Je ne vous dirai rien de plus... je suis mort...il me tueront dès que je serai sorti, ou en prison...je n'ai jamais eu peur de mourir mais maintenant je mourrai comme un traître...ils me tueront quoique vous fassiez.
- Votre manque de confiance en nous me consterne, dit froidement Bennigsen...

Il dégaina son arme et lui mit une balle dans la tête...il fixa le cadavre et dit :

- Vous voyez ? Je vous avais juré qu'ils ne vous tueraient pas...

Il regarda Robert, qui soutenait son regard...

- Pas de problème Werner...je crois que vous auriez pu demander à Dieter ou à Rebecca de faire la même chose...quant à moi, vous m'avez juste pris de vitesse. Bon...et maintenant ?
- Et maintenant, c'est vous le boss Robert...
- Bien...nous allons essayer de tirer le maximum de tout ça, mais il faudra de l'aide pour tout exploiter au plus vite. Il faut des moyens militaires de surveillance, drones ou satellites pour essayer de retrouver les lieux de vie et les camps où ils se sont installés. Nous devons également convaincre, si possible de faire intervenir nos forces spéciales respectives sur site, ou utiliser des moyen aériens. Pensez-vous qu'il est possible de convaincre la Chancelière ?
- Elle est d'ores et déjà convaincue, mais elle n'a pas les mains-libres...il faudra faire ces « opérations » dans la plus grande discrétion, mais nous avons ce qu'il faut pour cela. Karl fait...faisait partie d'une section spéciale des SEK rompue à ce genre d'exercice. Mais je pense que vous autres êtes aussi pourvus ?

- Oui, assurément, nous avons le personnel mais les moyens matériels restent assez limités...et pour ce qui est d'avoir l'autorisation de mener ce genre d'actions...ce ne sera pas très simple...Pierre-Louis Brede nous soutiendra à cent pour cent, mais il va falloir convaincre notre Président..
- Monika peut se mettre de la partie également, et nous pourrions même mettre en commun nos moyens...cela me plairait même assez à vrai dire...oui, voilà qui serait nouveau ; Français et Allemands combattant dans le même camp...

CHAPITRE DIX

Robert travaillait sous le regard attentif de Clemenceau. Il étaient tous deux installés au salon, Robert pianotait sur son ordinateur, Clemenceau avait posé sa tête sur l'avant bras de son maître. Il semblait fasciné par les allées et venues des doigts de Robert sur le clavier.

Le ciel s'obscurcissait et c'était une belle journée de cette fin d'automne qui s'achevait doucement.

Les événements survenus à Berlin il y avait maintenant quatre mois lui paraissaient à la fois proches et lointains...lointains parce qu'ils avaient, avec Dieter et d'autres collègues de différents pays d'Europe énormément travaillé. Ils étaient arrivés, en unissant leurs forces et par un long et fastidieux travail d'analyse, de recherche de recoupements et d'investigations sur le terrain à démanteler des groupes terroristes et limiter le nombre et la gravité des attentats. Ils restaient néanmoins souvent désarmés devant des attaques isolées et imprévisibles -les fameux « loups solitaires »- expression que Robert, qui était un écologiste sans vraiment en avoir conscience, détestait parce qu'il aimait les loups, et aussi parce qu'elle ne voulait pas dire grand chose en l'occurrence.

Jamais il ne pourrait oublier l'intensité des ces heures à la fois sombres et heureuses. Il avait tissé des liens d'amitié indéfectibles avec ses collègues allemands, ses frères d'armes et partagé des moments terribles et magnifiques avec eux. Erika avait raison, il fallait combattre l'adversité de toutes les manières et faire la fête, profiter de moments de bonheur permettait de ne pas perdre pied.

Il soupira en repensant à tout cela...Werner, Elga...et Beckie et Heinrich..Dieter en qui il avait trouvé le frère que la vie ne lui avait pas donné...et Erika...Erika, la pierre angulaire de leur petit groupe à l'écoute de tout et de tous, veillant au bonheur de chacun...il ne pourrait jamais oublier cette incroyable soirée chez les Krieger, où tout le monde s'efforçait d'être gai pour ne pas pleurer ...Le chant funèbre de la Wehrmacht, « Ich hatte einen Kameraden¹ » que Rebecca interpréta si merveilleusement à la trompette et qu'ils reprirent tous en chœur lors des obsèques de

¹ Traduction ; « j'avais un camarade »

Karl résonnait encore lugubrement à ses oreilles et ses yeux se brouillaient quand il revoyait Liselotte anéantie de chagrin soutenue par Erika et Dieter.

Pierre-Louis lui avait avoué qu'il l'avait trouvé changé après son « séjour » en Allemagne ; il lui semblait plus serein et plus fort. Brede avait, presque à contrecœur, accepté la nouvelle affectation de Robert, car il aurait préféré garder son « conseiller » à sa seule et entière disposition. En même temps, ils avaient tous deux compris qu'à présent qu'il n'y avait plus ce lien hiérarchique entre eux, ils étaient devenus de véritables amis. Mais avant tout Pierre-Louis était fier de « son » flic.

Et maintenant, Robert attendait avec impatience les fêtes de fin d'année...ils devaient tous se retrouver, invités par la Chancelière Strobel pour passer quelques jours ensemble.

La porte s'ouvrit et Doris passa sa main dans les cheveux de Robert. Il attira son visage vers le sien pour poser un baiser sur ses lèvres. Clemenceau se tourna vers elle et lui présentant son ventre pour quémander une caresse qui le combla d'aise.

- Avez-vous passé une bonne journée, les inséparables demanda-t-elle joyeusement ?

Et il est vrai qu'elle avait rarement vu un tel attachement d'un chat pour un humain. Peut-être avait-il compris qu'il devait à Robert d'être en vie. Quant à Robert, il était quasiment dépendant de Clem. Quant il était en voyage, il l'appelait matin et soir, sans doute parce qu'elle lui manquait mais elle subodorait que c'était aussi pour avoir des nouvelles de son chat. Mais après tout, c'est grâce à lui qu'ils s'étaient rencontrés.

Pour Doris également, l'année écoulée était inoubliable...grâce à Robert elle avait enfin tordu le cou à ses vieux démons. Il lui avait donné confiance en elle et elle s'était merveilleusement épanouie. Enfin, elle existait vraiment et comptait pour quelqu'un. Elle se sentait bien dans sa peau et avait rencontré des gens qu'elle trouvait simplement exceptionnels. Ils l'avaient acceptée comme l'une des leurs ce qui l'avait aidée à s'accepter elle même. Elle savait que bientôt elle aurait une nouvelle fois à affronter son passé mais elle était désormais prête.

Noël approchait et pour la première fois et depuis très longtemps elle se laissait gagner par l'ambiance particulière de cette époque de l'année. Les paquets cadeaux s'accumulaient, ils commençaient à avoir beaucoup d'amis...

Robert aimait cette vie avec Doris, Doris aimait cette vie avec Robert. Même si ce dernier était encore trop souvent confronté à l'indicible horreur d'attentats aveugles, il avait appris à faire la part des choses entre son travail et sa vie personnelle. Ce n'était pas faire preuve de cynisme mais cette indifférence feinte lui permettait de faire bonne figure et de mener une vie normale. Doris avait pris la mesure de ses doutes, inquiétudes et désespérances et faisait de son mieux pour le soutenir.

Il ferma son ordinateur et rejoignit Doris au salon. Elle rougit car elle tenait à la main une boîte qu'elle s'empressa de cacher derrière son dos. Robert lui sourit et ressortit de la pièce.

- Cache cette boîte tout de suite, ne me tente pas s'il te plaît...
- Comment sais-tu que c'est pour toi ?
- Élémentaire ma chère Doris, si c'était un cadeau pour quelqu'un d'autre tu te serais empressée de me le montrer en arrivant.
- J'oublie parfois que tu es flic ! dit elle en riant...Quelle perspicacité ! Tu peux revenir, ma boîte est en sécurité, je l'ai rangée en hauteur pour être sûre que tu ne puisses pas l'attraper, vu ta petite taille..
- Pff...pour 2 centimètres, la belle affaire...
- Oh il n'y pas que ça...répondit-elle en se passant les mains sur les hanches...
- Je vois...je ne sais pas s'il est bon que tu continues à fréquenter Rebecca...bon, je te sers à boire ? Whisky, bière, vin ?
- Comme tu nous a fait de la choucroute, ma *petite* fée du logis, je crois que la Meteor de Noël s'impose d'elle même.

Ils passèrent une soirée paisible et heureuse, en écoutant de la musique avec Clem qui passait de l'un à l'autre sans discontinuer, avant de s'endormir sur « son » fauteuil...une soirée « Petite Maison dans la Prairie », pour reprendre l'expression gentiment ironique et envieuse de Fouad qui, accompagné de Sarah, avait passé quelques jours avec eux. Il n'aurait jamais pu imaginer son « oncle » mener cette vie, s'il ne l'avait vu de ses yeux.

Le lendemain, Robert s'était levé de bonne heure, pour préparer une visioconférence prévue à dix heures du matin ; les forces spéciales étaient arrivées à « extraire » l'imam El Fassifhiri de sa cachette en Syrie et il était incarcéré à l'Alex depuis 3 semaines. Werner et Dieter lui avaient envoyé une synthèse des informations qu'ils étaient arrivés à lui arracher -il était heureux et redevable à ses amis de ne pas avoir à participer à ce genre d'interrogatoire - . La moisson était bonne est les mises en garde à vue nombreuses, dans plusieurs pays certaines se soldaient par des disparitions pures et simples....

L'entretien terminé, il donna congé à tous et resta encore un moment, comme toujours, seul avec Werner et Dieter.

- Quoi de neuf à Berlin ?
- Rien de spécial, s'empressa de répondre Dieter...ou plutôt si...un vrai scoop...Werner prend quinze jours de vacances, c'est proprement scandaleux !
- Ah oui ? Pour partir vers des îles lointaines inondées de soleil je suppose ironisa gentiment Robert.
- Tout juste...il paraît qu'il va faire 35°C à l'ombre cette année en décembre du côté de Göteborg...
- Vous êtes des...idiots, se défendit Werner en rougissant..

Ils échangèrent encore quelques nouvelles, Rebecca et Heinrich allaient se marier au

printemps, Erika était clouée au lit par une mauvaise grippe...mais tout allait bien d'une certaine manière et la vie avait malgré tout repris ses droits....Liselotte surmontait tant bien que mal son deuil avec l'aide des Krieger, Natascha et Michael étaient devenus plus graves et matures, et avaient créé une association pour les enfants des victimes des attentats. Olaf, renfermé et taciturne depuis les attentats, semblait être un peu plus ouvert ces derniers jours et parlait d'un nouveau projet secret « qui devait faire du bruit »...et Elga était impatiente de retrouver Werner

Ils se quittèrent peu avant midi. Doris ne rentrait pas aujourd'hui, elle avait avec son associé mis en place un roulement et ils assuraient alternativement des permanences entre 12 et 14h. Et celui qui était de permanence quittait en général la clinique avant 18heures, si le carnet de rendez-vous le permettait et qu'il n'y avait pas de cas de force majeure.

Robert déjeuna rapidement et s'autorisa une promenade digestive avant de retourner à ses dossiers...cela aussi était nouveau, tout comme les quelques mots échangés avec les voisins, qui appréciaient ce couple récemment installé...

Le temps était beau et l'air vif, Robert aurait donné n'importe quoi en échange d'un cornet de marrons chauds. Il se décida malgré tout à rentrer, pour reprendre son travail ; il devait à présent rédiger un rapport qui serait ensuite diffusé dans les services de police et de renseignements des différents pays membres de son organisation.

Il avait fini de se relire et peaufinait la mise en forme de son texte, quand il entendit la sonnette. Le jour vacillait et à travers les deux fenestrons de la moitié supérieure de la porte il reconnut la silhouette de Doris qui se découpait sur le contre-jour du soleil couchant. Il ne se souvenait pas d'avoir verrouillé l'entrée à son retour en allant ouvrir

Il se retrouva nez à nez avec une femme, mais ce n'était pas Doris....même si la ressemblance était troublante.

- Bonjour, êtes vous Robert Steiner ?
- Oui, quelque chose comme ça en effet, bonjour à vous aussi, balbutia-t-il sans penser à masquer son trouble...et vous êtes ??
- Je suis Chloé...Chloé, la fille de votre...enfin de Doris...
- La...fille de...Doris...oui

Comme Robert restait coi, elle reprit timidement

- Je m'excuse de vous avoir importuné, je vais repartir...ne dites pas à ma mère que vous m'avez vue.
- Oui, plutôt non, restez ici s'il vous plaît...et entrez, vous allez prendre froid à grelotter ainsi sur le perron.
- Je ne grelotte pas, je tremble répondit-elle, et elle semblait vraiment prête à s'effondrer.

- Vous êtes la bienvenue ici, venez, je vais vous préparer un thé ou un café et je vais appeler Doris .

Doris finissait de ranger et nettoyer un bloc opératoire quand sa secrétaire lui annonça que Robert avait appelé pour lui demander de rentrer dès que possible.

Son sang ne fit qu'un tour et elle prit un kit d'urgence...il était certainement arrivé quelque chose à Clemenceau !

Robert l'attendait derrière la porte et la prit dans ses bras pour l'empêcher d'aller plus loin.

- Où est Clem' ?
- Ne t'en fais pas pour lui, il est entre de bonnes mains ; il est au salon en train de faire connaissance avec *ta fille*...et je crois que cela se passe plutôt bien.

Doris restait silencieuse...ainsi, il savait...elle avait promis à Elga de le lui annoncer et de décider avec lui ce qu'elle devait faire. Elle n'avait pas vu sa fille depuis qu'elle avait quatre ans et maintenant Robert l'avait devancée et pris contact avec elle ? D'une certaine manière elle était soulagée mais triste de savoir que Robert avait fouillé dans son passé sans son autorisation.

- Pourquoi as-tu fait cela sans m'en parler ?
- Je n'ai rien fait du tout, je te le jure. Elle a sonné à notre porte il y a moins d'une heure, c'est tout. Elle te ressemble tellement que j'ai cru tout d'abord que c'était toi ! Calme toi maintenant, tout va bien !

Les deux femmes s'observèrent sans mot dire. Chloé s'approcha la première et prit les mains de Doris dans les siennes. Robert retenait son souffle en regardant leurs yeux se remplir de larmes.

Doris dit doucement

- Me pardonneras-tu un jour de t'avoir abandonnée ?
- Il n'y a rien à pardonner...j'ai eu une enfance heureuse et j'ai fait ma vie. Mes parents adoptifs sont des gens formidables. Quant ils ont commencé à me parler de vous, il y a quelques années, c'était toujours avec la plus grande indulgence. C'est moi qui ai refusé de vous rencontrer plus tôt...
- C'est aussi bien je crois, et tu as eu raison. Je me suis toujours interdit de prendre contact avec toi parce qu' il me semble que je n'aurais été rien d'autre qu'une gêne dans ta vie d'adolescente et de femme par la suite...parce que je sais tout de ta vie...ta mère, oui ta mère car elle mérite ce titre bien plus que moi, sois en sûre m'a tenu au courant de tous tes faits et gestes pendant toutes ces années...elle m'a écrit régulièrement, envoyé des photos de toi de ton mari...des tes enfants...tu as eu beaucoup de chance de grandir dans cette famille qui t'a donné bien plus que ce que j'aurais pu t'offrir. Mais aujourd'hui je suis heureuse, heureuse que tu sois venue vers moi, ou plutôt vers nous...
- C'est ma... mère qui m'a dit que c'était le bon moment pour faire votre

connaissance...elle m'a un peu parlé de vous et de votre jeunesse, de ma naissance et j'ai à présent honte de ne pas avoir voulu vous rencontrer plus tôt.

- Arrête de me vouvoyer s'il te plaît...et tu n'as pas à avoir honte de quoi que ce soit. Tu n'es pour rien dans ce qui m'est arrivé..

Robert ne savait quelle attitude adopter et se sentait inutile...il se leva doucement et partit vers la cuisine.

- Où vas-tu demanda Doris ?
- Je vais préparer le dîner..je pense que vous avez plein de choses à vous dire et....
- ...et tu vas rester ici, *s'il te plaît*...le dîner attendra...ce que j'ai à vous raconter n'est pas facile à dire...

Doris inspira profondément....

- ...mais je veux en finir une bonne fois pour toutes et vous raconter mon histoire ; ce n'est peut-être pas la meilleure façon de faire connaissance, mais j'ai promis à une amie de le faire et j'ai déjà bien trop attendu. Je vous dois la vérité et je regrette de t'avoir caché cette partie de ma vie dit-elle en regardant Robert.
- Oui, mais seulement si tu es décidée..

Doris opina et débuta son récit.

- J'ai grandi à Besançon, mes parents étaient -sont- des gens aisés et très occupés, trop occupés pour consacrer du temps à un enfant..mais je dois reconnaître que je n'ai jamais manqué de rien pendant mon enfance. J'étais sage, voire soumise, studieuse et bonne élève...pendant les vacances, je retrouvais mon oncle et ma tante, à Ornans. Mon oncle était le frère de ma mère et avait quinze ans de plus qu'elle, mes cousins et cousines étaient déjà plus qu' adolescents alors que je n'étais encore qu'une gamine. Ma tante était infirmière et la femme la plus gentille qu'il m'ait été donné de rencontrer. J'étais heureuse avec eux. Mon oncle était cultivateur et sa ferme était la plus belle et la plus grande de la région, il avait un talent pour tout et ses enfants n'étaient d'ailleurs pas en reste. Il travaillait dur et souvent tard mais malgré tout cela il m'accordait plus d'attention que ne m'ont jamais prêté mes parents. Il avait la carrure, la force, l'appétit et la voix d'un ogre mais la douceur d'une jeune fille.

Doris sourit faiblement à Robert et ajouta

- D'ailleurs parfois tu me fais penser à lui...j'aimais cet homme bien plus que mon père et c'était réciproque. Ses propres enfants étaient ravis de cette situation ; ils savaient que quand j'étais à Ornans ils avaient la paix...mon oncle était également un érudit ; l'hiver il passait son temps à lire, des livres d'histoire, d'astronomie, de philosophie, enfin tout ce qui lui tombait sous la main...et il me faisait lire ces livres à mon tour, ce qui alimentait d'interminables discussions pendant nos promenades champêtres ou nos parties

de pêche. Car il était également président de l'association de pêche et à ce titre il collectait les cotisations et organisait le bal du 14 juillet, ce dont il avait d'ailleurs horreur...l'année de mes 13 ans, nous étions allés à une réunion de préparation de ce fameux bal, en fin d'après-midi. Il faisait une chaleur accablante et lorsque nous arrivâmes, bon derniers au cabanon des pêcheurs, les autres avaient commencé à étancher leur soif...ils étaient plus qu'éméchés ce qui m'amusa tout d'abord.

Doris marqua une pause, un peu à la manière d'un soldat qui s'abrite un instant dans une tranchée avant de poursuivre sa progression en territoire ennemi. Le plus vieux dit à mon oncle, avec un air égrillard « Elle a bien changé la petiote depuis l'année dernière dis-moi...c'est devenu un joli petit bout de femme, hein les gars ? Je suis sûr que tu te la réserves, hein mon cochon ? »

Mon oncle marqua un temps d'arrêt, surpris, et me prit par les épaules.

- Doris, file à la porte, on s'en va...
- Pas si vite dit un autre en m'attrapant par la taille.

Mon oncle le tira par les cheveux en criant bas les pattes...la bagarre commença aussitôt...mon oncle aurait pu sans peine les maîtriser un à un, malgré ses soixante ans passés, mais cinq gaillards ivres et excités, c'était trop pour lui... Deux s'enfuirent cependant sans demander leur reste mais les trois autres l'encerclèrent et celui qui se tenait derrière lui lui asséna un coup de couteau de pêche dans les reins. Mon oncle me cria encore une fois de partir avant de s'écrouler...

Mais l'un des trois hommes se tenait entre moi et la porte...il me couchèrent sur la table et...

De grosses larmes se mirent à couler sur les joues de Chloé...

- Ainsi, c'est comme cela que j'ai été conçue ? Pardon...je suis si désolée...

Doris faisait manifestement un gros effort pour ne pas perdre contenance

- Tu n'y es pour rien..ils m'avaient assommée et quand j'ai repris mes esprits il n'y avait dans la cabane que mon oncle toujours inconscient...je lui ai passé de l'eau sur le visage et il est revenu à lui..il avait compris ce qui m'était arrivé et malgré sa blessure il m'a prise dans ses bras et portée jusqu'à la voiture. Arrivés à la ferme, il s'est arrêté devant son atelier, à ouvert la râtelier qui contenait ses fusils et a sorti le plus beau d'entre eux, celui à la crosse en noyer et aux canons superposés. Il l'a inspecté avec soin, chargé et mis quelques cartouches dans sa poche...il a posé un baiser sur mon front et m'a dit : « Je dois partir, va voir ta tante et demande lui d'appeler le docteur Pasquier, j'ai à faire. Je suis désolé Doris..Dis-lui aussi que je l'aime, n'oublie pas, c'est important. » Je me suis vue pendant longtemps courir après cette voiture qui s'éloignait. Les gendarmes sont venus deux heures après, ils étaient à sa recherche. Il avait abattu à bout portant deux des trois hommes puis disparu sans laisser de traces....on retrouva son corps inanimé dans la voiture, en contrebas du chemin qui menait à la

maison du troisième...violet...il était mort avant d'avoir pu l'atteindre...c'est mon cousin qui l'apprit à ma tante, alors qu'elle était en train de vérifier mes pansements...ses yeux se remplirent de larmes et je me sentis affreusement coupable. Mais elle me caressa la joue et me dit « c'était de toute façon son dernier été...il était très malade et aurait dû nous quitter il y a quelques semaines déjà tu sais...mais on aurait dit qu'il attendait ton retour pour mourir...et quand tu es arrivée, il a retrouvé son entrain et son énergie...alors que les résultats de ses analyses sanguines étaient de plus en plus effroyables...c'est bien grâce à toi qu'il a survécu encore un peu tel qu'il avait été avant de tomber malade.. »

Elle se mit à pleurer...

- Je suis retournée à Besançon, chez mes parents...comme j'étais mineure, qu'il y avait eu viol, je ne fus pas citée à comparaître et l'affaire fut classée en une querelle d'ivrognes qui aurait mal tourné, le survivant n'ayant même pas été inquiété...Mes parents non plus ne voulurent rien savoir de cette « histoire » mais ils ne purent nier l'évidence quand mon ventre commença à s'arrondir...par peur du scandale, ils me retirèrent de l'école. Ma tante, toujours aussi bienveillante, proposa de m'héberger chez elle...tu es née alors que je venais d'avoir quatorze ans...tu étais un beau bébé, et il fallut me faire une césarienne...je sais que tu le sais Robert, ne prends pas cet air étonné...la cicatrice est fine mais tu l'as vue...je l'ai lu dans ton regard, un soir.
- C'est vrai, je le reconnais, mais je ne voulais pas te brusquer ou te paraître importun avec des questions qui auraient pu te mettre dans l'embarras..
- Merci...mais de toutes façons je t'en aurai parlé tôt ou tard . Peu de temps après mon retour de l'hôpital, nous avons eu la visite d'une assistante sociale, qui essaya de me convaincre qu'il était mieux pour l'enfant et pour moi que tu sois placée dans un orphelinat ou une famille d'accueil..je n'avais encore jamais vu ma tante en colère...mais l'assistante sociale fila sans demander son reste...nous eûmes la visite du maire, du curé...elle restait inflexible...quelques jours plus tard, une belle voiture, une de celles que l'on ne voyait pas tous les jours à Ornans s'arrêta devant la maison...c'était tes...parents...le fait que la femme soit institutrice et l'homme un haut fonctionnaire impressionna beaucoup ma tante,, et il est vrai qu'ils avaient l'air vraiment très gentils...ce que nous ne savions pas c'est que mes parents avaient déjà donné leur accord pour qu'ils puissent t'adopter. Nous ne l'apprîmes que trois jours plus tard, par un courrier de la DDASS...ce n'était qu'une question de semaines et de démarches administratives...après avoir lu la lettre, je t'ai mise dans ton berceau et me suis dirigée vers l'atelier de mon oncle pour y prendre un fusil...je ne savais pas m'en servir et j'étais incapable de voir s'il était chargé ou non...je l'ai caché dans un drap et j'ai pris le chemin qui menait à la maison de mon troisième...agresseur...Arrivée à sa porte, j'ai sonné puis épaulé mon fusil...je revois encore la peur dans ses yeux quand il m'ouvrit...il partit en courant, et j'entendis le bruit mat d'une chute...il avait sauté par une fenêtre pour

m'échapper et s'était brisé le cou...justice était faite. Je suis rentrée à la ferme et quand les gendarmes sont venus me chercher tu dormais sur mon sein...j'étais bonne pour la maison de correction. Je ne l'ai su que plus tard, mais c'est à ton père adoptif que je dois d'y avoir coupé..et pour mes parents, l'honneur était sauf...j'avais retrouvé une silhouette normale et je n'avais plus d'enfant...le troisième décès fut classé comme suicide. Ils m'ont placée dans une institution religieuse à Bourg en Bresse... pour attendre « que les remous de cette regrettable histoire s'apaisent »... mais finalement j'étais aussi bien là-bas qu'avec eux...la discipline de fer de l'établissement ou les corvées m'ont parues bien plus supportables que le fait d'avoir à supporter ces deux êtres falots si soucieux du quand dira-t-on et de leur bien-être...j'ai travaillé avec acharnement et passé mon baccalauréat à 17 ans avec mention très bien...le soir de la publication des résultats, une jeune enseignante, ma professeur de physique-chimie m'a proposé de faire une petite fête...nous avons bu un peu d'alcool, fumé quelques cigarettes....et c'est une religieuse qui nous a retrouvées, endormies nues et enlacées dans la chambre de ma prof. J'ai quitté l'école le jour même...une fois de plus c'est ma tante qui m'a recueillie...j'avais toujours rêvé d'être vétérinaire et elle a convaincu mes parents de me laisser tenter ma chance....j'ai connu pas mal de galères jusqu'à mon doctorat, vécu d'expédients et cumulé les petits boulots pour compléter la maigre pension que me versaient mes parents...ma tante m'a proposé de l'aide, mais je n'avais pas envie de la solliciter encore. Cette partie de l'histoire n'a que peu d'intérêt, mais je me suis battue et bien battue...sachez que c'est encore grâce à mes cousins, qui m'ont prêté de quoi acheter des murs que j'ai pu m'installer ici, après avoir travaillé quelques années dans une clinique vétérinaire de Dijon. Mais tout ceci et tout ce qui s'est passé ensuite n'a plus d'importance à présent, conclut-elle en fixant tour à tour Chloé puis Robert. J'espère seulement que tu me pardonneras de ne pas être venue vers toi...mais grâce à ta mère j'ai pu voir à quel point ta vie était parfaite et équilibrée et j'ai préféré rester dans l'ombre. Et maintenant tu es là...

Il y eut un long moment de silence...les deux femmes s'observaient. Chloé se leva et passa ses bras autour des épaules de sa mère et attira sa tête contre son ventre, dans un geste quasi maternel...Doris leva ses yeux vers ceux de sa fille...Chloé la berça doucement et lui dit

– Tout va bien maintenant Maman.

Pour la première fois de sa vie Robert regretta de ne pas avoir eu d'enfant. Il sortit discrètement pour préparer de quoi dîner.

Il percevait le bruit de la discussion entre les deux femmes, sur un ton d'abord monocorde puis ensuite de plus en plus joyeux. Au bout de trois quarts d'heure il jugea opportun de refaire une apparition et de proposer à boire.

– Te voilà mon chéri...tu tombes bien, nous allons commencer à parler de toi.

Elles éclatèrent de rire devant la mine renfrognée de Robert....

- Sais-tu que Chloé est encore plus grande que moi ? Et par voie de conséquence...

Robert sourit et considéra les deux femmes...on pouvait facilement les prendre pour des sœurs, même si les jolies pattes d'oies de Doris indiquaient clairement laquelle des deux était l'aînée.

- C'était déjà difficile avec une, mais avec deux....bon, vous voulez boire quoi les filles ?

Elles eurent encore plein de choses à se raconter...l'enfance dorée de Chloé, ses études et son départ pour l'Angleterre où elle fit la connaissance d'un gentil garçon nommé Colin...leurs deux enfants...leur installation en France depuis le mois d'août, Colin ayant obtenu une place d'enseignant chercheur dans une grande école de Dijon et Chloé une mission auprès de l'office de tourisme de la ville dans la cadre du jumelage avec York où le couple avait passé quelques années. Bien sûr Doris connaissait son parcours, mais elle l'écoutait émerveillée comme quand, petite fille, son oncle lui racontait des contes de fées.

Robert se taisait, subjugué. Il mourrait d'envie de connaître Colin, les enfants et les parents adoptifs de Chloé. On en vint à lui demander de parler de lui, mais c'est une chose qu'il ne savait pas très bien faire. Doris se lança dans un panégyrique à la fois sincère et ironique, et Chloé regarda Robert et lui sourit; sa mère en était follement amoureuse.

Chloé les quitta après 23heures. Robert redoutait le moment où il se retrouverait seul avec Doris. Elle leur avait fait partager les heures les plus sombres de son existence, il avait honte de la désirer, après ce que d'autres hommes lui avaient fait subir.

- Je suis désolée de t'avoir cru capable de fouiller dans mon passé.
- Ne le sois pas, je pense que j'aurais eu la même réaction que toi...mais tu aurais pu faire les pires choses dans ta jeunesse que je ne t'en aimerais pas moins. La seule chose que je regrette, c'est que je me rends compte que le fait de ne pas m'avoir raconté tout cela plutôt a dû gâcher un peu nos premiers mois ensemble
- Un peu, mais à partir de ce soir, je peux définitivement tirer un trait là-dessus...j'ai retrouvé ma fille, tu es toujours là et c'est tout ce qui compte.

Une fois couchés, Robert restait encore ébranlé par le récit de Doris ne savait que faire et n'osait la toucher. Doris l'embrassa tendrement et lui tourna le dos en se collant contre lui. Il posa un timide baiser sur son épaule, puis un autre...il s'enhardit et descendit doucement le long de son dos...le rire de Doris se transforma en légers soupirs de contentement.

Il s'attarda un peu sur les creux de ses reins avant d'arriver à la naissance des ses fesses. Il se régala du délicieux petit duvet, imperceptible qui prenait naissance à cet endroit...il continua à descendre, sans omettre le moindre point sensible. Le bassin de Doris commença à onduler. Elle se retourna et offrit son intimité au regard et à la bouche de Robert qui se perdait à chaque fois avec délices dans les mystères de cette

toison au parfum subtil. Elle plaqua son visage entre les cuisses et sa langue se mit à caresser des chairs délicates et tumescentes... Robert se délectait du plaisir de Doris qui inondait sa bouche avide.

Elle attira son visage vers elle et l'embrassa en laissant courir ses mains jusqu'au sexe turgescent de son amant qu'elle effleura tout doucement . Robert vibrerait d'impatience. Doris lui enfouit la tête entre ses seins puis descendit le long de son torse puis de son ventre. Le contact de sa lourde poitrine aux pointes érigées était un mélange de supplice et de bonheur indicibles...elle enferma son sexe entre ses seins et posa doucement ses lèvres sur son extrémité avant d'aller plus loin.

Puis Robert la fit basculer et la pénétra avec douceur...le dos de Doris se creusa ; Robert allait et venait en elle, fasciné par le mouvement quasi hypnotique de sa poitrine...il faillit se laisser entraîner par le plaisir de Doris et marqua une pause pendant qu'elle reprenait ses esprits... une fois de plus, elle fut plus rapide et se cambra pour le faire rouler sur le dos et le chevaucher...Robert essayait de ne pas céder aux assauts de Doris, mais comme à chaque fois il finit par s'abandonner, sans savoir ce qui était le plus redoutable, la beauté de cette femme, le plaisir qu'elle lui donnait ou tout simplement son amour pour elle.

Doris se mit à rire, et lui dit serrant la main qu'il avait posée sur son ventre

- Pas mal pour un petit vieux...
- Ouais, pareil, répondit Robert...je dois reconnaître que tu te défends plutôt bien pour une grand-mère !

Doris prit l'air offusqué

- Robert Steiner, espèce de sombre crétin...je t'aime...
- Moi aussi je t'aime...encore plus maintenant, si c'est possible. J'ai envie de te demander quelque chose.. je ne sais pas si c'est une bonne idée...mais j'y pense depuis Berlin.
- Dis toujours...et ensuite moi aussi je veux te demander quelque chose...
- Vas-y, commence...et c'est une chose que je n'ai jamais demandée à personne, alors ça peut attendre....
- Non, toi d'abord...

Robert se mit sur le côté et approcha son visage de celui de Doris. Il la regarda intensément.

- Doris, veux-tu...
- ...m'épouser ?
- Oui.
- Oui... Je voulais te poser la même question, mais il me fallait pour cela éclaircir ma situation...maintenant que c'est fait, tu ne m'échapperas pas.

CHAPITRE ONZE

Olaf s'était comme à l'accoutumée levé bien plus tôt que nécessaire. Il s'était couché de bonne heure la veille et, étonnamment avait très rapidement trouvé le sommeil et dormi profondément...

Il prit un petit déjeuner léger, il avait encore plein de choses à faire avant de s'en aller. Méthodique il avait soigneusement noté ce qu'il lui restait à faire ce matin, de peur d'oublier quelque chose....c'était son dernier matin à Göteborg et il ne fallait rien laisser au hasard...il avait le cœur gros, mais égrena sa liste avec soin. Il refit son lit comme s'il devait s'y recoucher le soir venu, rangea sa vaisselle et son linge , mit sa serviette de toilette à sécher, arrosa ses plantes et passa un coup de brumisateuse au sapin de Noël qu'il avait décoré quelques jours plus tôt avec Elga ; c'était la première fois depuis des années que Max n'était pas là pour le faire avec lui...il se mordit les lèvres en disposant les paquets sous l'arbre...les cadeaux pour ses neveux et nièces, des jouets pour sa petite nièce née quelques semaines plus tôt, une carte pour Erika, Dieter et les enfants -il leur offrait un séjour à Rovaniemi en Finlande, le village du père Noël- , une lettre à Werner et une miniature qui reproduisait fidèlement, même l'immatriculation était identique , « Fraulein », et un dernier et volumineux script pour Elga...il avait acheté un magnifique livre ancien sur les fleurs pour Doris et il finit en déposant une petite boîte destinée à Robert avec des clés...il repensa à ses amis et sourit brièvement...il retourna dans la chambre à coucher pour récupérer la dernière photo de Max...le moment était venu de lui faire un ultime cadeau.

Il jeta un coup d'œil circulaire avant de fermer la porte de sa maison...tout était en ordre. La rue était encore silencieuse et il dut gratter vigoureusement le pare-brise de l'Opel de location. Sa précieuse Porsche, un peu trop voyante ne serait pas de ce dernier voyage. Il démarra enfin, doucement sans quitter le rétroviseur des yeux...

Puis il prit la route du sud, longeant la côte...cette route qu'il avait si souvent empruntée était chargée de souvenirs de départs en vacances, de voyages, de tournages des épisodes de la série des aventures de Kurt Endstrom...c'était aussi la route qu'il prenait pour aller chercher Max à l'aéroport de Copenhague...Max...il avait essayé sans y parvenir de faire son deuil...malgré ses efforts, il n'arrivait pas à oublier sa colère et sa haine. On lui avait pris Max, de façon arbitraire et aveugle, tout comme on avait plongé dans la tristesse et le malheur des centaines de personnes, qu'il s'agisse de victimes ou de leurs proches...

La nuit était claire et le soleil ne se lèverait pas avant deux heures...il distinguait nettement les étoiles, les éclats des phares disséminés de loin en loin sur la côte et les feux de navigation des navires qui allaient ou venaient de Copenhague. Olaf aimait profondément son pays, avec ses bons et mauvais côtés...il y avait un peu moins de trois heures de route entre Göteborg et le Danemark...trois heures pour un adieu se dit-il, mais sans véritable amertume cependant, tant il était déterminé.

Il quitta la route principale pour passer par Halmstad, il avait envie de boire et manger quelque chose et de revoir la ville une dernière fois. Il n'était pas encore sept heures du matin et il eut du mal à trouver un bar ouvert.

Il commanda un café allongé et des gâteaux à la cannelle. La serveuse aux yeux encore ensommeillés lui demanda timidement s'il était Olaf Gabriellson. Il lui répondit par la négative en disant que si c'était le cas il ne serait pas sur la route de si bonne heure. Elle opina avec un haussement d'épaules las en pensant certainement que l'écrivain devait fréquenter des endroits un peu plus selectes que ce bar.

Avant de reprendre la E6, il gagna le bord de mer en passant devant l'hôtel où Max et lui aimaient tant s'arrêter...il sortit de la voiture et fit quelques pas sur la plage. La sensation de froid était accentuée par le vent qui venait de la mer. Il s'assit cependant sur une épave que les vagues avaient ramenée sur la grève...le bruit des vagues et le reflet de la lune...enfant, il s'échappait souvent de la maison familiale pour passer une partie de la nuit dehors, sur la plage...il rêvait d'horizons lointains et de pays chauds en regardant passer les ombres noires des bateaux, même s'il était certain que son seul pays resterait sa Suède natale.

Il ramassa une poignée de sable qu'il mit dans la poche de sa veste sans trop penser à ce qu'il faisait et regagna la voiture. Il consulta son portable. Le message disait simplement « Rendez-vous à Berlin-Marzhan, Franz Stenzer Strasse, devant la pharmacie du centre commercial Eastgate, à 20heures. On te contactera. Ne réponds pas et n'éteins pas ton téléphone »

Il y avait un peu moins de sept heures de route jusqu'à Berlin...rien ne pressait. Il fit quelques mouvements d'assouplissement et reprit sa route.

Il arriva à Helsingborg et embarqua sur le ferry Tycho Brahe des Scandlines, pour une traversée de 20 minutes jusqu' Elseneur. Il avait toujours adoré ces gros navires et imaginait des histoires qui commençaient ou prenaient fin au gré de leurs aller-retours.

Elseneur, la ville d' Hamlet...lui aussi allait en quelque sorte affronter un ennemi à l'épée empoisonnée et certainement périr avec lui. Le policier chargé du contrôle d'identité ne semblait pas savoir qui était Olaf; ses faux papiers n'avaient provoqué aucune réaction chez le fonctionnaire et il pensait que cela retarderait peut-être un peu ceux qui essaieraient à coup sûr de suivre sa trace, tout comme le fait de reprendre un ferry entre Gedser et Rostock en Allemagne.

Il traversa rapidement le Danemark et dormit pendant une bonne partie de la traversée de la Baltique. Arrivé à Rostock, il devait reprendre sa route vers le sud, et abandonner la mer à regret. Il avait passé plus des deux tiers de sa vie au bord de l'océan et il se rendait compte à présent à quel point cela avait été important.

Mais il n'était pas encore midi, Berlin était à moins de 2h30 de route. Il prit le temps se promener un peu dans Warnemünde, la partie côtière de la ville...il décida finalement de déjeuner au Teepott, un célèbre restaurant au pied du phare. Un vieil

homme, en s'excusant lui demanda s'il pouvait partager sa table, le restaurant étant comme toujours à cette heure-ci bondé.

Olaf lui répondit par un hochement de tête affirmatif et se leva pour l'aider à s'installer.

- Merci jeune homme, auriez-vous en plus la patience de supporter la conversation d'un vieillard ?

Olaf était perdu dans ses pensées, mais la plus élémentaire des courtoisies lui imposait d'acquiescer, et il n'avait pas grand chose à faire dans l'immédiat. Le vieil homme était très élégant, vêtu avec soin et son regard était bienveillant.

- Bien sûr, Monsieur...de quoi voulez-vous que nous parlions ?
- Vous êtes étranger...Suédois, d'après votre accent, me semble-t-il...excusez ma curiosité, mais qu'est ce qui peut bien vous amener à Rostock au mois de décembre ?
- Rien de particulier, je ne fais que passer, on m'attend à Berlin ce soir, et comme je n'aime pas être loin de la mer et que je suis en avance, je reste un peu par ici.
- Vous avez rendez-vous avec un éditeur ? Car vous êtes bien Olaf Gabriellson, n'est ce pas ? L'auteur des aventures de Kurt Endstrom ? Je suis au regret de vous dire que je n'achèterai pas votre dernier livre, lui dit doucement son compagnon...j'aimais trop ce cher Kurt...
- Je suis vraiment désolé...je sais que je n'aurais pas dû faire cela...je vous demande pardon...

Il s'était trouvé complètement pris au dépourvu par les accents de sincérité de ce vieil homme, alors qu'il s'était juré de nier son identité si quelqu'un venait à le reconnaître.

- En plus, vos romans sont vraiment très bien écrits et je sais de quoi je parle...à croire que vous même avez été à la fois victime, policier, avocat...ou juge comme je l'ai été moi-même.

Olaf se sentit pris au piège...il était sûr que cet ancien juge finirait par trouver son attitude suspecte, qu'il donnerait l'alerte...il fit un effort pour se raisonner et se calma.

- Vous avez été juge ? J'ai toujours pensé qu'il est plus facile d'écrire des romans que de faire votre métier...quand on écrit on peut se permettre n'importe quoi, mais dans la vraie vie, quelqu'un comme vous n' a pas le droit à l'erreur...
- Oui, et je me souviens de la souffrance du juge Sven Nillson, dans l'un de vos livres. Fort heureusement n'ai-je jamais été confronté au même cas de conscience que lui...tout comme je suis heureux de ne pas avoir à juger ces barbares terroristes d'aujourd'hui...cela me semble bien compliqué...d'une certaine manière il s'agit aussi de victimes...victimes de leur stupidité, d'une société qui les rejette, et surtout de ceux qui les endoctrinent.
- Des *victimes* ? Vous pensez vraiment que ce sont des *victimes* ?

- J'ai dit d'une certaine manière, mais je crains fort qu'il n'y a rien à faire pour les réhabiliter. Alors je me demande parfois quelle serait ma réaction si je devais présider un tel procès... et à quelle peine devrait on les condamner ? Je n'avais pas quinze ans au moment du procès de Nüremberg mais j'ai lu beaucoup de choses à ce propos par la suite...il y avait incontestablement de vrais criminels de guerre, qui ne méritaient rien d'autre que la potence...mais pour d'autres se pose la question de leur stupidité, ou de leur faiblesse...ils obéissent à un chef ou à un « leader charismatique »...le crime sur ordre, la« banalité du mal », pour reprendre la formule de Hannah Ahrendt...quand on en arrive à penser que ce que l'on fait est normal, voire indispensable.
- Oui, j'ai lu son livre sur le procès Eichmann et je sais qu'il a été matière à controverse...c'est aussi une question de point de vue...mais il est facile pour nous d'en débattre, nous ne sommes ni bourreaux ni victimes...répondit Olaf en essayant de maîtriser le tremblement de sa voix. Ils ont néanmoins choisi et doivent être considérés comme responsables et coupables de leur actes...
- Vous avez certainement raison, jeune homme, il est inconcevable au vingt et unième siècle d'agir ainsi, surtout au nom d'un dieu ou d'une idéologie quelconque...mais, je m'en voudrais de gâcher la fin de notre repas avec des considérations morbides...d'un autre côté je ne peux décemment pas vous demander de me confier vos projets, j'espère seulement que je vivrai encore assez longtemps pour les découvrir par moi-même.
- Je vous le garantis, répondit Olaf en prenant un air farouche...

Ils finirent leur repas en évoquant certaines affaires célèbres dont Olaf avait entendu parler, car il était toujours resté à l'affût de l'actualité judiciaire, en quête d'inspiration éventuelle pour un roman à venir. Ils se séparèrent enfin, le vieux juge lui sera chaleureusement la main, en lui souhaitant une longue et belle vie. Olaf le regarda s'éloigner, silhouette fragile et délicate. Ce vieil homme l'avait ému. Il était bien plus sage qu'il ne l'était lui-même, moins intransigent. Il avait vécu une vie véritable, alors que lui même n'avait d'autre expérience de la vie que celle de ses personnages ou l'écriture de livres qui parlaient de choses qu'il n'avait pas vécues.

Tout cela était bel et bien fini. Il allait enfin agir au lieu de commenter.

Doris se réveilla la première...on était samedi, et elle n'était pas de permanence. Elle savourait à l'avance la journée qui débutait. Noël était proche et il lui restait encore quelques achats à faire, pour sa fille, son gendre et...ses petits-enfants...elle avait décidé, avec Chloé, de se faire passer pour sa grande sœur, au moins dans un premier temps, par égard et respect pour la famille d'accueil de sa fille et pour éviter de perturber ses enfants. La première visite de Chloé remontait à trois jours, mais elle avait l'impression de l'avoir toujours connue. Couchée les yeux ouverts elle fut tirée de sa rêverie par Clemenceau, qui attira son attention par de délicats coups de patte sur le bras...il avait faim...elle essaya de se lever sans bruit, mais comme toujours Robert se réveilla. Il avait la capacité de passer d'un état de sommeil profond à celui

de veille immédiat...son « instinct de flic » disait-il. Et Doris était certaine qu'il était capable de faire mouche dans une cible juste après avoir ouvert les yeux...elle s'amusait à l'imaginer dans un western, avec son allure nonchalante à la Robert Mitchum, le bad boy de Hollywood . Le genre « cow-boy allongé auprès du feu qui ne dort que d'un œil », qui dégaine et abat sans crier gare les méchants qui s'approchent dans l'obscurité ...comme elle aimait cet homme, son héros bourru au cœur tendre...il lui sourit et la prit dans ses bras, ce qui déclencha des miaulement contrariés.

- Notre chat a les crocs...
- Moi aussi répondit-il en prenant un air féroce...gare à toi !
- Tu attendras ce soir, nous avons plein de choses à faire aujourd'hui Pour l'instant, contente toi de nourrir ton chat...
- Très bien docteur, répondit Robert en prenant un air faussement penaud...

En quelques mois, sa vie, et celle de Doris avaient complètement changé...lui était devenu plus ouvert, faisait des projets, Doris avait pris de l'assurance et relégué ses peurs et souvenirs aux oubliettes. Ils cumulaient plus d'un siècle à eux deux, mais croquaient la vie à pleines dents...ils allaient se marier...il essayait de se souvenir de ce qu'était sa vie, un an plus tôt...bien sûr, il avait conservé ses précieux amis, Seghaier et Naïma, leur fils Fouad, Louis Saporta, Brede, mais il lui semblait désormais que le reste n'avait pas vraiment existé. Bien sûr, il continuerait, avec Doris, à fleurir une tombe discrète dans un cimetière de Paris, mais son passé lui semblait désormais étranger et lointain.

La mission que lui avaient confié la Chancelière Strobel et Pierre-Louis était importante et il la menait à bien avec l'aide de plusieurs polices européennes. Malgré des actes isolés inévitables, ils obtenaient de bons résultats...le terrain lui manquait parfois et ses déplacements professionnels lui semblaient toujours trop nombreux et trop longs. Chaque retour le voyait renouer avec délices avec sa vie de « notable provincial », pour reprendre les mots de Louis Saporta, qui se moquait gentiment de lui sans avouer à quel point il l'enviait.

Après le déjeuner, Robert s'était rendu à la librairie, au centre de Dole, pour récupérer les ouvrages qu'il avait commandé...alors qu'il papotait aimablement avec la libraire son téléphone se mit à sonner. Le numéro commençait par 46...la Suède. C'était Werner.

- Robert ? Je vous dérange ?
- Non, que puis-je pour vous Werner ? Comment se passe votre séjour en Suède ?

Le ton de Werner lui semblait étrange et moins assuré que d'habitude...

- Je crois que nous avons un problème...Elga est sans nouvelles d'Olaf depuis 4 jours...

- Et vous pensez qu'il faut s'inquiéter ?
- Oui, d'après Elga...normalement, il l'appelle tous les jours, ou au plus tard tous les deux jours. Nous sommes passés chez lui, ce qui a fini d'affoler Elga. Ce sont peut-être des détails, mais...Elga trouve cela très inhabituel...Il n'a pris que quelques vêtements alors que d'habitude il part avec la moitié de sa garde robe, au point de faire expédier des malles par messagerie, compte tenu de la taille du coffre de sa Porsche...Porsche qui est restée au garage, alors que même en plein hiver il ne circule qu'avec elle...il a disposé des cadeaux sous son sapin de Noël, soigneusement étiquetés comme s'il pensait ne pas les distribuer lui-même, et est parti sans téléphone ou ordinateur portable...par contre il manque d'après Elga, la photo de Max qu'il gardait sur sa table de nuit...
- Un projet secret peut-être ?
- Olaf garder un secret ? Impossible...à chaque fois qu'il fait quelque chose il en parle avec sa sœur, comme pour avoir son assentiment....si c'est un secret, ce quelque chose d'inavouable, et là je pense que cela devient effectivement préoccupant...
- Inavouable comme ?
- La première chose qui me vient à l'esprit est une vengeance...même si cela ne lui ressemble pas vraiment. Je suis presque certain que nous le retrouverons à Berlin...d'après Elga, il l'interrogeait souvent sur nos avancées sur la traque des terroristes, même si elle n'en sait pas grand chose. Il est pour moi hors de question d'évoquer notre travail avec qui que ce soit, ce que d'ailleurs Elga l'à très bien compris.

Robert gardait le silence...Olaf était son ami, mais il lui en voulut cependant....Werner avait certainement raison...il s'imagina rentrer chez lui pour dire à Doris qu'il devait partir pour l' Allemagne à la recherche d' Olaf... « Joyeux Noël ma chérie, si je me fais tuer, revends les cadeaux que tu m'a fait sur Le Bon Coin, prends bien soin de Clemenceau et embrasse Chloé pour moi »...Et m..... !

- Un problème Monsieur, lui demanda la libraire ?

Il en avait même oublié où il était. Il répondit vaguement que tout allait bien, prit ses livres et la salua...

Doris l'accueillit joyeusement, mais à son air lugubre elle comprit que quelque chose n'allait pas..

- Que se passe-t-il ? Quelque chose de grave...un nouvel attentat ?
- Non...c'est Olaf...il a manifestement décidé de jouer les justiciers solitaires...certainement du côté de Berlin.

Doris le fixa crânement...

- Et tu vas partir à sa recherche ?

Robert n'osait pas croiser son regard....il haussa les épaules en signe d'assentiment

muet. Doris le prit dans ses bras et lui dit

- Tu dois y aller, il faut le retrouver...je sais que tu m'en voudras si je t'empêche de partir. Promets-moi de faire attention et de revenir très vite lui dit-elle les yeux pleins de larmes. Je vais te préparer quelques affaires...tu iras chez Erika et Dieter ?
- Oui...je crois que nous devons faire vite car je ne sais pas dans quoi il s'est embarqué...Werner doit déjà être dans un avion à l'heure qu'il est.
- Eh bien pars tout de suite toi aussi...c'est mieux ainsi, Je n'ai pas envie de te voir tourner comme un ours en cage, pas plus que je n'ai envie que tu ne me voies pleurer...je vais essayer de te trouver un vol pour Berlin depuis Bâle-Mulhouse pendant que tu seras sur la route.. je t'en prie, pars vite...et reviens...je t'aime...

Quarante cinq minutes plus tard Robert filait sur l' A36...il était infiniment triste...

Il était à la hauteur de Belfort, quand Doris l'appela. Elle lui avait trouvé une place sur un vol direct qui décollait à 19heures

- Tu devrais arriver vers 20h30, je vais prévenir Dieter si tu veux...
- Oui, merci. Doris, je suis désolé...je t'aime.

Il eut pour seule réponse des sanglots longs et douloureux...elle raccrocha sans pouvoir dire un mot.

Il essaya de mettre de l'ordre dans ses pensées pendant le vol...comment retrouver Olaf dans une ville comme Berlin ? D'autant plus qu'il faisait certainement tout pour brouiller les pistes...et ils allaient rester à attendre qu'il se passe quelque chose . En fait il y avait peu d'espoir de le retrouver vivant.

Dieter l'attendait à l'aérogare...tous deux ne purent s'empêcher de repenser à leur première rencontre, quelques mois auparavant...Karl qui accompagnait son ami vivait, sans le savoir ses dernières heures...

Le repas chez les Krieger fut morose. Werner les rejoignit dans la soirée, mais ils devaient bien reconnaître qu'ils ne savaient pas par où commencer...Rebecca et Heinrich avaient contacté les indicateurs habituels, sans résultats...ils avaient aussi pris contact avec les amis et les protégés de Max, mais en pure perte...

Le lendemain matin, ils se retrouvèrent au siège de la police Berlinoise, le BKA¹. Tous trois avaient mal dormi, et l'examen de l'ordinateur d' Olaf, que Werner avait rapporté n'avait rien donné. Il avait manifestement utilisé une autre machine, et une autre adresse IP s'il avait pris contact avec un groupe terroriste quelconque.

Rebecca venait d'arriver, après une nouvelle quête infructueuse, l'air désespérée et résignée .

C'est vers 10h30 que le standard passa une communication à Werner. Sa main se

¹ Bundeskriminalamt : bureau de la police criminelle fédéral

crispa sur le combiné et il brancha le haut-parleur.

- Vous ne me connaissez pas, et vous ne saurez jamais qui je suis...mais je pense que je peux vous aider à trouver M. Gabriellson...dit une voix dans un allemand parfait avec toutefois un léger accent.
- Pour quelle raison de vrais-je vous croire, cela pourrait aussi bien être un piège...et pourquoi nous aideriez vous ?
- C'est simple...ces attentats aveugles nous causent également du tort, et ne correspondent pas à notre conception de la foi, et l'un de nos...commanditaires a perdu des membres de sa famille dans un attentat. Je pense que M. Gabriellson a ferré du gros gibier que nous voulons éliminer, nous vous aidons à retrouver votre ami et vous nous laissez éliminer les gros bonnets...donnant-donnant...nous nous battons dans le même camp...et Max Moritz ne faisait aucun cas d'une quelconque religion ou couleur de peau. Il a aidé plus d'un de nos frères...c'est son « réseau », que vous avez contacté, qui m'a donné vos coordonnées.
- Vous connaissiez Max ?
- Personne ne le connaissait vraiment...mais c'était un homme bon, cela me suffit. Et votre ami Olaf s'est toujours montré généreux pour son association.
- Je réitère ma question...pourquoi devrais-je vous croire ?
- C'est simple. Avez vous des nouvelle de El Hamdi ?
- Non...
- Belaouane ? Nasri ?

Suivit une liste de noms, tous connus de la police mais introuvables depuis plusieurs semaines.

- Non plus, ils ont du partir à l'étranger, dans un camp d'entraînement quelconque ou ils essaient simplement de se faire oublier...répondit Werner perplexe
- Je vais vous dire où les trouver, dit son interlocuteur...creusez, au sens propre du terme, vers les chantiers de réhabilitation du vieux port de Spittelmarkt, vous trouverez ceux qui ne sont pas en train de flotter vers Cuxhaven dont nous avons été obligés de jeter les cadavres dans la Spree à cause du sol gelé. Je vous fais porter un plan où nous avons reporté l'endroit exact des...sépultures...je vous laisse jusqu'à 13heures pour les vérifications et vous recontacte.

Il raccrocha en même temps qu'un planton faisait irruption dans la pièce, avec une enveloppe adressée à Werner. Il la décacheta nerveusement et demanda à Rebecca d'envoyer la police scientifique à Spittelmarkt. Il était cependant déjà certain d'y retrouver les corps des disparus.

Olaf avait mieux dormi que la nuit précédente...l'hôtel était inconfortable et bruyant. A vrai dire il était à deux doigts de renoncer à son projet, après ces quelques jours passés seul à Berlin...il avait encore rêvé de Max, Max qui le suppliait de rentrer à Göteborg, Max qu'il tenait dans ses bras agonisant, un peu comme une Pietà surréaliste Le juge rencontré à Rostock chantait « Ich hatte einen Kameraden » et Elga tressait une couronne de fleurs quand la sonnerie de son portable prépayé le réveilla.

- Tu es prêt ? Retrouve moi à Berlin-Marzhan, comme au début de la semaine, à 17 heures.

Olaf n'eut pas le temps de poser la moindre question, son interlocuteur avait déjà raccroché. Il descendit prendre son petit déjeuner, au milieu des autres pensionnaires...

Remonté à sa chambre il rédigea une lettre pour expliquer les raisons de son acte...vers 14 heures après un repas léger il commença à se préparer...face au miroir, il lui semblait être une sorte de Robert de Niro blond et pathétique dans un remake scandinave de « Taxi driver », quand il glissa un couteau dans sa botte, après avoir armé son discret Smith et Wesson M38 Bodygard. Il l'avait acheté depuis Göteborg et l'avait récupéré à l'accueil d'un hôtel où il avait réservé une chambre avant de partir de Suède. Il avait à présent conscience de l'insignifiance de son acte et de l'indigence de son armement. Peu avant de partir, il se débarrassa de ses armes...il serait à coup sûr fouillé et il lui sembla plus prudent de ne pas en porter.

Son seul espoir était qu'on lui confie une ceinture d'explosifs qu'il ferait exploser quand il serait avec les terroristes, pour faire le maximum de dégâts.

Robert avait appelé Doris en fin de matinée. Elle semblait plus calme, même s'il savait qu'elle se retenait de pleurer. Il lui avait promis qu'ils retrouveraient Olaf vivant, en faisant sembler d'y croire, et qu'ils fêteraient Noël tous ensemble.

Peu avant midi trente, la police scientifique confirma les dires de leur mystérieux interlocuteur. Ce dernier les rappela à l'heure convenue.

- Êtes-vous convaincus ?
- Oui...nous avons trouvé les...colis. Pourquoi n'avoir rien dit plus tôt ? Nous pourrions travailler ensemble.
- Nos commanditaires ne le permettront pas...mais en mémoire de Max je veux vous aider à retrouver son ami. Je pense que d'ici peu nous saurons où il est, grâce à quelques « taupes » dormantes que nous avons réveillées depuis hier...ces agents font de petits boulots anodins pour les terroristes et nous renseignent quand c'est possible...s'il se prépare quelque chose d'important, ils sauront nous prévenir...ils seront certainement grillés après ça et auront peut-être besoin de votre protection pendant quelque temps, car je ne pourrai pour cette fois pas demander l'aide de mon organisation pour les exfiltrer, notre petite opération devant rester absolument confidentielle.

- Pas de problème, vous pouvez compter sur moi si vous nous aidez à retrouver Olaf.
- J'en suis sûr. Je vous rappelle dès que j'ai du nouveau.

Les policiers restèrent interdits un bon moment...ils pensaient désormais que leurs chances de retrouver Olaf avaient augmenté, mais ils avaient toujours du mal à croire qu'il serait vivant. Il était hors de question de lancer un quelconque avis de recherche qui reviendrait à signer instantanément l'arrêt de mort de leur ami...

Olaf se rendit à Marzhan comme convenu. Une voiture l'attendait et on lui banda les yeux après qu'il soit monté à l'intérieur. Au bout d'un court trajet, on le guida à travers ce qui lui semblait être une cour, pour finir dans une pièce dont toutes les fenêtres étaient sommairement occultées. On lui retira son bandeau.

- Assieds-toi mon frère, lui dit un individu au regard sévère...nous devons parler et prier. Il faut préparer ton âme au sacrifice et faire de toi un vrai fidèle. Nous n'avons que ce soir et cette nuit pour cela. Demain matin tu donneras ta vie à dieu en emportant dans la mort un grand nombre de mécréants.
- Et quelle sera ma mission, demanda Olaf en essayant de parler d'une voix ferme ?
- Nous te le dirons demain matin...d'abord je veux m'assurer que tu es sincère et entièrement dévoué à notre cause. Si tu tentes de nous trahir, tu mourras.

Olaf ne put réprimer un frisson...il ne pouvait plus revenir en arrière, mais c'est ce qu'il voulait, il y a quelques jours encore. Il n'avait pas peur, cependant il éprouvait une sorte de remords lancinant...il aimait sa vie d'avant, avec ses proches...et Max...peut-être qu'avec le temps, il aurait pu renouer avec une existence presque heureuse...il était trop tard à présent. Il avait voulu et aurait sa vengeance.

Werner, Dieter, Rebecca, Heinrich et Robert se préparaient à quitter le BKA quand le portable de Werner sonna.

- Comment ? Vous savez où il est articula-t-il, en branchant le haut-parleur ?
- Oui, nous l'avons trouvé, avec beaucoup de chance. Un de nos « agents » à été contacté pour se procurer certains des ingrédients nécessaires à l'assemblage d'une bombe artisanale. Il nous a aussitôt fait remonter l'information. Nous sommes allés voir et avons vu votre ami alors qu'il arrivait dans le squat des terroristes. Si je ne me trompe pas, c'est pour demain...ils vont passer la nuit à prier et à d'autres simagrées avant de l'envoyer se faire exploser ou tirer dans le tas...
- Et que devons nous faire ?
- Rien dans l'immédiat. Tenez vous prêts tôt demain matin...je vous recontacte sur ce numéro pour vous dire où nous retrouver. Soyez discrets et observez,

nous ferons le reste lui répondit son interlocuteur d'un ton sans réplique.

Ils rentrèrent chez les Krieger, pour passer une longue veillée d'armes...ils étaient impuissants et devaient s'en remettre au bon vouloir de leur mystérieux correspondant. Dieter cependant ne désarmait pas et continuait de passer en revue ses indicateurs potentiels aidé en cela par Rebecca et Heinrich. Werner et Robert essayaient de se projeter dans l'avenir...ils avaient compris que si Olaf était désigné pour commettre un nouvel attentat à Berlin ou ailleurs, et dont ils ne savaient rien, ils avaient failli dans leur mission. Les marchés de Noël étaient aussi sécurisés que possible, et Werner avait fait renforcer les équipes et avec l'appui de Monika alerté l'armée qui avait immédiatement mis en place un puissant dispositif.

Dieter les tira de leurs réflexions...il avait peut-être quelque chose ! Il avait interrogé tous les Musulmans qu'il savait hostiles au terrorisme et l'imam Taïbouni lui avait parlé d'une mosquée clandestine, dont il avait eu vent les jours précédents. Il s'agissait manifestement d'extrémistes arrivés depuis peu à Berlin. Mais tous ceux qui en parlaient en parlaient à mots couverts et en baissant les yeux.

- Ils sont, d'après l'imam dans un squat de Marzhan.
- On fonce ! répondirent simultanément Rebecca et Robert...
- Après tout, nous ne risquons que de faire chou blanc, et attendre là-bas ou ici...répondit Werner, sur un ton où l'on sentait poindre l'exaspération.

Quand ils arrivèrent sur les lieux, avec le maximum d'armes qu'ils purent emporter, il était presque trois heures du matin. Ils avaient pensé faire appel au SEK, et y avaient renoncé...faute de certitudes et par peur de faire prendre des risques à des hommes déjà durement éprouvés par les pertes lors des attentats et des sollicitations quasi permanentes dans la lutte qu'ils menaient, sans faiblir, depuis plusieurs mois déjà. Ils allaient donc affronter, si les renseignements de l'imam étaient exacts, et s'ils arrivaient à les débusquer, les terroristes à eux seuls. Un peu comme à OK Corral, pensa Robert...il essaya d'imaginer lesquels d'entre eux seraient les frères Earp et qui serait Doc Holliday...ce qui le fit sourire brièvement.

La nuit était glaciale, mais ils ne frissonnaient pas que de froid.

Munie d'un micro directionnel longue distance et des vagues indications qu'avait fournies l'imam, Beckie sondait les environs...des bagarres de chats, des téléviseurs, des ronflements, des gens qui faisaient l'amour ou se disputaient.rien d'autre. Ils se disaient, sans se l'avouer qu'il aurait mieux valu attendre au BKA, ou chez Dieter, car ils savaient bien qu'ils n'avaient qu'une chance infinitésimale de retrouver Olaf ainsi...

Mais, après six heures du matin et une errance inconfortable dans le froid et l'obscurité, Rebecca capta de faibles murmures ! Il s'agissait manifestement d'une prière, psalmodiée en arabe et répétée en allemand.

Elle leva la main et indiqua une direction.

- Ils sont par là, je les entends...suivez-moi ! dit-elle avec autorité.

Werner ne put s'empêcher de penser à Eva. Les deux sœurs étaient si dissemblables,

et pourtant elles avaient tellement en commun...animées toutes deux d'une détermination farouche et d'une intrépidité qui frisait parfois l'inconscience...lors de leurs courses en haute montagne, Eva prenait tous les risques et sans la prudence de Werner ils se seraient plus d'une fois trouvés dans des situations délicates. C'était une de leurs nombreuses manières d'être complémentaires, se souvint-il avec émotion.

Mais déjà Beckie avançait, les écouteurs rivés aux oreilles. Ils lui emboîtèrent le pas, en silence, jusqu'à distinguer une faible lueur au loin qui filtrait à travers des planches disjointes clouées en travers d'une fenêtre.

- Nous y voilà, dit Robert...et maintenant,,,quitte ou double... ?

Rebecca regardait attentivement l'écran de son micro directionnel. Il indiquait, après une analyse des fréquences qu'ils devaient être au moins 4 dans la pièce, sans compter Olaf. Ce qui ne leur laissait aucune chance, en cas d'assaut de récupérer Olaf vivant. Beckie fit la grimace ; une sonnerie de téléphone venait de lui vriller les tympan. Il s'ensuivit une communication animée en arabe puis on s'adressa à Olaf en allemand :

- Qui-es-tu cria l'un des terroristes ? Tes papiers sont faux, tu n'existes pas ! Es-tu un flic ou l'un des ces damnés guerriers de la paix ? Comment-es tu arrivé jusqu'à nous ?...
- J'ai...j'ai agi seul, répondit Olaf la voix mal assurée. Pour me venger...vous avez tué...un être cher ajouta-t-il en se précipitant sur un pistolet mitrailleur pour le braquer sur son interlocuteur.

Celui-ci se mit à rire et lui dit

- Tire,, vas-y qu'attends-tu ? Tu n'en as même pas le courage...

Olaf réfléchit très vite...il serait abattu de toute façon, mais s'il exécutait un mouvement circulaire avec son arme il avait une chance de faire pas mal de dégâts avant de succomber. Il appuya sur la détente, l'arme était déchargée. Le chef de la bande éclata d'un rire sardonique...

- J'ai pour principe de ne faire confiance à personne...et à part les armes que nous portons, aucune de celles qui sont ici n'est chargée. Les munitions sont stockées ailleurs. Mais si tu es remonté jusqu'à nous d'autres vont certainement suivre...Ahmed, sors avec ce pantin et débarrasse nous en dit-il.
- Tu ne l'interroges pas ?
- A quoi bon ? Et cet endroit est sûrement grillé...alors vas-y fais vite, ensuite nous lèverons le camp

À ces mots Rebecca quitta ses écouteurs et vérifia son arme.

- Que se passe-t-il, demanda Dieter ?
- Ils ont éventé le piège d'Olaf, et il vont l'abattre

- Personne ne bouge, j'y vais fit Dieter qui se leva et partit en direction du bâtiment.

Robert rongea son frein, et après quelques secondes il se décida à suivre son ami.

Ils virent la porte s'ouvrir et livrer le passage à deux hommes, Olaf marchait devant et l'autre le poussait avec son revolver entre les reins. Ils arrivèrent à la hauteur de Dieter. Olaf mit une main dans sa poche ; ses doigts trouvèrent le sable qu'il avait ramassé sur la plage de Halmstad...Il se tourna vers l'homme qui le suivait et lui jeta le sable au visage. Ahmed se frotta les yeux et Dieter saisit sa chance ; l'ancien membre des SEK bondit sans bruit et passa le bras gauche autour du cou du terroriste alors que le droit fit pivoter sa tête. Instantanément, elle prit un angle étrange par rapport au reste du corps et Dieter accompagna la chute du corps sa main plaquée sur la bouche au cas où.

Avec les compliments des SEK et de Karl pensa-t-il lugubrement. Olaf restait debout, immobile jusqu'à ce qu'une balle l'atteigne à la jambe. Les autres avaient manifestement vu la scène et avaient ouvert un feu nourri, en dépit de la visibilité quasi nulle.

Robert rejoignit Dieter et Olaf qui saignait abondamment. Ils avaient emporté une trousse de secours, mais elle était restée avec les autres. Il jura in petto et fit un garrot sommaire avec sa ceinture.

Le jour commençait à poindre et le tir des hommes retranchés se faisait plus précis. Robert et Dieter tirèrent Olaf vers un amoncellement de débris qui leur offrit un abri plus que précaire.

Werner essayait, aussi froidement que possible de faire le point. Il fallait réagir au plus vite, avant que le jour ne rende tout mouvement impossible. Arrivés dans l'obscurité ils n'avaient pu analyser le terrain et prévoir des solutions de repli ou d'attaque. Il s'en voulut un instant d'avoir encouragé cette « opération », mais sans leur présence Olaf serait mort...ou serait déjà mort, rectifia-t-il car il ne trouvait pas d'échappatoire. Et maintenant il fallait trouver une solution pour extraire ses amis de cette situation impossible. Il retint Heinrich et Rebecca, il était inutile qu'ils se sacrifient à leur tour...il ne trouvait pas d'issue et regrettait amèrement d'avoir renoncé à alerter les SEK...Robert, Dieter et Olaf étaient piégés et même s'ils avaient de quoi tenir un moment, leur stock de munitions n'était pas inépuisable. Il ne savait même pas précisément où ils étaient, tant ils avaient marché et tourné dans la nuit...Werner se disait qu'ils allaient mourir parce qu'il était trop bête...

Un bruit de moteurs le fit se retourner. Deux minibus et un camion porteur à 6 roues venaient d'arriver. Les véhicules furent immédiatement pris pour cibles par les tireurs embusqués et Werner constata dès les premiers impacts qu'ils étaient blindés. Un signal sonore retentit et une lumière crue et intense jaillit du camion. Il ferma les yeux et les couvrit des ses mains, mais il était malgré tout aveuglé et a deux doigts de perdre connaissance. Le faisceau lumineux était si dense, si puissant qu'il semblait avoir une réalité matérielle. On lui couvrit le visage de ce qui lui parut être un heaume de chevalier. La douleur s'atténua un peu, mais il lui semblait que la lumière

se frayait malgré tout insidieusement un chemin entre les atomes de son écran de protection. Il distingua plus qu'il ne vit des guerriers en pantalons bouffants et tuniques blanches, caparaçonnés çà et là de cuir et de métal, jaillir des véhicules et monter à l'assaut. Ce qu'il mit immédiatement sur le compte de sa confusion mentale.

Les tirs des assiégés avaient cessé quasiment instantanément.

Dieter avait eu vent, à l'époque où il faisait encore partie des SEK de cette arme incapacitante, qui en était alors à ses balbutiements et ne savait pas qu'elle était opérationnelle. Il cria à Robert de se tourner face contre terre et de fermer les yeux, mais trop tard. Déjà Robert gisait inanimé. L'obscurité revint enfin.

Werner était désorienté et Rebecca soutenait tant bien que mal un Heinrich vacillant. Curieusement ils avaient plus l'impression d'être sourds que réellement aveuglés.

Un homme s'approcha de lui. Sa tenue était d'un blanc immaculé et il aurait semblé plus à sa place dans un caravansérail écrasé de soleil qu'au centre ville de Berlin un matin d'hiver. Il retira son masque, mais de son visage recouvert d'une cagoule on ne voyait que ses yeux et d'un noir profond et d'une grande douceur.

- Ne vous inquiétez pas, vos amis vont bien. Une bonne migraine et quelques troubles momentanés de la vision, c'est tout..nous avons saturé vos récepteurs sensoriels et dans la plupart des cas le cerveau se met momentanément en veille, pour sa sécurité.
- Qui êtes-vous, parvint à articuler Werner ?
- Nous sommes les « Guerriers de la Paix » ou quelque chose comme ça si l'on se base sur la traduction littérale de l'arabe, mais c'est un peu bancal, lui répondit son interlocuteur. Même si ce titre peut sembler un peu grandiloquent, c'est bien de cela qu'il s'agit. Notre organisation intervient un peu partout, mais je ne vous en dirai pas davantage.
- Quelle est cette arme inconnue ?
- Une forme de lumière monochromatique cohérente dont la longueur d'onde reste stable dans l'espace, et qui se propage sans déperdition. Une espèce de laser si vous voulez. Même une faible puissance suffit à aveugler, ou plus, tous les êtres vivants qui la regardent, à des kilomètres de distance. On pourrait abattre un avion volant à des milliers de pieds d'altitude, pour peu que son pilote regarde dans la bonne direction.

Werner était impressionné par son interlocuteur et savait qu'il ne servait à rien d'insister. Ils échangèrent néanmoins un regard plein de respect.

- Vous avez été les premiers sur les lieux, et sans cela votre ami serait mort. Veuillez pardonner mon excès d'assurance.
- Sans vous, nous serions peut-être *tous* morts.

L'homme se mit à rire, et posa une main ferme sur l'épaule de Werner.

- Peut-être...mais ce qui m'amuse le plus c'est de vous imaginer en train de rédiger votre rapport sur ces...événements..disons inhabituels...comment allez-vous pouvoir expliquer cela ? Fort heureusement, vous êtes un proche de la Chancelière..cela vous aidera certainement dit-il à un Werner abasourdi.

Quand Robert reprit ses esprits, il distingua un homme à la tenue étrange penché sur lui ; il lui parlait doucement, en allemand...

- Je vais vous verser un produit apaisant sur les yeux, il atténuera la douleur et favorisera la récupération rapide de l'intégrité de votre vision. D'ici demain, la plupart des troubles et désagréments auront disparu, vous aurez cependant mal à la tête et souffrirez de nausées, de troubles auditifs et olfactifs pendant quelques heures. Voici un nécessaire avec des instructions d'emploi pour les 48 heures à venir, le temps nécessaire pour que tout redevienne parfaitement normal.

Il aurait récité des formules magiques et fait des signes cabalistiques que Robert n'eut été plus étonné.

- Qui êtes-vous ? Comment va Olaf ? demanda-t-il en clignant des yeux pour essayer d'estomper la brume qu'il lui semblait avoir devant les yeux
- Il va bien, le garrot lui a sauvé la vie, mais il faut l'évacuer rapidement.
- Qui êtes vous ?

Il lui sembla distinguer un sourire dans le regard qui le fixait, mais il n'obtint pas de réponse.

Au loin retentissaient des sirènes de véhicules d'intervention de la police. Tous les hommes se replièrent, en emmenant 3 prisonniers valides, mais à l'air complètement hébétés. Ils avaient abattu les 3 autres qui ne les intéressaient pas.

- Comment te sens-tu Robert, demanda Dieter ?
- Vivant, je crois. C'est toujours ça de pris et nous avons sauvé Olaf à ce qu'il semblerait...

Werner, Rebecca et Heinrich, la démarche hésitante, les avaient rejoints, en même temps qu'un médecin et des brancardiers qui évacuèrent le blessé...les « Guerriers de la Paix » étaient remontés dans leurs véhicules et avaient quitté les lieux avant l'arrivée des secours...

- Sauvé Olaf ? Non, je ne crois pas, pour lui le pire est à venir...il lui faut maintenant affronter la colère de sa grande sœur et je ne voudrais vraiment pas être à sa place, dit Werner.

Il se mit à rire, d'un rire cathartique et presque douloureux tout d'abord et de bon cœur ensuite.

Robert passa les deux jours suivants chez les Krieger, afin de récupérer complètement, sous la surveillance d' Erika et des enfants. Il fut surpris de recevoir des témoignages de sympathie de collègues allemands qu'il avait à peine croisés lors de son premier séjour et gêné d'apprendre que la prochaine promotion de l'école de police s'appellerait « promotion Robert Steiner ». Werner avait décrété qu'il était préférable pour une fois de choisir le nom d'un héros vivant pour la baptiser, car il y avait eu trop de morts.

La blessure d' Olaf était sérieuse et il avait été question d'amputation de la jambe en dessous du genou, le projectile ayant fragmenté tibia et péroné. Mais un chirurgien avait relevé le défi et selon lui, après plusieurs semaines d'immobilité totale et des mois de rééducation prudente, il retrouverait l'usage quasi complet de sa jambe.

Elga était arrivée le jour même et avait eu des mots très durs envers son frère, avant de fondre en larmes et de le prendre dans ses bras, et de se confondre en excuses auprès de tout le monde...elle aurait du se montrer plus vigilante, mieux s'occuper de lui...il avait mis ses amis en danger de mort. Werner coupa court en répliquant que personne ne les avait obligés à intervenir. Et Olaf avait plus besoin de réconfort que de reproches ajouta Erika d'un ton qui ne souffrait pas la réplique.

Werner sourit à Elga.

- C'est bientôt Noël, si tu veux rentrer à Göteborg, nous nous occuperons d'Olaf.
- C'est vrai, je veux passer Noël avec mes enfants et mon petit-fils...mais j'ai besoin que quelqu'un s'occupe de moi également...je voudrais que tu viennes avec moi, s'il te plaît, si Erika est d'accord, bien entendu, se ravisa-t-elle...
- A une condition répondit cette dernière...que nous fêtions tous la nouvelle année ensemble, que ce soit en Suède, en France ou ici...mais ensemble.

Doris et Robert passèrent Noël en « famille », avec Colin et Chloé, leurs enfants et les parents adoptifs de Chloé. Même si les enfants furent au début intrigués par la présence de cette « grande sœur » inconnue, ce fut une merveilleuse soirée et les souvenirs de Doris devenaient de moins en moins douloureux. Pour Robert, des moments tels que ce premier Noël avec Doris donnaient définitivement un sens à ce qu'il faisait au fil des jours et son énergie et sa détermination s'en trouvèrent encore renforcés. Il pensa à Dieter, Erika et leurs enfants, si pour eux c'était un Noël presque ordinaire, Rebecca et Heinrich aussi passaient leur premier Noël ensemble, tout comme Elga et Werner, Werner qui devait ressentir un peu ce qu'il ressentait lui-même, en arrivant dans une famille inconnue, pour l'amour d'une femme. Puis il pensa à ceux pour qui cette fête ne serait plus jamais la même, par la faute de quelques hommes insensés et stupides. Liselotte, désormais seule, et tant d'autres orphelins, ou privés d'un être cher par une fureur aveugle et stupide...Il sortit, il avait besoin d'un moment de silence...il leva les yeux vers le ciel étoilé...quelque part en Allemagne, en Suède, à Paris, ses amis faisaient peut-être de même au même instant. Doris le rejoignit et passant ses bras autour de ses épaules l'embrassa sur la joue...

- A quoi penses-tu mon chéri ?
- A tout et à rien, à plein de choses à la fois...je pense à tout ce qui est arrivé cette année, à cette violence, cette tristesse, à la peine de ceux qui ont perdu l'un des leurs...mais je pense aussi à nos amis, à cette famille, je pense à toi... et cela me rend heureux malgré tout... oui...je suis heureux.

Il se tut et la prit dans ses bras,

Le réveillon du jour de l'an, à Berlin, fut différent...ils avaient tous envie et besoin d'être ensemble mais d'oublier ce qui les avait réunis...car le fait de se retrouver les comblait de joie mais ravivait également des souvenirs cruels. Il ne manquait qu'Olaf, toujours cloué sur son lit d'hôpital, mais le dernier pronostic du chirurgien était encourageant.

Ils écoutèrent les vœux télévisés de la chancelière, en direct à 20h00. Son message était bref comme à l'accoutumée car elle considérait que la politique n'avait rien à voir avec le fait de souhaiter une bonne et heureuse année à ses compatriotes. Elle tenait simplement à les remercier pour leur engagement et leur courage intacts, malgré la terrible menace qui planait depuis quelques mois. Comme chaque année elle les exhorta à être tolérants, heureux et à faire comme elle ce soir la fête avec des amis, tout en leur demandant de se montrer généreux avec les malheureux et les indigents.

- C'est vraiment différent des allocutions de nos présidents, beaucoup plus sobre et certainement bien plus sincère dit Doris, quand Robert eut fini de traduire, car même si elle s'était mise au travail d'arrache pied pour apprendre la langue de Goethe depuis quelques mois, elle n'avait pas tout compris. C'est dommage, j'aurais aimé qu'elle soit avec nous ce soir. J'imagine que certaines de ses obligations sont incontournables et qu'elle ne fait pas toujours ce qu'elle veut...
- Pas toujours, répondit Werner, mais elle sera là dans peu de temps...elle nous l'avait promis et en fait, c'est elle qui invite.

Et en effet, Monika Strobel les rejoignit peu après, accompagnée de son époux, mais aussi de ses gardes du corps. Et comme c'était le réveillon elle avait également convié leurs familles, et elle le faisait depuis qu'elle était chancelière. Certains de ses rivaux les plus acharnés, quand ils l'apprirent, avaient crié au scandale en disant que cette soi-disant sensiblerie de façade n'avait pour seul résultat un gaspillage supplémentaire de deniers publics, mais cela n'avait que renforcer sa popularité. Comme le dit Werner, il y avait beaucoup de gens qui n'étaient pas de son bord ou de son avis et qui ne voteraient jamais pour elle, mais presque tout le monde l'aimait ou au moins la respectait. Et elle était au pouvoir depuis si longtemps déjà....en Allemagne on avait coutume de dire « que se passerait-il si la chancelière était un homme ? »

Et Erika s'empressa d'ajouter, pour faire enrager son amie :

- C'est exactement cela Monika, et j'ajouterai que tu es un peu notre Reine d'Angleterre à nous....on te critique, mais dès que tu éternues, tout le monde sort son mouchoir...tu sais que tu serais adorable avec un chapeau ?

Cela fit beaucoup rire Robert

- Tu trouves que c'est si drôle que cela, Robert lui demanda la Chancelière , amusée?
- Excusez-moi, Madame la Chan...pardon, Monika, oui je trouve que c'est plutôt amusant en effet, mais surtout, essaie d'imaginer la tête de notre Président de la République si quelqu'un avait osé lui dire la moitié de ce que vient de te dire Erika....et ça c'est vraiment irrésistible.

Monika faillit en pleurer de rire

- J'espère que cela restera entre nous, il y a en effet de quoi déclencher une nouvelle guerre entre la France et l'Allemagne s'il apprend que nous nous sommes moqués de lui de cette manière !

Robert lui présenta sa compagne et...bientôt épouse

- Madame la Chancelière, je voulais vous remercier de m'avoir permis de rejoindre Robert quand...commença Doris
- Oublions cela, s'il faut remercier quelqu'un pour cela ici c'est Erika dit la Chancelière en rougissant. Elle me l'a demandé et je fais toujours ce qu'elle me dit de faire, d'ailleurs parfois je me dis que la vraie Chancelière allemande c'est elle ! Alors, il paraît que vous êtes vétérinaire comme notre Erika ..reprit-elle pour détourner la conversation ?

Robert avait raison, pensa Doris, Monika était d'une timidité incroyable et le contraste entre les attributions de cette femme de pouvoir et son véritable caractère était saisissant. Elle était capable de prendre des décisions essentielles et difficiles ou de tenir tête à ses homologues qu'ils soient Français, Russes, Américains ou Chinois, mais dans sa vie privée elle restait modeste, réservée et bienveillante. Elle lui présenta ses gardes du corps, mais aussi leurs épouses et enfants, dont elle connaissait l'âge, le prénom et toutes sortes de détails. Par certains côtés elle ressemblait à Pierre-Louis. Il était ombrageux et assurément plus fier, mais restait toujours disponible et à l'écoute des autres.

Pour Doris une telle soirée restait parfaitement improbable et cependant tout lui semblait si naturel et évident...

Minuit fut curieusement l'instant le plus solennel et le plus grave. On échangea bien sûr des vœux de circonstance, on évoqua les mariages à venir, mais auparavant tous restèrent spontanément silencieux un court moment, le temps de laisser passer les fantômes dit par la suite Erika. Les yeux devinrent brillants et ils échangèrent des regards appuyés. C'était bien plus que de la connivence ou de la solidarité ; c'était un mélange d'amitié, de respect et de fraternité né dans l'épreuve et définitivement pérenne.

Doris et Robert repartirent le surlendemain. Ils avaient été hébergés par Erika et Dieter et il leur semblait désormais faire partie de la même famille. Avant leur départ, ils repassèrent voir Olaf, toujours alité. Il essayait de faire bonne figure mais ne

pouvait se défaire d'un sentiment de culpabilité envers ses amis.

- Tu sais, nous avons grâce à toi neutralisé 6 autres terroristes et manifestement, d'après « les Guerriers de la Paix » pas des moindres, évité l'attentat que tu aurais dû commettre, le rassura Robert, plein d'indulgence...mais à l'avenir, évite quand même d'entreprendre ce genre de choses et laisse faire les professionnels, s'il te plaît.

Olaf fixait Doris.

- Tu m'en veux Doris ?
- Oui, je t'en veux, je le reconnais, mais cela passera...ce que je n'arrive pas à comprendre c'est comment tu as pu imaginer que tes amis allaient te laisser tomber...tu les voyais rester les bras croisés pendant que tu jouais les héros ? Qu'ils seraient venus au bord du trou pour chanter encore une fois « Ich hatte einen Kameraden » ? Tu les as mis en danger de mort !

Doris était d'un seul coup devenue furieuse et Robert la prit dans ses bras pour la calmer . Il savait qu'elle regretterait bien vite de s'être emportée.

Olaf restait interdit et ne répondit pas tout de suite...

- Je n'ai pas pensé à cela...j'étais obnubilé par mon envie de faire payer...la mort de Max...et je ne croyais pas compter pour vous au point que vous soyez prêts à risquer vos vies pour moi...même Elga ne parlait plus que de Werner et envisage de prendre sa « retraite ».
- Il te faudra l'accepter cependant..dit doucement Robert. Tu sais que nous sommes tous là pour t'aider et te soutenir, mais ta sœur sera désormais moins présente que ces dernières années, c'est ainsi...tu pourras bientôt rentrer en Suède, et tu as un autre combat à mener, tu dois retrouver l'usage de ta jambe ce qui sera long et difficile.
- Robert...je ne vous ai même pas encore remercié...tu as raison, même si tu l'as dit de façon voilée, je suis un égoïste...et vous, vous avez sans hésiter pris le risque de tout perdre...j'ai honte...pardon, Doris, tu as raison, je suis un imbécile pathétique.
- Oublie cela, tout va bien, mais ne refais pas ce genre de connerie, c'est tout...à bientôt Olaf...

CHAPITRE DOUZE

Ils étaient rentrés dans le Jura et avaient renoué avec leur vie heureuse et paisible. Robert finissait la vaisselle de son déjeuner, quand Pierre-Louis l'appela.

- Je vous dérange Robert ?

- Non, bien sûr que non, sourit Robert...vous ne me dérangez jamais, vous le savez bien.

En fait, il était amusé par le fait que malgré l'amitié qui les liait, ils n'arriveraient vraisemblablement jamais à se tutoyer, ce qui était d'autant plus drôle qu'à part eux deux, tout le monde dans leur petite équipe tutoyait tout le monde, depuis Doris jusqu'à Monika. Même l'aristocratique Werner y était parvenu.

- J'ai une question à vous poser, si vous me promettez de ne pas vous moquer de moi et de me répondre sincèrement...
- Très bien, non, oui, C'est à dire, je ne vous promets pas de ne pas me moquer, mais je répondrai sincèrement...

Brede soupira, marqua un temps d'arrêt, avant de demander

- Robert, pensez-vous que je ferais un bon président de la république ?

A sa grande surprise, Robert ne se mit pas à rire

- Vous restez sans voix ?
- Non, Pierre-Louis, j'essaie de formuler ma réponse. Je suis certain que vous feriez un excellent candidat, vous avez du charisme et votre probité plaide pour vous et vos chances d'être élu sont réelles...je suis même prêt à voter pour vous, c'est dire...

Pierre-Louis s'esclaffa

- Vous m'aideriez ?
- Je n'ai pas fini de vous répondre ...une fois élu vous seriez le plus honnête et le plus humain des présidents, mais je me demande si c'est compatible avec la fonction...et vous seriez pour cette raison incontestablement le plus malheureux des présidents. J'ai pu me rendre compte votre façon de remplir vos fonctions de ministre de l'intérieur. Vous êtes juste, droit et essayez autant que possible de ménager vos gens ; je suis presque sûr que vous êtes même populaire auprès de certains truands. Et je ne parle même pas de ce que vous avez fait pour moi. Mais une fois président, vous n'auriez plus la même marge de manœuvre...je ne suis pas sûr que ce boulot soit pour vous.

Mais Robert connaissant trop bien Pierre-Louis pour ne pas avoir compris qu'il y avait autre chose qui l'ennuyait, un sujet qu'il avait du mal à aborder...il avait vu juste ; et Brede reprit, après un silence :

- Je vais y réfléchir...mais en fait je ne vous appelle pas pour cela...si vous êtes d'accord, vous aurez la visite de Madame Lecorre...vous aviez voulu la rencontrer après cette triste histoire, mais je vous l'ai interdit. Mais maintenant c'est elle qui souhaite vous rencontrer, si vous le voulez bien.

Robert ne répondit pas tout de suite, mais la tristesse et la honte qu'il avait ressenties étaient latentes et accaparèrent ses pensées immédiatement. Il avait voulu se rendre

aux obsèques de Lecorre, demander pardon, mais Pierre-Louis s'y était fermement opposé. Robert, fragilisé s'était contenté d'obtempérer.

- Je crois que je n'ai pas bien le choix...Quand ?
- Dès demain, si c'est possible. Elle vient de passer quelques jours à Lyon et peut s'arrêter chez vous, en rentrant, en fin de matinée, pour déjeuner. Vous lui ferez un de ces petits plats mijotés dont vous avez le secret. Mais surtout, ne vous mettez pas la rate au court-bouillon, tout se passera bien ; elle souhaite vous voir pour vous remettre des documents qu'elle a retrouvés récemment, qui je pense pourraient en effet vous intéresser et aussi d'une certaine manière essayer de tirer un trait sur cette histoire.
- Elle m'en veut beaucoup ?

Sa question lui sembla aussitôt stupide quand il essaya d'imaginer ce que pouvait ressentir à son endroit l'épouse d'un homme qu'il avait tué...

- Elle ne vous en a jamais voulu...nous avons beaucoup parlé de vous, et elle regrette même que vous ayez été, en quelque sorte, mêlé à cette histoire. Ne vous en faites pas, elle va bien, ou aussi bien que possible. Lecorre et elle vivaient séparés depuis quelques temps déjà, même s'ils étaient restés très proches jusqu'à...la fin... de son propre aveu, Lecorre était suicidaire et elle était sûre qu'un jour ou l'autre il en viendrait à une solution extrême. Elle ne s'attendait certes pas à cette « action d'éclat », mais parfois il me semble qu'elle en nourrit une forme de fierté et en tous cas de l'admiration pour Lecorre....
- C'est parfait, me voilà complètement rassuré, répondit Robert d'une voix blanche. Mais, même si ce sera difficile, je me sens pas le droit de lui infliger une fin de non recevoir. Vous pouvez lui dire que je l'attends.
- A la bonne heure...alors demain matin quartier libre pour faire vos courses et la cuisine !

En raccrochant le téléphone, Robert se rendit compte qu'il était en nage.

Doris passa la soirée à essayer de le distraire et de le détendre, mais aucun de ses arguments, même les plus ultimes et les plus charmants n'arrivèrent à éliminer l'angoisse de son compagnon. C'était vraiment la première fois qu'elle le voyait aussi préoccupé.

Il était presque midi le lendemain quand une femme manifestement âgée d'une bonne quarantaine d'années gara sa voiture devant la maison. Elle avait l'air menue et fragile, mais elle gagna la porte d'un pas déterminé. Robert se précipita pour ouvrir.

- Bonjour, vous guettiez mon arrivée, sourit la femme ?
- Oui, et quand j'y repense, il y a déjà un bon moment que j'attendais de vous rencontrer.
- Tout est pour le mieux donc. Je m'appelle Christine
- Très bien, Je m'appelle Robert, mais je crois que vous le savez déjà, entrez vite,

il fait vraiment froid ce matin.

- Oui et il fait très bon chez vous. Elle marqua un temps d'arrêt et reprit : Pierre-Louis ne m'a pas raconté d'histoires, si je me fie au fumet qui filtre de la cuisine vous êtes un fin cordon bleu.

Ils restèrent un instant interdits, ne sachant que se dire ou que faire...

Christine Lecorre finit par se lancer et dit

- Robert, on ne va pas se raconter d'histoires, voulez-vous ? Vous êtes le policier qui a abattu mon mari, c'est comme ça et nous n'y pouvons rien. Je sais aussi que vous n'êtes pas sorti indemne de cette histoire, et que vous avez été blessé dans votre chair et votre cœur. Pierre-Louis m'a également expliqué ce qui vous a valu votre disgrâce, j'avoue que d'une certaine manière c'est plutôt amusant. J'aurais voulu voir la tête à Tagaz...
- C'est sans importance et j'y ai bien plus gagné que perdu. Mais je suis vraiment désolé que tout ait si mal tourné...j'aurais peut-être pu essayer de le neutraliser, car je ne sais pas, je ne crois pas qu'il avait l'intention de me tuer, en tous cas c'est difficile à dire. Cela ne colle pas avec le personnage... Mais parlez-moi de vous plutôt...
- Je vais vous dire la vérité...nous étions séparés depuis quelque temps déjà. Il était devenu insupportable au quotidien, et ne supportait plus Tagaz et la SICE. Je lui avais enjoint de démissionner, sous peine de le quitter. Il avait préféré rester, il avait une mission à remplir selon lui, protéger les salariés de la rapacité de la direction et des actionnaires etc...vous, les bonhommes, et le sens du devoir...d'après Pierre-Louis vous êtes le même...il paraît que vous avez failli vous faire tuer trois fois en quelques mois...pour en revenir à mon...mari, j'ai découvert il y a peu, en débarrassant les deux pièces qu'il occupait depuis notre séparation -nous l'avions acheté en nous installant à Paris il y a 15 ans- un dossier médical. Il était atteint d'un cancer du pancréas, incurable et foudroyant et cela explique en grande partie son geste désespéré.
- J'ai n'ai pas vu de rapport d'autopsie, et en tous cas je n'en ai rien su, ce n'était mentionné nulle part répondit Robert.
- Parce qu'il n'y a pas eu d'autopsie. Pour nous ménager, moi et nos enfants, Pierre-Louis s'y était personnellement opposé. Et il faut dire que la cause du décès était plutôt évidente. ..

A ces mots, Robert se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux. Voyant son trouble, Christine sourit faiblement.

- Excusez-moi Robert, je n'aurais pas du dire cela...
- Ne vous en faites pas, je crois que c'est mérité...vous connaissiez donc Pierre-Louis ? Car au moment de l'affaire, il n'en a rien laissé paraître..

L'instinct de flic reprend toujours le dessus se dit Robert, soudain intrigué.

- Non, pas du tout. C'est lui qui est venu présenter spontanément ses condoléances -et les vôtres- en précisant que vous n'étiez pas en état de venir me voir, et qu'il vous l'avait par ailleurs interdit. Il a été très gentil avec moi et les enfants, et a fait le maximum pour nous aider d'une part à surmonter l'épreuve et d'autre part nous protéger de Tagaz qui voulait se venger sur nous. Il m'a même trouvé du travail, mais de cela je vous en parlerai tout à l'heure.

Robert sourit intérieurement, non, décidément Pierre-Louis ne serait pas un bon président de la république.

Clemenceau fit une entrée majestueuse. Mme Lecorre s'exclama

- Ah, et voici Clemenceau, le maître de maison ! Ne soyez pas étonné, mais notre ami commun est intarissable dès que l'on parle de vous.

Robert était enchanté de cette diversion et proposa un apéritif avant de passer à table. Il se sentait épuisé, pour avoir passé une très mauvaise nuit, et ces quelques premières minutes en compagnie de Christine Lecorre avaient mis ses nerfs à rude épreuve.

Mais c'était une personne dotée d'un heureux caractère et elle faisait son possible afin que Robert se sentit à l'aise.

Ils déjeunerent et parlèrent de tout et de rien, Robert arrivait presque à faire abstraction des événements à l'origine de cette rencontre. Christine lui paraissait étrangement bien renseignée sur ses activités actuelles et il se décida à demander comment elle en savait aussi long sur lui.

Madame Lecorre sourit...

- Vous savez Robert, je vous ai dit que Pierre-Louis m'avait trouvé un travail. En fait, voici plusieurs mois que nous travaillons ensemble vous et moi, mais à votre insu. Entre autres choses, je récupère tous vos rapports, les retravaille un peu selon les désirs de Pierre-Louis, qui préfère bien souvent qu'ils se trouvent édulcorés avant de les diffuser. Pour l'essentiel pour brouiller les pistes, protéger les sources d'information et vous-même d'ailleurs. J'adore vous lire et vos travaux sont plus que de simples rapports ou compte-rendus...pour ce qui est du fond, ils sont parfaitement clairs et précis. Quand à la forme, comme s'amuse à le dire Pierre-Louis, on a presque parfois l'impression de lire un roman...on pourrait les éditer et le mettre en vente quasiment tels quels.

C'est aussi pour cette raison que j'ai eu envie de vous rencontrer. A vous lire, j'ai découvert un homme clairvoyant certes, mais aussi plein d'empathie...et...

Christine sourit malgré elle....

- c'est vraiment amusant...votre bilinguisme transparait parfois dans vos textes...certains passages, surtout ceux qui concernent l'Allemagne sont construits de manière différente. J'imagine que vous pensez en allemand et rédigez en français...cela donne un côté « exotique » à vos travaux et les rend encore plus agréables à lire.

Robert était rouge de confusion....il savait bien sûr que ses rapports étaient lus, relus,

remis en forme mais il n'y attachait jusqu'à ce moment peu d'importance.

Pour ne pas perdre contenance, il se rendit à la cuisine pour en ramener le café. Christine Lecorre s'était levée et regardait attentivement les livres de la bibliothèque. Elle avait l'air à la fois émue et satisfaite et mit un moment à s'apercevoir du retour de Robert. Elle sursauta en sentant sa présence.

- Excusez-moi, Christine je ne voulais pas vous effrayer.
- Ce n'est rien, je regardais vos livres. Vous avez les mêmes lectures que Claude. Vous auriez pu être de bons amis...

Elle mit fin au silence gêné qui suivit cette remarque en sortant une volumineuse enveloppe de son sac et ajoutant :

- A présent je suis sûr que vous êtes la personne à qui je dois confier ceci. Je l'ai trouvé en rangeant l'appartement, avant de le mettre en vente. C'est en quelque sorte un testament ; une compilation de toutes les « irrégularités » qu'il avait constatées au cours des dernières années dans le fonctionnement de la SICE, de ses partenaires et plein d'autres choses encore.. Il y a un peu de tout, fausses factures, délits d'initiés, abus de biens sociaux, corruption, ingérence et influence, fraude fiscale, blanchiment d'argent et évocation de capitaux bien entendu...mais aussi stratégie et politique et même des liens financiers avec certaines organisations gravitant autour du terrorisme, pour garantir certains contrats ou marchés, ce qui peut vous intéresser au premier chef.

Je ne sais si vous pourrez les exploiter car beaucoup de ces documents concernent des gens très puissants...Tagaz est en quelque sorte le pivot de l'antenne française de cette organisation et on se retrouve en face d'un monstre comme le S.P.E.C.T.R.E. inventé par Ian Fleming.

Il sourit intérieurement quand il repensa à la proposition de Tagaz, qui voulait faire de lui un « James Bond »...étrange ironie.

- Je vous les confie, ce sont les originaux et il n'en existe à priori aucune copie papier ou informatique, mon mari était trop méfiant pour confier des secrets à un disque dur. reprit elle. Vous en ferez ce que vous pourrez, et je suis bien consciente de leur dangerosité, alors s'il vous plaît n'allez pas vous exposer inutilement. Essayez de ne pas jouer au boy scout comme en Allemagne. Mais je sais que vous auriez eu beaucoup à partager avec Claude et suis même sûre que s'il vous avait rencontré...plus tôt, il n'aurait pas commis cette folie. Gardez ces documents, mettez les en lieu sûr et peut-être vous serviront-ils un jour, sait-on jamais.

Maintenant Robert, il faut que je vous laisse, j'ai encore de la route à faire et quelque affaire à régler en chemin. Je vous remercie de m'avoir reçue et nous nous reverrons certainement, à titre professionnel sans aucun doute mais peut-être aussi, si vous le voulez bien à titre amical. Si vous passez par Paris, ma porte vous est ouverte, à vous et votre compagne que je connais déjà un peu , grâce aux confidences de Pierre-Louis.

Robert sourit intérieurement et remercia Christine Lecorre d'avoir entrepris cette démarche, tout en s'excusant de n'avoir pas pris les devants. Il était soulagé de la voir partir enfin, mais était heureux d'avoir fait sa connaissance et l'assura qu'elle pouvait s'arrêter à Dole quand elle le souhaitait.

Il était impatient d'ouvrir l'enveloppe que lui avait remise Christine et il lui sembla qu'elle lui brûlait les mains quand il s'en saisit.

CHAPITRE TREIZE

Louis Saporta buvait son demi à petites gorgées. Mais en vérité, il buvait plutôt du petit-lait, à voir Robert assis à table en face de Sylvie et l'air aussi emprunté qu'un collégien pris en faute par le surveillant général . Robert lui avait demandé d'arranger ce rendez-vous avec son ex-collaboratrice et amie.

Sylvie sourit et dit

- Détends-toi Robert, je ne vais pas te gifler aujourd'hui...
- Tu as giflé Robert, demanda Saporta, l'air amusé ?

C'était une vieille histoire...Robert était au 36 depuis quelques années quand Sylvie, alors cadre administratif de la préfecture, fut détachée à la PJ pour assister le commissaire Passard dans son travail et mettre en place le nouveau système documentaire et d'archivage informatique.

Elle détonait dans cet univers de jeans blousons et baskets ou croquenots, avec des tenues recherchées et un vocabulaire choisi et délicat.

Sylvie n'avait aucune position hiérarchique , ce qui rendait ses rapports avec certains de ses collaborateurs difficiles. Robert ne faisait pas spécialement partie de ceux-là, mais autant il était volontaire sur le terrain, autant il était indolent, pour ne pas dire négligent quand il s'agissait de tenir à jour son agenda ou rédiger certains rapports. Souvent Sylvie le rappelait à l'ordre ce qu'il prenait selon les jours avec bonhomie ou agacement, avant d'obtempérer sous peine d'être relancé sans arrêt par cette nouvelle assistante tenace...Leur rapports étaient généralement cordiaux mais Robert était cependant parfois désagréable pour ne pas dire odieux, sans vraiment s'en rendre compte d'ailleurs. Sylvie faisait le poing dans sa poche, en refoulant sa colère ou parfois en ravalant ses larmes, car Robert n'était pas le seul à être cassant avec elle.

Un matin, alors qu'il venait d'apprendre qu'un truand qu'il avait traqué patiemment pendant plusieurs semaines et arrêté depuis peu avait été libéré suite à un vice de procédure, Sylvie, alors qu'il passait devant son bureau l'appela pour le relancer pour la troisième fois de la semaine à propos d'un document quelconque qu'il avait omis de

signer.

- Je me fiche de ton document ! Tu me casses les pieds pour une note de frais non signée, alors qu'on est obligé de libérer un truand parce qu'un greffier a fait une connerie ! Vous autres, les gratte-papiers commencez vraiment à me taper sur le système et toi la première !

Sylvie se leva les larmes aux yeux, calmement, se campa devant Robert qui la dépassait d'une bonne tête et lui asséna sans crier gare une gifle retentissante. Surpris, Robert recula et trébucha sur l'escabeau qui permettait d'accéder aux parties supérieures des rayonnages d'archives et se retrouva les quatre fers en l'air.

Sylvie s'approcha de son visage et le regarda droit dans les yeux et lui dit

- Écoute moi bien flicard de mes deux ! Ma fille fait ses dents depuis le début de la semaine, mon mari est en déplacement depuis 2 jours et j'ai du dormir en tout et pour tout 20 minutes durant les dernières 72 heures...alors, s'il te plaît, ne me fais pas subir tes états d'âme dont je me fiche avec application, qu'ils soient justifiés ou non. Comme toi, je fais mon boulot alors ne m'emmerde pas ! C'est clair ça ? Tu vas t'en souvenir ou faut-il que je te le note sur un papier à en tête ?

Puis, voyant l'air abasourdi et penaud de Robert, elle éclata de rire en lui tendant la main pour l'aider à se relever.

Alerté par le bruit et les éclats de voix, le commissaire Passard fit irruption dans le bureau pour demander ce qu'il se passait. Sylvie lui répondit ;

- Ce n'est rien, patron, je viens juste de gifler Robert Steiner.

Passard la regarda avec sa bonhomie habituelle et lui dit

- Je me demandais vraiment si vous alliez vous décider à le faire un jour. ..je ne sais pas ce qu'il vous a fait aujourd'hui, mais il ne l'a certainement pas volée, cette gifle, au moins pour l'ensemble de son œuvre. Puis se tournant vers Robert il ajouta : tu vois petit, j'ai cru que dans toute ma carrière j'ai rarement rencontré un flic de ton calibre aussi doué et courageux, mais ce dont je suis sûr c'est que je n'ai *jamais* rencontré de flic plus casse-pieds que toi. Prends-en de la graine et sois gentil avec la dame.

C'est ainsi qu'était née un véritable amitié, même si Sylvie et Robert ne s'étaient jamais fréquentés en dehors du travail.

Leur relation était restée émaillée d'accrochages mais Sylvie avait développé, en partie grâce à ces nombreux démêles avec Robert un véritable talent pour recadrer en deux phrases la plupart des grincheux. Et tous les membres du service avaient appris à la respecter et l'apprécier, ou simplement la craindre pour les plus réfractaires. Son départ pour Bercy, quelque temps après attrista presque tout le monde...

Et aujourd'hui, Robert avait un service à demander à Sylvie et cela le mettait mal à l'aise.

Après que Christine Lecorre lui eut remis les documents collectés par son défunt mari, Robert avait, quasiment perdu le sommeil. Il s'était empressé de les lire et n'arrivait plus à décoller depuis. Tout ce qu'il y avait trouvé dépassait son entendement et était aussi monstrueux que terrifiant. Il s'était confié à Brede, qui lui aussi était éberlué par ces révélations. Il avait essayé de l'aider mais même lui se heurtait à des murs et avait reçu des menaces à peine voilées. Robert avait appelé Christine, pour avoir d'autres informations éventuelles comme les personnes avec qui Lecorre avait été en relation avant sa mort, mais, effrayée par les commentaires de Pierre-Louis, elle s'était empressée de lui dire de ne rien tenter. Tagaz, avec sa clique faisait manifestement peur à tout le monde.

L'ombre de son « groupe » se profilait dans tous les secteurs et tous les pays producteurs de matières premières. Qu'il s'agisse de terres rares, de cacao, d'huile de palme, de carburants fossiles ou nucléaires, ils étaient partout. Tout pouvait servir à leurs calculs, et ce qui n'était pas l'objet de spéculations pouvait le devenir du jour au lendemain, pour les enrichir et plonger des milliers, des millions de familles voire des états entiers dans la pauvreté ou le chaos. Les entreprises « légales » comme la SICE n'étaient vraiment que des façades. Robert en était arrivé à regretter d'avoir refusé l'offre de Tagaz, l'année précédente. Peut-être aurait-il pu noyauter cette association de malfaiteurs de l'intérieur ? Il savait qu'il se berçait d'illusions et qu'il était impuissant face à une organisation criminelle d'une telle ampleur.

- Tu comptes sérieusement faire mordre la poussière à Tagaz, s'étonna Sylvie ? Je ne crois pas que tu as bien pris la mesure de ce qu'ils sont, lui et ses acolytes...la Mafia, ce sont des enfants de chœur à côté, le folklore en plus mais la puissance en moins. Te rappelles-tu du ministre des finances, rêveur et idéaliste, Merlet, qui s'est « suicidé » il y a une quinzaine d'années ? Il s'était juré de récupérer tous les capitaux qui quittaient le pays...vois où ça l'a mené...

Robert se rappelait en effet de cette histoire... Merlet s'était soi-disant ouvert les veines dans sa baignoire...un premier rapport d'autopsie avait circulé ; il faisait état d'eau dans les poumons et de très peu de sang...comme si le malheureux s'était d'abord noyé avant de se tailler les veines. Mais très vite on avait lancé des rumeurs, des « problèmes personnels » au parfum de scandales l'auraient poussé à mettre fin à ses jours. Tagaz, à cette époque, n'y était certes pas pour grand chose, mais depuis il avait brillamment gravi les échelons dans le monde des crapules. Il avait à présent lui aussi les moyens de commettre le pire et en était capable.

- Robert, tu n'es vraiment pas de taille...personne ne l'est je pense. Il a trop d'« amis », de relations et il peut acheter n'importe quoi ou n'importe qui. Nous avons déjà essayé, en « off » de le coincer à Bercy, mais tout est verrouillé et deux de mes collègues ont été licenciés pour faute grave, avec des chèques confortables certes, mais aussi des menaces à peine voilées pour leurs proches. Il est inattaquable....Sylvie prit un air songeur et ajouta...en France tout du moins. Et en Russie et en Chine...et certainement dans tous les pays du monde, hormis peut-être le Japon. Mais il n'est pas fou, il évite soigneusement de faire

des affaires avec les Japonais, il sait qu'ils sont capables de tout...en ce moment il passe la plupart de son temps en Afrique, pour créer des filières et faire main basse sur de nouveaux gisements de terres rares au profit des Chinois qui doivent déjà détenir plus de 80% des gisements connus.

- Où en Afrique ?
- Au Kenya, en général...mais je ne sais pas si l'endroit où il se trouve est vraiment important...

Robert ressentit une sensation familière...un peu comme quand il était près d'arrêter un voyou, ou à la fin d'une longue enquête. Il n'était pas spirite, bien au contraire. Cependant l'évocation de la Chine et de l'Afrique par son ex-collègue l'avait mis en alerte...il revoyait les pages des carnets de Lecorre où il évoquait les affaires qu'envisageait de faire Tagaz avec les Chinois, en Afrique. La concurrence était vive et manifestement beaucoup de gens en Afrique voyaient ce Français agressif et arrogant d'un très mauvais œil. Il contribuait à brader sans vergogne les richesses du sous-sol de tout le continent. Peut-être y avait-il une opportunité ?

Louis, qui le connaissait décidément trop bien s'aperçut le premier de son trouble. Il savait ce que signifiait son air soudain absent...Robert réfléchissait, pesait le pour et le contre de toutes les options. Il posa sa main sur son avant bras

- Robert, s'il te plaît...pas de conneries, hein ?
- Tu me connais non ?
- Oui, je te connais, répondit Saporta...c'est bien pour cela que je m'inquiète...tu as trop souvent joué au justicier solitaire. Si j'en avais le pouvoir, je te mettrais en taule, rien que pour te protéger de toi même.

Robert sourit.

- Oui, mais je crois que j'ai déjà pris assez de risques ces derniers temps et pour couronner le tout, je viens de déjeuner avec Sylvie...oui, je crois en effet que j'ai suffisamment joué au héros pour un moment.

Sylvie se mit à rire, mais au fond d'elle même elle riait jaune. Tout comme Louis, elle était inquiète et savait que Robert pouvait parfois être aussi stupide et obstiné qu'intrépide.

Ils sortirent de la brasserie vers 14h30, Sylvie et Louis retournèrent à leurs occupations et Robert flâna dans Paris ; il devait retrouver Doris après 17 heures ; elle participait comme chaque année à un congrès professionnel sur les évolutions des technologies de soins vétérinaires et était la dernière intervenante de la journée, On lui avait demandé de faire un exposé sur les espèces menacées et les risques d'extinction à court terme.

Et ensuite ils devaient dîner en compagnie de Seghaier et Naïma, qui avaient également convié Pierre-Louis Brede et son épouse Élisabeth; le ministre s'était pris d'affection pour les amis de Robert et il appréciait à la fois leur gentillesse, leur grandeur d'âme et leur cuisine...Le ministre disait souvent que Seghaier pourrait

donner des leçons au sommelier de l'Élysée et que Naïma était à même d'en remonter aux plus grands chefs de la capitale.

Robert attendait depuis plus de 30 minutes devant la faculté Paris-Descartes (l'un des thèmes abordés était la synergie entre le médecine et la médecine vétérinaire, et Paris Descartes avait mis ses locaux à disposition de l'Association des Vétérinaires sans Frontière) quand il vit arriver Doris, entourée d'un groupe de collègues enthousiastes. La plupart d'entre eux étaient africains et ils assiégeaient l'amie de Robert dans le but de lui faire accepter de donner une série de conférence en Afrique, au Kenya et au Burundi entre autres et de rencontrer une kyrielle de dirigeants pour leur faire prendre conscience de l'imminence de la catastrophe écologique qui guettait ces pays et le monde si rien n'était entrepris dans la décennie à venir.

Robert sourit..... elle avait littéralement fasciné ses auditeurs, par la teneur de son discours certes mais aussi sa prestance et son énergie. Cela lui sembla presque stupide, mais il ne pouvait s'empêcher d'en être fier.

Quand elle eut enfin pu prendre congé de ses collègues enthousiastes, il l'attrapa par la taille au bas de l'escalier et lui demanda :

- Tu vas aller en Afrique ?
- D'une certaine façon c'est tentant, et cela peut même avoir une certaine utilité, pour les girafes, les lions ou les éléphants, mais j'ai aussi mon ours dont je dois m'occuper...
- Et si je t'accompagnais ?
- Toi? Après tout ce que tu as pu me dire sur les « voyages d'agrément » au long cours? L'empreinte carbone des avions, la protection et la sanctuarisation des sites....cela dit tu n'as pas tort, mais je crois que tu mériterais de réaliser ton rêve et de voir au moins une fois des girafes dans leur environnement naturel. Moi je l'ai déjà fait c'est tellement extraordinaire...et te connaissant, je crois que tu te mettrais à pleurer...avant d'exécuter quelques braconniers, pour leur apprendre à respecter la nature...oui, c'est une bonne idée, viens avec moi, et organise toi le safari de tes rêves....

Robert ne disait rien, il réfléchissait à toute vitesse...il aurait besoin de soutien sur place, mais qui était à même de l'aider ? Il ne pourrait cette fois-ci pas compter sur l'aide de Pierre-Louis qui opposerait un veto définitif à son projet. Sylvie ou Christine Lecorre ? Il savait que c'était sans espoir. Et pourtant, compte tenu de ce que lui avait dit Sylvie, il était quasiment certain de le croiser en Afrique d'une manière ou d'une autre pour peu que la durée de son séjour soit suffisante.

Il passait en revue toutes ses relations, sans trouver de solution évidente et en même temps essayait de se remémorer les feuillets des « mémoires » de Lecorre qui parlaient des projets de Tagaz en Afrique. Il essayait, en effet, avec l'appui de puissants groupes chinois de racheter les droits d'exploitation de tous les gisements de terre rares nouvellement identifiés. Tous les moyens étaient bons ; pots de vins, chantage, « persuasion »...Mais comment procéder ? Avec quels moyens ? Olaf ! Lui

qui avait passé pas mal de temps en Afrique et qui avait un réseau dans le monde entier. Il était de tous les combats, de toutes les causes qu'il estimait justes. Olaf pouvait à coup sûr l'aider. Bien qu'il estimait n'avoir fait que ce qu'il estimait normal pour sauver pour son ami avant Noël, Olaf lui devait bien ça. Même convalescent, il devait avoir assez de relations pour trouver une solution à même de lui assurer au minimum un soutien logistique en Afrique, et en toute discrétion.

– Robert ? Tu rêves ? Nous sommes arrivés

Ils poussèrent la porte de l'épicerie, et trouvèrent Pierre-Louis et Seghaier une fois de plus en grande discussion, le premier vantait les coteaux drômois, le second les ardéchois car leur thème favori restait les différents crus de Côtes du Rhône

– Tu m'agaces, Seghaier, tonnait Pierre-Louis, en consultant l'agenda de son téléphone. Tiens toi prêt le samedi 12, je t'emmène faire une tournée dans les caves de Côtes de Rhône, pour te convaincre, même si je ne suis pas sûr que c'est possible ajouta-t-il en souriant.

– Toi et moi ? Tu plaisantes ?

– Pierre-Louis ne plaisante jamais quand il est question de vins et d'amis, sois en sûr, fais ta valise, tu pars en voyage dit Robert.

Le ton de la soirée était donné...Élisabeth et Naïma racontèrent leurs escapades dans les boutiques de luxe de la capitale. Cet univers qui semblait invraisemblable à Naïma exaspérait madame Brede, qui était restée d'une grande simplicité et se sentait peu à l'aise dans les endroits soi-disant « chics ». Naïma n'était plus une reine de beauté mais était restée séduisante malgré le poids des ans. Et le jeu était de la faire passer pour l'une des épouses d'un prince Saoudien. Les deux femmes se régalaient de l'obséquiosité des vendeurs qui à chaque fois appelaient le responsable de la boutique à la rescousse, pour leur présenter des vêtements ou des accessoires dont le style et les prix dépassaient le sens commun. Élisabeth avait été jusqu'à demander, dans un établissement sur les Champs, s'il était possible d'évacuer la boutique et de la fermer une demi-heure pour permettre à son amie de faire ses prières, ce que l'on s'était empressé d'accepter. Naïma avait cependant décliné et toutes deux s'étaient précipitées dehors pour éclater d'un irrépressible fou-rire.

De retour à Dole, Robert relut une fois de plus les feuillets manuscrits de Lecorre...il se décida à appeler Olaf, d'ailleurs il le faisait à intervalles réguliers, pour prendre de ses nouvelles. Il avait fini par regagner la Suède ; le chirurgien à Berlin avait fait le maximum et il était quasiment sûr qu'il ne resterait que peu de séquelles, au prix néanmoins d'une rééducation longue et difficile.

– Olaf, j'ai un service à te demander, mais tu dois en parler à personne, même pas à Elga ou Werner. Je peux compter sur toi ?

– Dis toujours...tu sais que je serais un ingrat si je refusais de t'aider...

– Pas un mot à personne, c'est promis, insista Robert ?

Il entendit le soupir d'Olaf, à l'autre bout du fil...

– Dis toujours....

Robert lui exposa son « projet »...il voulait pister Tagaz et essayer de trouver un levier pour entraver son action nuisible, grâce aux contacts qu'avait noué Olaf avec le monde de l'humanitaire et des ONG. Olaf restait silencieux, puis la voix mal assurée répondit :

- Aucune chance Robert. Tu ne pourras rien faire contre eux et ils te jetteront aux lions, au sens figuré ou au sens propre d'ailleurs. Je crois que tu ne sais pas de quoi ils sont capables. Tous ces gens sont des nuisibles, mais restent intouchables. Leur réseau est si étendu...c'est autre chose que des terroristes, je t'assure. Ils sont méticuleux, organisés et...sans pitié.
- Olaf, je ne te demande pas de me donner leur CV,, je te demande de l'aide...peut-être est-ce aussi parce que c'est une occasion de régler ma dette envers Lecorre, j'en conviens...mais il me faut Tagaz.

Robert ressentait nettement la peur d'Olaf à l'autre bout du fil.

- C'est beaucoup trop risqué et j'ai déjà fait assez de bêtises. Ne compte pas sur moi, désolé...
- Écoute moi bien Olaf : j'ai sonné à toutes les portes possibles et imaginables, des collègues, Pierre-Louis, personne ne veut m'aider. S'il te plaît ne me laisse pas tomber.
- Je vais regarder ce que je peux avoir comme informations sur son compte et ses activités...mais je ne te promets rien. Je n'ai pas envie de te remettre dans une situation critique.
- C'est moi qui te demande ton aide, Olaf...je te rappelle après-demain ?

Olaf avait passé presque la totalité des deux jours à collecter des informations, en contactant toutes ses sources, mais sans résultat vraiment probant. Tout le monde avait peur, et manifestement à juste titre. Non seulement ils étaient difficiles à prendre en défaut mais aussi imprévisibles que cruels. Certaines des personnes qu'avait essayé de contacter Olaf avaient purement et simplement disparu, d'autres avaient été retrouvés mortes ou complètement folles et les autres restaient désespérément muettes...Non, il ne pouvait pas envoyer Robert seul au devant de cette organisation terrifiante...

Ses membres s'entouraient de tellement de précautions qu'ils passaient pour insoupçonnables alors que tous les savaient coupables. Il y avait cependant une faille du côté de Tagaz...

- Écoute moi bien, Robert ; la seule opportunité, la seule faiblesse de Tagaz serait son appétit pour les jeunes enfants, garçons ou filles d'ailleurs. Il paraît qu'il en « achète » lors de ses séjours en Afrique. Si quelqu'un le pinçait en

flagrant délit, il ne se remettrait pas de cette publicité, en France à coup sûr et je pense également que pas mal de ses « amis » le lâcheraient sans hésiter. Ils n'aiment pas être mêlés à ce genre de scandales.

Pour l'instant, il financerait un réseau de pourvoyeurs anonymes, peut-être y-a-t-il quelque chose à essayer auprès d'eux ? Je pense qu'il suffirait de les payer plus cher que Tagaz pour qu'ils te le livrent. Et là, je peux t'aider, je te dois bien ça, après tout. A priori il est en Afrique, souvent à Nairobi ou Dodoma, au moins une semaine sur deux en ce moment.

Robert ne répondit pas tout de suite...ce...type avait décidément tous les vices...

- Merci, merci Olaf, je ne sais pas encore comment faire mais je vais m'en occuper et le mettre hors d'état de nuire. Je te remercie également pour ton offre, mais je préfère m'en passer, d'autant plus qu'il faudrait infiltrer son réseau, ce qui ne sera pas facile dans la mesure où je ne connais personne là-bas. En plus, les tentatives d'infiltration sont toujours risquées et prennent du temps. Je vais essayer de le coincer en flagrant délit, ce sera plus rapide et plus sûr. Par contre, connais-tu quelqu'un qui pourrait m'apporter un soutien logistique là-bas ?

En effet, Robert se voyait mal débarquer en Afrique, sans arme, et essayer de trouver la trace de Tagaz dans une ville ou un environnement inconnus. Sans aide son projet était assurément compromis.

- Tu pars quand, demanda Olaf ?
- Dans 3 semaines, normalement. Doris cherche un remplaçant pour pallier à son absence et dès que c'est bouclé elle prend contact avec les associations au Kenya, et en Tanzanie pour faire sa tournée de conférences sur la vie sauvage et l'environnement...elle va finir par devenir une espèce de « passionaria » de la cause animale...si tu savais comme j'en suis fier ajouta Robert avec beaucoup d'émotion.
- Tu as rencontré une femme exceptionnelle, et tu as beaucoup de chance. Est-tu vraiment sûr de risquer de tout perdre pour coincer Tagaz ?
- Oui, je le dois à Lecorre, sa femme, je le dois aux gens que ce salaud maltraite et méprise à longueur d'années...je n'ai rien d'un justicier solitaire tu sais...
- Je vais passer en revue mes contacts, je pense que je pourrai te trouver la bonne personne pour t'aider, il suffit qu'elle soit aussi folle que toi et j'ai déjà ma petite idée...je te rappelle dès que je suis arrivé à la localiser. Je ne t'en dis pas davantage, mais si elle est partante pour cette mission démente, tu ne seras pas déçu.

Ils mirent fin à leur conversation, après avoir échangé des nouvelles de leurs proches...Olaf avait même osé confier à Robert que son kinésithérapeute ne le laissait pas indifférent et il lui semblait que c'était réciproque...décidément, les épreuves avaient vraiment changé Olaf...cela fit sourire Robert, il était heureux de le voir prendre de l'assurance et assumer enfin son homosexualité pour vivre sans se cacher.

Les 3 jours suivants s'écoulèrent paisiblement. Doris mettait les bouchées doubles, se documentait par tous les moyens afin de préparer au mieux sa série de conférences africaines. Il y avait beaucoup à faire, pour proposer des mesures réalistes tant d'un point de vue pratique qu'économique. Doris et Robert étaient tous deux du même avis quant à l'urgence de la sanctuarisation d'un maximum de sites menacés.

CHAPITRE QUATORZE

Robert commençait à ronger son frein quand son téléphone sonna, enfin. Ce n "était pas la voix d'Olaf, mais une voix féminine, apparemment très jeune, teintée d'un bel accent chantant.

- Bonjour, Robert Steiner ?
- En effet, bonjour, que puis-je pour vous interrogea Robert ?
- Je m'appelle Bintou Kabika et je vous appelle de la part de M. Gabriellson. Il m'a dit que je pourrais vous aider.
- M'aider ?

Son interlocutrice laissa échapper un léger soupir

- Olaf vous a décrit comme quelqu'un d'ouvert,, intelligent et sans préjugés, je me demande s'il a eu raison mais je n'ai pas le choix...car vous êtes bien le seul assez fou pour partir à la poursuite de Tagaz
- Avec vous ?
- Non, avec le pape et sa sœur¹ ! Bien sûr avec moi !..je veux la peau de Tagaz, au moins autant que vous et suis prête à n'importe quoi pour arriver à mes fins, avec ou sans vous....c'est à prendre, tout de suite, ou à laisser ; mais je pense que ce sera quand même plus simple à nous deux, surtout si vous êtes aussi dingue que le prétend Olaf. Vous n'allez quand même pas vous dégonfler maintenant ?

Robert était abasourdi, mais complètement pris au dépourvu par l'aplomb de Bintou. Après tout, pourquoi pas ? Il avait bien souvent pu constater qu' une « faible femme » savait se montrer plus déterminée et pugnace que bien des hommes. Il n'avait en plus manifestement pas d'autre choix et devait se décider immédiatement.

- Très bien, euh Bintou. Nous ferons équipe. Laissez-moi un numéro où vous joindre, afin que nous puissions mettre au point les détails de notre... euh...opération.

Il crut percevoir un nouveau soupir, de soulagement, cette fois, à l'autre bout du fil.

1 Allusion au film de « Les Nuls », « La Cité de la Peur »

- Super. Il me tarde de passer à l'action. Ne vous occupez ce rien pour l'instant, je fournirai les armes et essaierai de faire pister Tagaz en permanence. Je vous enverrai également par mail des propositions de séjour et de safaris photos, pour donner le change à votre entourage. Tout se passera bien, je le débusquerai, nous l'aurons, et ensuite je vous emmènerai faire une excursion inoubliable à travers l' Afrique.
- J'en suis sûr, répondit Robert en essayant de poser sa voix. Mais pourquoi voulez vous coincer Tagaz ?
- Je vous en parlerai de vive voix...disons que c'est très..personnel. A bientôt donc, Robert.
- A bientôt, Bintou.

Malgré la brièveté de l'échange, Robert en raccrochant était déjà convaincu d'avoir trouvé la meilleure partenaire qu'il était possible d'avoir pour cette mission. Il savait que Bintou, même s'il ignorait ses raisons essaierait, tôt ou tard, de coincer Tagaz, avec ou sans son aide, ce qui d'une certaine manière l'exonérait du remords d'entraîner quelqu'un dans ce projet insensé. À ceci près qu'elle voulait la peau de Tagaz. Alors que lui voulait simplement le mettre hors d'état de nuire, et le faire comparaître devant la justice...bah, nous verrons bien une fois en situation se dit-il...était-il vraiment certain de n'avoir qu'envie d'arrêter Tagaz ? Il avait vu tellement de monstruosité depuis quelques temps qu'il avait à présent du mal à faire la part des choses. Il se jura que cette escapade africaine serait sa dernière opération de terrain.

Les jours suivants s'écoulèrent presque paisiblement, en faisant abstraction de l'excitation grandissante de Robert. Comme souvent, une voisine serait mise à contribution pour veiller sur Clemenceau ; en fait ce dernier, au bout de 24 à 48 heures d'absence de ses maîtres prenait officiellement ses quartiers chez elle. La voisine pouvait passer des heures à observer les cabotinages de Clemenceau qui semblait en rajouter pour la plus grande joie de sa gardienne, comme s'il avait compris que c'était la seule alternative à un séjour en pension vétérinaire. Même s'il était un peu agacé de ne pas avoir le monopole des faveurs de son chat, Robert était soulagé de le voir bien soigné et heureux. Juste au cas où....

Robert et Bintou communiquaient par mails cryptés, afin de préparer leur « mission ». La curiosité de Robert augmentait au fur et à mesure des échanges...qui était Bintou ? Il avait cru détecter des vestiges de l'adolescence dans sa voix mais plus il la connaissait, de cette façon épistolaire, plus elle semblait lui apparaître déterminée et méthodique, pour ne pas dire aussi froide et professionnelle qu'un flic ou un soldat des forces spéciales.

Il ressentait une grande frustration d'être condamné à attendre le départ, sans pouvoir préparer quoique ce soit ; il n'était pas certain que Tagaz soit en Afrique, ou qu'ils puisse le trouver, même s'il passait 90% de ses séjours africains au Kenya. Tout dépendait de la chance, et de Bintou.

Et il ne savait pas vraiment ce qu'il allait chercher dans un -éventuel- affrontement avec Tagaz...quel serait le chef d'accusation ? Bien sûr, les dossiers de Lecorre montraient de manière implicite que le groupe dont faisait partie la SICE, en plus de malversations diverses et variées, finançait des groupuscules terroristes, en échange de contreparties qui allaient de la liberté d'action à l'intimidation ou l'élimination de concurrents dangereux. Mais tout ceci lui semblait cousu de fil blanc et certains avocats célèbres et avides de publicité malsaine comme Locart ou Durand-Baretto se feraient une joie de détricoter le maigre faisceau de preuves en sa possession. Au fil des jours qui passaient, il se rendait compte à quel point son initiative était stupide, dangereuse, certainement vouée à l'échec et....illégal...Il passait son temps à rechercher des informations à recouper avec les éléments fournis par Christine Lecorre, mais devait rester prudent pour ne pas donner l'alerte et effacer systématiquement toutes les traces de ses recherches, afin de ne pas se mettre en danger. Et plusieurs fois il avait songé à abandonner la partie.

Pourtant, quelque chose au fond de lui, un sentiment complètement inexplicable, lui disait qu'il devait aller au bout de son projet.

Doris avait deviné son trouble,tant il avait du mal à cacher son exaspération...ce qu'elle mit sur la culpabilité et l'impatience que selon elle Robert ressentait d'avoir choisi de faire un voyage qu'il s'était à jamais interdit de faire, en vertu de ses principes de sauvegarde des derniers trésors de la nature. Elle restait bienveillante, comme toujours, et elle aussi avait confusément conscience de quelque chose de nécessaire et inéluctable, sans pouvoir trouver une quelconque explication rationnelle à ce qu'elle ressentait.

Le jour du départ, Robert se fit violence pour ne pas fondre en larmes en apportant à la voisine les clés de la maison et le paquetage de Clemenceau pour les quinze jours à venir...en prenant la route, il garda les yeux fixés sur le rétroviseur tant jusqu'à ce qu'il ne vit plus le reflet de la maison, sans voir que Doris elle aussi regardait vers l'arrière...

Pendant le vol, ils s'endormirent, presque immédiatement, l'un contre l'autre, comme si la tension des jours précédents était retombée d'un seul coup. Ils ne se réveillèrent que lorsque le pilote annonça qu'ils entamaient la descente vers Jomo-Kenyatta, l'aéroport de Nairobi. Robert avait renoué avec son caractère habituel, à la fois enjoué et cynique, pour le plus grand soulagement de Doris.

Ils devaient passer le premier jour de leur séjour à jouer les touristes à Nairobi. Doris voulait s'imprégner à nouveau de la culture locale. Elle évita cependant soigneusement de conduire Robert à l'orphelinat des éléphants de Sheldrick et au Centre des Girafes, préférant qu'il les découvre dans un environnement plus naturel au cours de son « safari ». Le cycle de conférences que devait donner Doris s'étalait sur les huit jours suivants, jours que comptait mettre à profit Robert pour coincer Tagaz .

Le lendemain, Doris donnait sa première conférence et Robert devait retrouver

Bintou pour le départ de son « safari-photo ».

Bintou lui avait donné rendez-vous dans le hall de l'hôtel à 10 heures. Il y trouva une jeune fille avec une pancarte portant son nom.

- Robert Steiner ?
- Non je suis le pape et j'attends ma sœur, répondit-il avec un sourire. Et vous êtes Bintou ?

Il passèrent quelques secondes à se jauger...ce que Bintou pensa de Robert à ce moment, il ne le sut jamais ; quant à lui il semblait que Bintou était vraiment très jeune et pourtant il sentait qu'elle avait un vécu déjà plus important que beaucoup de gens de son âge à lui. Enfin, Bintou lui sourit. Elle était encore plus jolie ainsi ; c'était une jeune fille de taille moyenne, mince mais on devinait, sous son jean et son T-shirt une musculature étirée et puissante, un peu comme celle d'une décathlonienne.

Robert se dit qu'il aurait du mal à suivre cette gazelle si elle décidait de se mettre à courir.

- Ne vous inquiétez pas Robert, j'ai prévu un Land-Rover dit ironiquement Bintou.
- Mais je n'ai rien dit, répondit Robert, interloqué et contrarié.
- Disons que je lis en vous comme dans un livre, alors...mais ne soyez pas bougon tout de suite, s'il vous plaît. Tagaz est ici, depuis avant-hier...heureusement qu'il ne se déplace qu'en jet privé, sinon vous auriez certainement voyagé ensemble...

Bintou le mena vers un Land Rover défraîchi à l'air antique et solennel...il aimait bien ces voitures mais celle-ci faisait peine à voir. Son œil exercé détecta néanmoins des pneus à crampons visiblement neufs, des amortisseurs à gaz, en plus du treuil électrique, des sièges baquet et de l'arceau de compétition. Il ne put s'empêcher de sourire et se demanda où étaient les boutons des lance-missiles et des mitrailleuses.

- Je sens venir le sarcasme le rabroua Bintou...au moins, celui là avec sa gueule de travers excite moins les convoitises et passe inaperçu...c'est aussi bien car une fois parti avec son gros moteur, il faut aller vite pour le rattraper...mais il n'a ni lance-missiles ni mitrailleuses.

Une fois de plus Robert resta interdit devant l'air moqueur de Bintou.

- Pourquoi avez-vous dit cela ?
- Oh...une intuition répondit-elle. Bon, on y va ? Je sais dans quel hôtel est descendu Tagaz, si on se dépêche nous pourrons lui régler son compte au plus vite et ensuite je vous promets le plus extraordinaire des safaris.
- Lui régler son compte ? Ce n'est pas mon but immédiat, je veux le faire comparaître devant la justice avant tout...
- Allons-y, nous verrons bien.

Leurs débuts avaient été plutôt compliqués...Tagaz était bien descendu à l'hôtel Intercontinental, mais il ne s'était pas manifesté depuis la veille, selon le maître d'hôtel. Il lui assura qu'il l'avertirait dès son retour. Robert était déconcerté par la facilité avec laquelle Bintou obtenait des renseignements et quand il mit la main à la poche pour « remercier » le réceptionniste elle arrêta son geste d'un regard, plus sûrement que si lui avait pris la main et dit

- Nous avons un peu de temps libre manifestement, je vais en profiter pour vous faire découvrir Naïrobi, et quand nous en aurons fini avec notre « mission » nous partirons en brousse. Mais, s'il vous plaît ne me posez pas de questions pour l'instant.

Bintou entraîna Robert dans des quartiers encombrés d'échoppes, le marché Maasaï où l'on vendait toutes sortes de marchandises et malgré l'incroyable affluence du lieu elle fendait la foule sans effort. Certains l'interpellèrent dans une langue dont Robert ne comprenait pas un traître mot, mais toujours respectueusement, avec déférence et Bintou répondait toujours avec un sourire bienveillant. Enfin, ils abordèrent un endroit plus calme et Robert put à nouveau se porter à sa hauteur.

- Mais qui êtes-vous donc à la fin hasarda Robert ?

Bintou se mit à rire et répondit simplement :

- Ne me posez pas ce genre de question maintenant, Robert. Je vous promets que vous aurez toutes les réponses que vous désirez, plus tard, mais pour l'instant je suis Bintou...Bintou Kabika, et personne d'autre. Aussi vrai que vous êtes Robert Steiner et c'est tout. Et que nous allons coincer cette ordure de Tagaz .

Elle marqua un temps d'arrêt puis reprit :

- Après-demain. Nous l'aurons après-demain. Allez, suivez-moi, je vous emmène dans un endroit où nous pourrions manger sans mettre en péril votre fragile équilibre digestif d'homme blanc.

Robert ne trouva rien à répondre et prit un air renfrogné...Bintou le prit par la main pour l'entraîner et il ne trouva rien à redire cette fois non plus. Malgré la tension, et l'agacement qu'il commençait à ressentir il se retrouva instantanément apaisé.

Ils mangèrent tous deux de bon appétit

Bintou était d'origine Maasaï, peuple pastoral nomade d'Afrique de l'Est. Orpheline, son clan se cotisait pour lui payer des études supérieures de droit international, elle donnait des cours de soutien, faisait l'écrivain public et avait même trouvé le moyen de se qualifier dans l'équipe olympique de décathlon. Elle disait en souriant, que si elle était d'aventure médaillée, le prestige acquis lui serait utile pour sa carrière ultérieure.

Mais cette jeune fille restait un mystère pour Robert, et cependant l'enquêteur tenace et impitoyable n'osait pas lui poser la moindre question.

Le lendemain, Bintou entraîna Robert vers la mosquée Jamia qui bien que bâtie au

début du XXème siècle était construite dans le plus pur style arabe et était un véritable carrefour culturel dans une ville assez pauvre en monuments, comme le lui fit remarquer Bintou au cours de leur promenade. Pour elle les véritables monuments du Kenya étaient des forêts, des savanes avec leur flore et leurs hôtes de chair et de sang.

Mais ils avaient une mission à accomplir...alors que Robert commençait à véritablement apprécier la compagnie de cette presque gamine enjouée et passablement effrontée, le téléphone de Bintou sonna. Elle répondit, toujours dans cette langue incompréhensible pour Robert, et avait l'air à la fois grave et exalté en raccrochant.

Elle leva ses grands yeux noirs vers son compagnon et lui dit simplement, d'un ton sans réplique ;

- C'est pour ce soir. Allons acheter quelques vivres et faire le plein de la voiture, cette nuit et la journée de demain seront longues je crois...
- Que se passe-t-il ?

Le regard de Bintou s'assombrit encore et se voila de tristesse. Sa détresse soudaine transperça le cœur de Robert et il vit que la jeune fille rieuse et insolente était au bord de l'effondrement.

Il la regarda avec douceur pour essayer de comprendre et partager sa souffrance.

- Robert, je vais vous raconter mon histoire...quand j'étais enfant, j'habitais une belle maison avec mes parents, mon petit frère et ma petite sœur près de Uhura Gardens Memorial Park. Mon père avait grandi dans cette ville, dans les quartiers pauvres, et quand il rencontra ma mère il se jura de lui offrir un avenir plus beau que ce qu'il avait pu s'imaginer pour lui-même. Il se mit à travailler avec acharnement et réussit rapidement à devenir l'une des premières fortunes du Kenya. A cette époque, Tagaz était encore débutant et travaillait pour une entreprise anglaise qui commerçait avec l'Afrique.

C'est ainsi qu'il fit la connaissance de mon père, qui lui achetait des biens de première nécessité et lui vendait des toutes sortes de produits artisanaux ou locaux, une des premières formes de commerce équitable. L'association devenait fructueuse et ils se rencontraient souvent. Il y a un peu plus de dix ans, il vint dîner à la maison. Je n'oublierai jamais la façon dont je me suis sentie salie quand ses yeux se posèrent sur moi et les regards qu'il jetait à mon frère et à ma sœur. J'avais treize ans et j'étais certainement déjà un peu trop vieille pour lui...ne riez pas mais je crois aussi qu'il avait d'une certaine façon peur de moi...je vous expliquerai...

Un soir, alors que j'attendais mon frère et ma sœur à la sortie de l'école, je les vis monter dans la voiture de ce...monstre. On les retrouva atrocement mutilés, ils avaient été battus et violés. La police, bien évidemment n'avait aucune piste et son silence avait été acheté, sans aucun doute. C'est moi qui suis allé identifier les corps, mes parents anéantis n'étaient pas en mesure de le

faire.

Bintou fondit en larmes et reprit :

- J'ai vu les corps, et je vous le jure, Robert, ils m'ont parlé et raconté leurs souffrances et la manière dont ils ont été torturés...je suis rentrée à la maison et j'ai retrouvé mes parents morts tous les deux...ils étaient allongés à même le sol, transpercés par la même lance, mon père devant ma mère qu'il avait certainement essayé de protéger en se jetant au devant de leur agresseur. J'ai cru que j'allais devenir folle et quelqu'un de mon clan est venu me chercher pour m'emmener dans le village de la famille de mon père, en brousse...ils m'ont droguée pendant plusieurs jours pour m'apaiser et m'éviter de me suicider ou perdre la raison. Et Tagaz ne remit plus les pieds en Afrique, jusqu'à il y a quelques mois...

Elle esquissa un pauvre sourire alors que Robert essayait de sécher ses larmes avec une mouchoir, pour garder contenance et ne pas pleurer à son tour tant il ressentait avec intensité la douleur et la tristesse de la jeune fille

- On m'a confié au vieux Jahi, qui s'est occupé de moi et m'a révélé ce que j'étais et m'a appris tout le reste.

Elle sourit à nouveau et ajouta, attendrie ;

- Vous le rencontrerez bientôt, vous verrez il est si vieux que personne, pas même les plus gros arbres de la forêt ou les plus vieux éléphants ne se souviennent de sa naissance. Mais il est encore puissant, plus puissant que je ne le serai jamais.

Sans y prendre vraiment garde, Robert l'avait serrée contre lui et s'était mis à la bercer tendrement...

Bintou leva vers lui des yeux pleins de gratitude pour lui dire

- Tu es comme lui, Robert, la magie en moins peut-être, mais tu es toi aussi grand fort et bon comme un arbre...

Robert, très ému, osa enfin demander ;

- Quelle magie ?
- Tu verras...il faut arrêter Tagaz, qui continue à enlever ou acheter des enfants pour...pour...

Les lèvres de Bintou se remirent à trembler. Elle reprit

- Olaf connaissait mon père et ils aujourd'hui il nous aide à survivre, en fait c'est lui paye mes études. Quand il m'a parlé de toi, j'ai acquis la certitude que tu serais celui qui m'aiderait à punir Tagaz.

Il était presque 17 heures quand ils finirent de s'équiper. Bintou remit un pistolet Nagant à Robert, tout en lui disant que normalement il n'aurait pas à s'en servir. Robert avait définitivement renoncé à lui poser des questions. Il se contentait d'obtempérer. Bintou semblait parfois absente et quand elle remarquait les regards

interrogateurs de son compagnon, elle lui faisait un léger sourire. Et cela suffisait à Robert.

La planque devant devant l'hôtel ne dura pas longtemps ; Tagaz en sortit escorté par un garde du corps gigantesque et se dirigea directement vers le Land Rover de Bintou et Robert.

Il prit un air ironique et interpella Robert, abasourdi ;

- Bonjour commissaire Steiner...quelle bonne surprise ! Mes renseignements sont donc exacts. Vous faites du tourisme ou êtes vous venu vous « distraire » dit-il sur un ton interrogatif en désignant Bintou ? Vous savez, en y mettant le prix on peut trouver bien plus jeune que votre petite compagne...mais je dois reconnaître que cela vous change déjà beaucoup de votre amie, qui si je ne m'abuse est déjà grand-mère ?

Robert faillit bondir de la voiture mais Bintou posa sa main sur son bras.

- Ne fais rien, ne dis rien...s'il te plaît.

Tagaz s'éloigna en ricanant. A présent Robert avait peur. Peur pour Doris...il avait compris qu'il n'y avait plus d'option : il devait tuer Tagaz ou mourir, tout en sachant que dans ce cas Doris serait la prochaine cible de ce fou furieux.

Bintou se tourna vers lui et plongea son regard flamboyants dans ses yeux.

- Robert, à présent tu dois me promettre de m'obéir et de me faire confiance aveuglément. Si tu veux t'en sortir vivant et sauver Doris, tu 'as pas d'autre choix.

De sa vie, Robert n'avait été aussi malheureux et terrifié.

- Je te jure que tout ira bien.
- Je vais le tuer, je vais le tuer fulminait Robert littéralement fou de rage.
- Tu as raison, il va mourir, je te le promets, mais ce n'est pas toi qui le tuera.. Tout simplement parce que même si tu pouvais lui appuyer ton Nagant sur la tempe tu ne pourrais pas tirer et le tuer de sang froid. Calme toi à présent et laisse moi te guider.

Robert explosa

- Mais que crois tu-donc. Sais-tu qui est ce type ! Tu crois que tes grands airs vont suffire à lui faire peur et que tu vas le tuer d'un regard ? Tu ne le connais pas...
- Si hélas, Robert je ne le connais que trop bien, j'en ai rêvé pendant tant et tant de nuits...

Et elle reprit d'une voix ferme :

- Tu dois dominer ta peur, ta colère et m'écouter...tu m'as demandé qui j'étais, tu vas bientôt le savoir.

- Comment ai-je pu te faire confiance ? Je ne sais pas qui tu es, c'est vrai , mais je sais que tu es folle à enfermer.
- Tu sais que ce n'est pas vrai. Mais ce qui est certain c'est que j'ai besoin de toi comme tu as besoin de moi...et que cette ordure sera morte avant demain soir.

Robert essayait en vain de se dominer, mais il était à bout. Il sortit son arme de son holster, enleva le cran de sécurité et engagea une balle dans le canon. Il s'apprêta à sortir de la voiture quand une main invisible le plaqua contre le dossier. Il était comme entravé et incapable de faire le moindre geste.

- Ne m'oblige pas à employer des moyens que je ne veux pas utiliser...si tu veux revoir Doris, fais ce que je te dis !

Il lui sembla que l'étreinte virtuelle s'atténuait.

- Que sais-tu de Doris ? Tu fais toi aussi partie du complot ?

Bintou sourit...

- Je ne sais d'elle que ce que tu m'en as dit. Elle s'appelle Doris, elle est forte, belle et tu l'aimes
- Je ne t'en ai jamais parlé, s'insurgea Robert.
- Bien sûr que si...je t'ai dit que je lisais en toi comme dans un livre...si tu savais comme c'est facile de lire dans les âmes quand elles sont belles. Tu dois me faire confiance, et c'est tout ce que tu as à faire pour la sauver. C'est aussi simple que c'est difficile.

Robert était complètement perdu et se croyait en plein cauchemar. Il essayait d'échafauder toutes sortes de plans pour sauver Doris, au prix de sa vie si besoin...mais il se sentit soudain envahi d'une lassitude infinie et s'endormit profondément.

Il fut réveillé alors que le jour se levait, par le vrombissement du Land Rover qui prenait de la vitesse.

- Ils ont quitté l' hôtel et sortent de la ville...je les suis.
- Parce que tu crois qu'ils ne s'en doutent pas ? C'est un piège, que comptes tu faire ?
- Nous jeter dedans tête baissée bien sûr répondit Bintou...
- J'avais raison, tu es folle...Une autre voiture nous suit !
- Et alors ? Ce n'est pas étonnant de la part d'un lâche comme lui....tu t'attendais à ce qu'il te provoque en duel au beau milieu de Kenyatta Avenue ? Mais j'en fais mon affaire.

Elle accéléra et distança imperceptiblement leurs poursuivants et se rapprocha du Classe G de Tagaz. En prenant de la vitesse, le Land Rover sembla se mettre à survoler les bosses. Robert machinalement regardait la boussole qui lui faisait face,

ils roulaient plein est en direction des plaines et de la savane.

Après plus d'une heure de course-poursuite, il traversèrent à l'un des nombreux affluents du fleuve Tana.

- C'est ici dit Bintou, en accélérant pour rattraper et doubler le Mercedes G de Tagaz

Elle s'arrêta au milieu de la piste, le chauffeur de Tagaz fit une embardée pour les éviter et s'arrêta. Il furent aussitôt rejoints par le véhicule poursuivant d'où descendirent quatre hommes armés de fusils qui les braquèrent sur les occupants du Land Rover.

Tagaz leur ordonna de sortir et de jeter leurs armes.

Bintou détacha sa ceinture, sourit fugacement à Robert. Ses yeux lui disaient, ne crains rien, tout ira bien.

- Robert, s'il te plaît, ne fais rien. Tu vas maintenant apprendre qui je suis...fais moi confiance, je t'en supplie. Jette ton arme et ne joue pas les héros.

Ils sortirent de la voiture, toujours tenus en joue par les quatre hommes.

Bintou se mit à leur parler d'une voix forte, qui semblait surgie d'outre tombe. Interloqués, les quatre hommes jetèrent leurs armes et s'inclinèrent devant elle, leur visage trahissant une peur incoercible. Elle les renvoya d'un geste et ils remontèrent dans leur voiture pour fuir à toute allure.

Robert fut arraché à sa sidération par le rire de Tagaz....

- Putain de négros ! Ils ont peur d'une gamine illuminée à présent ! Il désigna son garde du corps et rajouta : tu as peut-être fait peur à ces crétins de sauvages mais ça ne prend pas avec nous !

Bintou fixait l'autre homme.

Tagaz lui dit :

- Tue la !

L'homme sembla soudain hésiter...il détourna son arme et regarda Tagaz avec un air désespéré. Tagaz l'abattit d'un coup de feu quasiment à bout portant.

- Décidément, le petit personnel n'est plus ce qu'il était dit il avec un sourire torve.

Robert, désarmé, se dit qu'à présent tout espoir était perdu.

La lionne avait chassé toute la nuit, et rassasiée et fatiguée elle dormait au soleil.

Elle fut réveillée par le bruit des moteurs et restait tapie dans les herbes hautes....elle était à présent parfaitement guérie de sa blessure et menait depuis quelques mois un existence solitaire, en attendant de reprendre sa place de matriarche dans le clan qui l'avait rejetée. Elle avait chassé seule, pour son propre compte et avait de ce fait pu

manger à sa faim ; elle était plus puissante et plus forte qu'elle ne l'avait jamais été. En entendant le coup de feu, elle se rappela instantanément la douleur associée à ce bruit et elle se trouva partagée entre l'envie de prendre la fuite et la fureur.

Tagaz fixa Bintou

- Tu ne m'impressionnes pas, moi tu sais, mais avant de te tuer je voudrais bien savoir qui tu es...
- Tu ne le sais pas ? Je suis Imani ,7ans, Zarif 11 ans, Numa, 6 ans, Aasir, 5 ans, Aban, Maluum...je suis mes parents aussi....

Tagaz perdit un peu de son assurance et pâlit.

- Bintou...tu es Bintou Kabika...je savais que j'aurais du te pourchasser et te tuer...mais je pensais que tu étais morte ou que tu avais fini vendue à un bordel du Caire...

Il rajouta à l'intention de Robert ;

- Oui, il faut toujours être prudent, pour éviter les représailles....se débarrasser des proches pour être tranquille. Cet oubli sera réparé dans un instant, quand j'aurai tué Bintou...elle était bien jolie mais 13 ans c'était déjà un peu trop vieux pour être intéressant,

Bintou avait désormais les yeux clos et le visage tourné vers une autre direction, comme si elle avait déjà renoncé à la vie...

- Quant à toi Steiner, tu m'as humilié, et sans ce crétin de Brede, je t'en aurais fait baver, tout simplement. Mais Christine Lecorre a signé ton arrêt de mort en te rendant visite....je serai obligé de la supprimer et bien évidemment ta compagne également, car une telle femme est sans aucun doute dangereuse...c'est fou ce que les rues de Naïrobi sont peu sûres pour les touristes blanches...je vais néanmoins attendre qu'elle ait appris ta mort, ce sera plus amusant. Je me ferai peut-être même le plaisir de lui annoncer moi-même avant de l'exécuter...

Robert, désespéré, allait se jeter sur Tagaz, malgré l'arme que celui-ci pointait sur lui...il se savait perdu mais se disait qu'avec un peu de chance...

La lionne rousse fut plus rapide...commandée par une force inconnue, elle s'était sans bruit rapprochée de Tagaz. Elle bondit soudain et ses griffes puissantes lacérèrent sa gorge et il s'effondra en vomissant un flot de sang. Sa mort fut instantanée, l'impact des 250kg de la lionne lui avait brisé le cou.

Bintou rouvrit les yeux, regarda la lionne et joignit les mains. Le fauve fixa Bintou,

puis Robert, s'ébroua et repartit vers son destin en trottinant paisiblement.

- Tu comprends ce que je suis à présent ?
- ...
- Je suis l'une des dernières prêtresses de Ngai...Jahi, le grand maître m'a formée. Cette lionne a été blessée il y a quelques mois, en essayant de défendre les petits de son clan, et j'ai prié Ngai de la sauver. Elle nous attendait et aujourd'hui c'est elle qui nous a sauvé la vie....

Robert se mit à rire tout d'abord puis redevint sérieux. Pour la première fois de sa vie il se trouvait confronté à quelque chose qui lui semblait parfaitement irrationnel...mais en se remémorant les deux jours étranges qu'il venait de passer avec Bintou, son incorrigible cartésianisme se trouva incontestablement mis à mal.

- Tu veux me faire croire que tu as des pouvoirs surnaturels ? Cela n'existe pas...
- Tu sais très bien que c'est vrai...
- Mais alors, explique moi pourquoi tu avais besoin de moi pour tuer Tagaz ? Tu aurais pus l'attirer dans un piège et le tuer sans difficulté alors.

Bintou sourit..

- Ce n'est pas si simple...je peux lire en toi, car tu es un homme de bien, ou faire fuir des hommes de main naïfs, mais l'âme de Tagaz était si noire qu'elle restait opaque même pour le grand Jahi...nous avons essayé de l'attirer dans un piège, sans succès, je te le jure. Je n'ai aucune influence sur des gens à ce point possédés par le mal. C'est pour cela que j'avais besoin de toi.
- Mais je n'ai rien fait d'autre que te suivre !
- Oui et je t'en remercie...car tu as joué ton rôle à la perfection.
- Mon rôle ? Quel rôle... ?

Bintou le regarda avec des yeux rieurs en prenant cependant un air contrit

- Tu ne vas pas te mettre en colère ?
- Dis toujours...
- Je ne sais pas comment l'exprimer....ton rôle...*appât*, ça te convient ?

Robert était outré mais incapable de se mettre en colère.

- Si j'essaie de t'étrangler que va-t-il m'arriver ? Un truc dans le genre être piétiné par un troupeau d'éléphants ou foudroyé sur place....ou dévoré par des crickets ?
- Essaie pour voir...répondit Bintou en éclatant de rire...allez viens, il faut s'occuper des corps, Tu veux bien te charger de prendre l'arme du garde du corps, sans y mettre d'empreintes et tirer une balle dans la tête de Tagaz ? Si d'aventure il y a une enquête, ce qui m'étonnerait il vaut mieux qu'ils aient l' air

de s'être entre tués même si d'ici deux jours les charognards auront dispersé leurs restes et les auront rendus méconnaissables.

Puis ils s'éloignèrent de quelques centaines de mètres pour manger leur premier repas depuis le midi de la veille ; ils ne ressentaient aucune culpabilité mais mourraient littéralement de faim.

- Et maintenant, Robert, c'est parti pour le safari ! Je te ferai voir tout ce que tu veux.
- Des girafes, je veux voir des girafes...dit Robert, sur un ton presque implorant...

Bintou fixa l'horizon et dit à Robert :

- Regarde, elles arrivent...

Et il vit émerger tout d'abord des têtes surmontant des cous délicats puis ces incroyables animaux lui apparurent superbes dans leur entièreté, véritables incarnations de la grâce.

Robert, la voix tremblante d'émotion demanda s'il pouvait s'en approcher. Bintou lui répondit qu'elles n'étaient venues que pour lui...en quelque enjambées il se trouva au milieu des ces magnifiques animaux, étonnés de voir cet homme aux larges épaules secouées par des sanglots. L'une d'elle s'approcha, écarta ses pattes antérieures et baissa son long cou jusqu'à amener sa tête à la hauteur de celle de Robert. Il pouvait sentir son souffle et avança sa main pour la toucher. Bintou avait récupéré son appareil photo dans la voiture et immortalisait la scène. Toute la semaine fut émaillée de tels moments féériques, au milieu des éléphants, des flamants roses de la réserve de Nakuru, d'oiseaux inconnus, de zèbres et même de lions. Mais il ne se passait pas une journée sans que Robert ne demande à revoir des girafes...Bintou accédait à tous ses désirs.

Puis ils reprirent le chemin de Naïrobi, pour retrouver Doris, qui avait fini son cycle de conférences . Ils se rendirent tous trois dans la réserve de Masai Mara pour suivre la migration des gnous. Doris et Bintou se plurent immédiatement, ce qui décida cette dernière à les emmener dans sa tribu, pour leur présenter Jahi.

Le vieux Jahi était assis au milieu d'une volée d'enfants, qui se précipitèrent vers Bintou quand ils la virent puis marquèrent un temps d'arrêt en voyant Doris et Robert restés en retrait, avant des les entourer en riant, les plus grands et les plus hardis touchant délicatement la chevelure flamboyante de Doris.

Jahi se leva doucement et entreprit non sans difficulté tant il était vieux et chenu, quelques pas de danse Adamu¹ en guise de salut, puis regarda Robert et lui sourit . Il fit de même à l'encontre de Doris, désigna sa chevelure rousse puis murmura quelques mots à l'oreille de Bintou, en lui faisant un signe de la main pour lui demander de traduire ce qu'il venait de dire...

1 Danse de bienvenue

Bintou s'inclina devant lui et se tourna vers ses amis :

- Jahi vous souhaite la bienvenue, il te remercie, Robert de ce que tu as fait pour moi.

Quant à toi Doris, il a dit que tu es toi aussi une vraie lionne.

Et vous êtes désormais et à jamais sous la protection de Ngai

- Pourquoi *aussi* une lionne demanda Doris ?

Bintou emmena Doris à l'écart, et lui fit promettre de ne pas en vouloir à Robert, et lui raconta leur traque et la fin de Tagaz. Doris resta un moment silencieuse, rassura Bintou puis dit ;

- Je crois que j' aurais fait la même chose à ta place, Bintou, à ceci près que j'aurais voulu le tuer de mes mains...il me semblait que Robert me cachait le but exact ce voyage en Afrique, mais quelque chose ou quelqu'un plutôt me l'avait fait accepter...je pense que ce quelqu'un c'était toi ?

Bintou opina, sans rajouter un mot

Ils passèrent la soirée et la nuit dans le village, Jahi organisa un banquet et une fête en leur honneur Ils essayèrent d'en savoir un peu plus sur le culte de Ngai, mais à chaque question que traduisait Bintou, Jahi se contentait d'un sourire ou d'une réponse évasive. Il conclut en disant que s'ils voulaient en savoir plus, il voulait bien initier Doris-la-lionne, qui avait toutes les qualités requises pour devenir elle aussi une grande prêtresse.

Le lendemain, Bintou les raccompagna à Nairobi. Tous trois avaient le cœur gros.

Robert demanda, la voix enrouée :

- Te reverrons nous Bintou ?
- Oui, vous reviendrez, et je viendrai en Europe, dans quelques temps. Mais d'ici là, je vous rendrai souvent visite, dans vos rêves. Vous verrez, c'est bien mieux que les réseaux sociaux...

Et en effet, bien souvent, au réveil Doris et Robert parleraient de Bintou...ces nuits là, même Clemenceau rêverait qu'il parcourait la savane et qu'il était le roi des animaux...

ÉPILOGUE

Robert se leva précipitamment, ce qui provoqua un miaulement de mécontentement de Clemenceau, pour accueillir Elga et Werner.

Il était agacé et désolé de s'être ainsi laissé surprendre, mais le sourire d'Elga et la

bonne humeur de Werner étaient communicatifs. Il prépara du café à ses amis qui avaient déposé un sac de viennoiseries sur la table. Après avoir échangé des nouvelles de toutes et tous il s'étonna...

- Je n'en reviens pas....Olaf vous a prêté sa précieuse Porsche ? Vous lui avez volé les clés ou quoi ?
- Pas précisément, sourit Elga...ce n'est plus sa Porsche, c'est la tienne désormais. L'embrayage est trop dur pour sa jambe blessée, et de toute façon, il te l'avait léguée par testament avant Noël, puisqu'il pensait ne pas revenir de son..voyage...voici les papiers que tu dois signer...il n'y a qu'une condition, il veut écrire tes aventures, et aimerait que tu sois co-scénariste de la série télé qu'il en tirera, car moi j'ai définitivement pris ma retraite. J'ai désormais mieux à faire dit-elle en regardant tendrement Werner...et en plus son amoureux, lui a fait acheter une Tesla. D'ailleurs je pense qu'ils viendront vous voir tous les deux sans tarder, si cela ne vous embête pas.

Robert était confus et ne savait que dire...Bien sûr qu' Olaf et son ami étaient les bienvenus, mais il ne pouvait accepter un tel cadeau dont la valeur dépassait les 100.000€.

Werner prit la parole :

- Considère cela comme un caprice d' Olaf, et accepte. La seule chose qu'il te reste à faire est de nous conduire demain matin à la gare de Dole, nous prendrons un train pour Paris pour récupérer « Fraulein ». Elle a passé 5 semaines chez Lecoq¹, pour se refaire une santé, car elle va faire pas mal de kilomètres à travers l' Europe dans les prochains mois...

Ils passèrent une soirée agréable, en évoquant leurs amis communs bien évidemment mais pas une seule fois les événements tragiques qui les avaient réunis. Ils étaient cette fois définitivement derrière eux.

En regardant s'éloigner le train qui emmenait Elga et Werner vers Paris, Robert ne put s'empêcher de sourire. Pour la première fois de son existence, il avait l'impression d'être arrivé au bout de quelque chose, mais qui n'était pas une fin en soi, juste le début d'autre chose...il pensa à Doris qu'il retrouverait le soir venu et se dit, en sifflotant : rien ne vaut la vie².

FIN

1 Grand spécialiste parisien de la restauration de véhicules anciens et de collection

2 Allusion à une chanson d'Alain Souchon « La vie ne vaut rien »

